La Luciole

ŒUVRES DE J.-H. ROSNY

L'Indomptée, roman. . . . . 1 vol.
Une Rupture, roman. . . . . 1 vol.
Un Double Amour, roman. . . . . 1 vol.
L'Impérieuse Bonté, roman. . . . . 1 vol.
Vamireh, roman préhistorique. . . . . 1 vol.
Eyrimah, roman préhistorique. . . . . 1 vol.
L'autre Femme, roman. . . . . 1 vol.
Le Bilatéral, roman. . . . . 1 vol.
Daniel Valgraive, roman. . . . . 1 vol.
Renouveau, roman. . . . . 1 vol.
Les Ames perdues, roman. . . . . 1 vol.
Résurrection. . . . . 1 vol.
Les Xipéhuz. . . . . 1 vol.
Nell Horn, de l'Armée du Salut. . . . . 1 vol.
La Fauve. . . . . 1 vol.
Le Roman d'un Cycliste. . . . . 1 vol.
Le Chemin d'amour. . . . . 1 vol.
Les deux Femmes. . . . . 1 vol.

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF
50, Chaussée d'Antin, Paris.

IMP. DE SAINT-DENIS. — H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS. — 15224

82256

J.-H. ROSNY

La Luciole

ROMAN

27/7/06
70961

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1904

Tous droits réservés.

Il a été tiré à part
cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés.

PQ
2635
O559L8

La Luciole

I

LE SOIR AUX LUCIOLES

Jean Savigny s'attendait à trouver un géant, mais non ces attaches de lion, cette face barbare, avec les yeux d'eau changeante des Éburons ou des Francs-Ripuaires, et cette énergie éparse qui flambait à chaque parole, à chaque geste de Vacounine. Fait pour l'admiration, le jeune homme tressaillait de plaisir, tandis que son compagnon considérait le Slave avec le même regard dont il eût enveloppé, chez Barnum, l'homme à la tête de pierre ou le monstre de Bornéo.

La causerie durait depuis longtemps déjà, le crépuscule agonisait sur le lac de Lugano. Et Vacounine, continuant à fourrager sa mémoire,

vaste comme une forêt, accumulait les anecdotes :

— Oui, s'interrompit-il soudain, j'ai beaucoup aimé votre frère. Un de ceux qui percent d'un regard jusqu'au fond du marécage. Ce n'est pas lui qui se la serait laissé faire par ce bourgeois chatouilleur de Michelet... D'ailleurs, j'ai l'intuition. Il n'y a qu'à vous voir : vous courrez libre sur la steppe... Cette maison est la vôtre!

Il tourna ses yeux énormes vers le compagnon, petit homme à besicles, faible sur jambes et au souffle chétif :

— Dégoûté, hein? clama-t-il... Nous ne prenons pas parti : nous nous fichons de la liberté!

— Quelle liberté? fit le petit homme en souriant. Celle de vivre? Je ne suis qu'un lumignon qui fume! Celle de penser? Je n'éprouve pas le besoin de le faire en place publique. Celle de circuler? Je ne sors pas en temps de pluie. Celle de gagner mon pain? Je le gagne.

— Celle des autres! gronda le Slave... Il faut que chacun puisse brouter à son saoûl et mugir à sa guise... Mais nous aurons l'occasion de boxer : je vous garde à dîner; nous avons Lampuniani...

Cette voix qui, depuis deux heures, sonnait comme une cloche, fit silence. Alors commencèrent des minutes profondes. L'attention de Jean, détachée de Vacounine, allait se reporter vers le lac, mais une lueur mouvante la sollicita. La petite

flamme dansait sur les herbes. Il crut voir un feu follet et s'arrêta pour le considérer. La petite flamme allait, venait, capricieuse à la fois et régulière, pure et froide comme un astre. Elle accéléra son vol, elle decrivit un trait d'étoile filante. Dans la cendre du jour éteint, elle avait un charme subtil, léger, qui retenait le jeune homme. Bientôt elle se multiplia. Sur toutes les pelouses, parmi les fantômes des thuyas, les feux s'élevèrent en longues spires, en lacis, en filets d'émeraude argentine : ce fut, sous les constellations du firmament, d'autres constellations mouvantes, dansantes, une fête d'astres minuscules donnée par l'Amour — car toutes ces lucioles n'étaient que de petits phares passionnés.

« Mes premières lucioles », pensa Jean.

Une émotion étrange frissonna dans sa chair, le trouble divin, l'enchantement, presque le délire de la terre tessinoise. L'heure n'était qu'une longue promesse. Il s'élevait des végétaux, des eaux balbutiantes, de l'Occident encore nacré et violescent, un étonnant mélange de fraîcheur, de tiédeur et de parfums, une caresse rassurante et sensuelle, comme faite avec du velours éthéré. C'était le bonheur, le grand et doux bonheur latin, que cette terre sacrée, du lac de Lugano au détroit de Sicile, imprime dans les yeux et sur la bouche des habitants.

Jean était fait pour le goûter — et par tous les sens : asservi par l'éclat des couleurs, la beauté des sons, la volupté des parfums, il avait encore cette facile griserie cérébrale qui multiplie les plaisirs et fait de chaque projet une féerie.

Appuyé contre un arbre, il respira plusieurs fois avec force, il s'abandonna à une frénésie d'espérances et de désirs. Toute la vie passée parut morose et terne; la nuit promit des choses extraordinaires; et Jean remercia intérieurement l'artiste tessinois dont les récits en « dialecte », les chants, les danses, l'avaient décidé à ce voyage. Il entendit la voix cuivrée de ce garçon, il revit ses gestes emphatiques dont les camarades de l'École faisaient des charges, mais qui avaient toujours séduit Savigny. C'est qu'il avait perçu je ne sais quoi de comparable à cette énergie des souffles d'équinoxe qui ont balayé beaucoup de terres et d'eaux et qui restent chargés des aromes d'autres mondes.

L'éclair d'une grande lanterne, allumée devant la maison, coupa sa rêverie. Il se retourna et tressaillit; un homme et une jeune femme s'avançaient vers Vacounine : l'homme, trapu comme un petit taureau, une face couleur tabac turc, où les joues faisaient deux caves, des yeux luisants et faux, à demi clos, des jambes difformes de grosseur, mais aussi élastiques que celles d'un chat. De la vieille

panne verte, une ceinture rouge et un chapeau conique couvraient ce personnage. Jean le regarda à peine. Tout le saisissement de beauté « inerte » qu'il venait d'éprouver à la vue des choses, il le retrouvait en beauté humaine dans cette femme. Mais la promesse du bonheur devenait presque une souffrance devant les yeux buveurs de lumière, devant le sourire traversé d'un éclair d'argent, devant le pâle et surprenant visage. Et il resta figé, pendant que la voix immense de Vacounine criait :

— Salut, uomo delinquente... le sel et le tabac ont bien passé sur le Baltecc'? Le seigneur Acquapendente a-t-il reçu mon envoi?

— Tout est parvenu, sior Vacounine! répondit l'homme d'une voix terreuse. Sior[1] Acquapendente vous envoie des lazagnes fraîches!

— Bon. Tu passes la nuit à Lugano?

— Non, sior Vacounine... je dois être à Tavesco...

— Mais tu ne pars pas tout de suite?

— Pas avant dix heures. Si vous avez quelque chose à passer, je viendrai le prendre.

— C'est cela. Tu goûteras mon chianti nouveau et la jolie signora un asti spumante qui tonne comme le canon.

La jeune femme sourit, avec un geste à la fois

1. Ou mieux scior. Équivalent de signore en dialecte tessinois.

si joli et si somptueux que Vacounine battit des mains :

— Giovanni! s'écria-t-il, celle-ci est la reine du Tessin. Gare à la marchandise!

Les dents de Giovanni apparurent brillantes et cruelles, tandis qu'une férocité joviale riait autour des yeux faux.

— La marchandise se garde elle-même! répondit-il.

Il fit signe à sa femme de le suivre et disparut.

— C'est un homme libre! dit Vacounine. J'ai toujours eu la passion des contrebandiers. Ces gens qui ne veulent pas reconnaître la loi et qui rompent les frontières sont les seuls à pratiquer le nihilisme, car les voleurs des villes sont des propriétaires. Je confesse, cependant, que Giovanni ne m'est pas sympathique. Sa vie privée me dégoûte. Il a fait une esclave de cette charmante créature — il la hait plus qu'il ne l'aime — il la tient au chenil ou à la laisse, sans répit. Elle est certainement malheureuse! Si j'étais jeune, si j'étais le Vacounine qui courait la steppe comme un cheval kirghise, il me semble que j'aurais du plaisir à risquer le couteau et le fusil de cet homme pour délivrer la petite! Mais je ne suis plus qu'un vieux pou...

— Vous dites qu'il la hait... Est-ce par jalousie? demanda Jean d'une voix tremblante.

Vacounine l'enveloppa d'un regard chaud et apitoyé :

— Pauvre petit !... déjà l'air du lac ! Pas de blague ! Cet homme vous planterait un pied de fer dans la mamelle : il n'y a pas de chirurgien qui connaisse aussi bien les bonnes places. Je ne sais pas du tout s'il est jaloux, au sens où nous l'entendons. Ça lui est par exemple tout à fait égal que sa femme l'aime ou le déteste — tout à fait égal qu'elle en aime un autre. En amour, il ne connaît que le physique — et la propriété ! Son oncle Armanio et lui ont établi une garde qui vaut celle de tout un collège d'eunuques.

— Je ne désire rien que faire son portrait, balbutia Savigny.

Vacounine se mit à rire immodérément :

— Est-ce que je m'exposerais à chauffer un petit Cabanel dans mon sein ? La première vache pelée est plus intéressante à peindre que cette femme... Que la nature nous chatouille avec la beauté féminine, c'est son rôle. Mais l'art s'y ravale !

— Quand le beau n'est pas fade, il reste, après tout, notre principal enseignement d'art ! Le regard de cette femme, même sur une toile, vaut mieux que celui d'une vache.

— Mon petit, ça n'est pas franc ! dit rondement le colosse. Vous avez envie de revoir Desolina,

— et du reste, si c'est possible. On peut la revoir, mais quant *au reste*, il vous faudrait d'abord estourbir deux hommes : ce n'est pas vous qui le feriez et c'est ce qui me rassure... Malgré tout, je vous déconseille de la revoir, même avec les intentions les plus vertueuses. Ça vous gâterait le séjour et ce serait dommage!

Et considérant le petit homme à besicles :

— Est-ce que vous avez de l'influence sur votre ami?

— Aucune. Je n'en ai pas sur moi-même : comment pourrais-je en avoir sur les autres?

— L'ironie?

— Il y est presque insensible. Il suit ses yeux, puis son ouïe, ensuite son odorat. D'ailleurs, aucun bon sens.

— Ah! le coquin, est-il heureux! cria Vacounine... S'il doit mal mourir, il aura bien vécu... Quand on est comme ça — et j'étais comme ça — la Sibérie même est un paradis... Eh! voilà Lampuniani!

Un homme à profil de César, mais aux yeux légers et vifs d'Arlequin, ventre en pomme, énorme bouche gourmande, venait d'apparaître sous la lanterne. Il dilatait ses narines et riait; son nez et ses paupières respiraient la joie :

— Deux Parisiens qui *seront* de nos amis, fit le Slave en présentant les jeunes gens au gros

homme. Jean Savigny finira peut-être sur l'échafaud, mais il peindra bien et mangera du plaisir. Philippe Cormières mourra dans son lit.

Il présenta ensuite l'arrivant :

— L'illustre professeur Francesco Lampuniani... le seul homme d'Europe qui sache l'histoire véritable du pape Innocent X et celle de la mise à l'index des doctrines de Jansen.

— Jé croyais lé savoir! fit Lampuniani en soupirant... ma jé viens de découvrir des documents nouveaux... Voyez-vous, il n'y a pas un seul fait historique qui n'ait en lui de quoi occuper la vie de cent hommes... L'histoire, elle, ne pourrait être convenablement faite que par une dizaine de millions d'historiens et d'archéologues. Encore serait-elle à récommencer de fond en comble au bout de vingt ans.

— Tout est dans tout! repartit Cormières; dès lors, l'histoire entière est dans chacun de ses faits.

Lampuniani se mit à rire, avec la candeur d'un enfant :

— Eh! Vacounine, pour lé moment, Lampuniani est tout entier dans son ventre.

— A table, alors...

En route on ramassa les trois filles de l'hôte, trois vierges énormes, à profil de caniche, le front noyé de cheveux flaves. Elles avaient de beaux

yeux de glace bleue, des peaux claires et comme tachetées de vieil or, des lèvres très rondes, roses, courtes et joviales :

— Ma tribu! dit Vacounine avec une gaieté tendre.

Elles rirent ensemble, un rire de gorge qui leur renflait la poitrine, un rire innocent et sans cause comme celui des nègres.

— Notre père ne nous a pas averties, fit l'une d'elles d'une voix lente... vous allez très mal manger... des choses du pays!

— Sauf lé caviar! interrompit Lampuniani en jetant vers ce hors-d'œuvre un regard de complaisance. Et puis, nous né mangeons pas mal, dans lé pays.

Des fleurs du lac serpentaient sur la petite plaine neigeuse de la nappe et parmi les glaçons des cristaux. Quelque chose de joyeux et d'intime émanait de cette salle ouverte sur la nuit. Jean oublia presque la femme du contrebandier dans le petit frisson d'aise qu'une table étincelante éveille chez un homme jeune et sensuel. Peut-être, à son insu, la présence de joyeux mangeurs l'induisait-elle. Lampuniani disait :

— Il ne faut pas faire un dieu de son ventre!

Et il mit dans son assiette une énorme cuillerée de caviar, pareil à du savon noir : il l'étalait sur son pain avec méthode. Les vierges géantes et

Vacounine imitaient copieusement son exemple, tandis que Cormières, avec dégoût, se servait un globule de la mixture. Deux immenses brochets suivirent. Jean, qui se croyait gros mangeur, vit avec stupeur ces bêtes fondre en moins d'un quart d'heure. A lui seul, Vacounine en mangea trois ou quatre livres, le professeur lui tint presque tête, les vierges couvraient leurs assiettes jusqu'aux bords :

— Lé poisson, c'est léger ! fit remarquer Lampuniani.

— Il faut qu'il nage ! dit Vacounine en se versant de larges rasades d'Yvorne.

— Ces gens du Nord, remarqua Lampuniani, boivent trop au commencement du repas. A mon avis, il né faut pas, avec lé poisson, dépasser une bouteille par tête.

Il flaira le rôti qui faisait son entrée parmi des herbes odoriférantes :

— Vacounine, fit-il... jé suis sobre pour lé reste... mais pour lé rôti, je vous tiens tête ! C'est le mets du travailleur.

Le fait est qu'il en dévora six ou sept tranches, mais Vacounine en engloutit le double. Ensuite, le Russe nettoya un poulet, puis la moitié d'un gigot de chèvre avec des platées de lazagnes et de risotto. En silence, placides et souriantes, les jeunes filles suivaient honorablement un si bel exemple.

Elles avalaient le chianti et le bourgogne comme des vignerons. Jean, dans cette atmosphère vorace, était peu à peu saisi d'admiration. Ces êtres lui semblaient d'une autre humanité, une humanité commençante qui, avant de conquérir les civilisations, se charge d'énergie. Quant à Cormières, il les contemplait avec une sorte d'épouvante. Il se sentait une pauvre, débile, presque mourante créature devant des ours ou des morses, — et, en même temps, il se retenait pour ne pas rire.

— J'en ai assez! s'écria Lampuniani. Décidément, lé Nord l'emporte. Mais aussi, vous périrez par l'estomac. La gastrite étreint déjà l'Angleterre et les États-Unis. Demain cé séra le tour de l'Allemagne et dé la Russie. C'est par la sobriété que les races latines reconquerront le monde...

— La sobriété, riposta Vacounine, est une vertu négative. Elle peut servir à prolonger des existences; elle ne préside qu'à des croissances débiles.

Selon la mode du pays, la minestra, épaisse soupe au riz, fit alors son apparition — et le sobre Lampuniani trouva encore de la place pour une vaste assiettée. Quant à Vacounine, il déclara qu'elle facilitait la digestion et veloutait l'estomac ; il en reprit deux fois.

Après ce repas de fauves, l'heure du café fut délicieuse. On le prit sur la terrasse, au clair des

étoiles et des lucioles. Alternativement, le professeur et le nihiliste racontaient des anecdotes. Tous deux avaient une mémoire infinie et le don des images : une bonhomie délicieuse émanait du Latin, tandis que le Slave répandait une éloquence rude, pleine d'invectives, coupée de-ci de-là, en zig-zag, de quelque subtilité fumeuse.

— Et quelles nouvelles des Oreggiatt[1]? demanda Vacounine.

— Ils se remuent du côté de Tesserete, dit le professeur. J'en ai des nouvelles par Gennaro Tagliamente qui prétend qu'ils préparent un soulèvement.

Vacounine chanta en faux bourdon :

Ils font leurs sales excréments,
Dans des vases en porcelaine!..
. . . . . .
On les guillotinera,
Messieurs les propriétaires,
Et le peuple sourira!

— Votre peuple est une grosse bête! s'écria Lampuniani.

— Oui, oui, je sais... fit Vacounine en clignant de l'œil. Vous tenez à vos vignes, illustre professeur... vous y tenez plus qu'au bonheur de l'humanité.

1. Les « longues oreilles », sobriquet à l'usage des conservateurs tessinois. Orecchiati, en italien.

— Eh! mon ami! il y a longtemps que tous ceux qui veulent le bonheur de l'humanité devraient être dans les maisons de fous. Qu'est-ce que les pauvres gens atteints de la manie des grandeurs à côté de ces hommes-là? Des brins d'herbe à côté de bambous!... Sérénissime cousin du tzar, tous vos marchands de drogue nihiliste ou d'élixir socialiste sont des enfants qui jouent avec des allumettes...

— Illustre professeur, vous périrez sur l'échafaud!

— Sérénissime cousin du tzar, vous finirez sous les douches!

Vacounine jeta un tendre regard vers le gros professeur :

— Un homme qui prépare si bien le minestron[1]!

— Un homme qui le mange avec tant de génie!

Les grandes filles offrirent des alcools, et de nouveau le silence du bonheur, à peine entrecoupé de la clameur plaintive de quelques grenouilles, régna dans le jardin de féerie. On apercevait confusément le lac, par les interstices des arbres; sa face sombre, tachetée d'astres, vacillait imperceptiblement. Attentif un moment au bavardage de ses hôtes, baigné de la nonchalance du soir

1. Plat milanais qui se fait avec des haricots blancs, de la tripe coupée en fines lanières, du parmesan et du poivre rouge.

italien, peu à peu, Jean se sentait repris par l'image de la femme. Elle le domina. Il sentait qu'elle lui enlevait presque tout le charme de cette heure, il craignait qu'elle ne lui gâtât son voyage. Habitué aux brusques variations de son être, il ne s'étonnait pas. Les hommes de sa sorte, plus que tous les autres, connaissent l'importance des petits événements, ou plutôt, pour eux il n'y a pas d'autre mesure des événements que celle de leur excitation intérieure. La vie de Savigny était pleine de grandes décisions, amenées par des causes que les gens calculateurs eussent jugées futiles. Jean ne jugeait pas les causes. Il les subissait : sa seule réaction contre elles était une sorte de tristesse exaltée. Admirablement doué pour voir les objets et les personnes, son esprit était un instrument grossissant braqué sur le monde, non point un appareil approprié à l'étude de son propre être. Par là, ses sympathies et ses antipathies étaient vives, exagérées, voire hyperboliques, mais elles ne se trompaient point d'adresse. On l'abusait sur la quantité, non sur la qualité. Il n'avait guère été victime de la trahison des femmes ni des hommes; il avait presque toujours escompté plus d'ardeur ou plus de constance chez ses légers amis ou ses fragiles amies. Chose plutôt exceptionnelle, malgré les décisions trop fréquentes qui paraissaient faire de sa vie un chaos, lui-même était fidèle aux hommes

et capable de l'être aux femmes, mais à d'autres femmes que les petites verseuses de bière et d'amour qu'il avait consommées jusqu'alors.

— A propos, dit brusquement Vacounine, en se tournant vers Savigny, si vous voyagez dans la Valcolla et dans les environs, Gennaro Tagliamente ne serait pas un mauvais guide. Il est fin, rusé, très brave, et, si on lui est sympathique, il s'attache. Il adore Lampuniani et m'aime assez bien. Pour nous faire plaisir, il se dévouerait à votre service. Vraiment, vous y gagnerez de voir le pays à fond, sans avoir à redouter les tracas du « professionnalisme ». Gennaro suivrait votre caprice, se contentant de vous documenter au passage et de vous prévenir des ennuis... Et de plus, cela ne coûterait pas cher : avec cent sous, Tagliamente est homme à se défrayer de tout, salaire compris...

— Par exemple, intervint Lampuniani, l'homme est un contrebandier ardent. Je ne crois pas que nulle caresse de femme pourrait lui remplacer l'ivresse de grimper sur le Baltech et d'y aller déposer son sac de tabac, de sel ou de poudre. Au fond, une canaille. Je ne puis m'empêcher de l'aimer !

— C'est le plus honnête homme du monde, vieux propriétaire ! grogna Vacounine. Son œuvre est sacrée, il fait la guerre aux gouvernements !

— Je pleurerais en le condamnant! fit Lampuniani en roulant des yeux bouffes, mais si j'étais juge, je l'enverrais au bagne!

— N'a-t-il pas fraudé du tabac pour votre compte, sépulcre blanchi?

— Je me suis borné à acheter du tabac pour un juge de Turin... un ami d'enfance. Ai-je à m'informer si les droits de douane ont ou n'ont pas été acquittés? Suis-je le gardien de l'Italie?...

Il mit entre le Slave et lui un bastion de fumée et dit aux Parisiens :

— Le tzar avait rudement bien fait d'envoyer ce Vacounine en Sibérie!... Pour en revenir à Gennaro, je suis sûr qu'il vous plaira... Je vais vous remettre ma carte avec trois mots dessus. Ce sera le Sésame...

Le professeur tira un portefeuille plus déguenillé qu'un lazzarone et en retira une carte minuscule sur laquelle il écrivit deux lignes au crayon.

— Voilà! Voulez-vous que j'y joigne votre nom, Vacounine? C'est fait. Si ça ne fait pas de bien...

— Ça peut faire du mal! interrompit Vacounine. Nous creusons peut-être en ce moment votre fosse! Savez-vous, Lampuniani, que ce jeune homme veut faire le portrait de la Desolina?

— Un joli portrait! dit paisiblement Lampuniani... il n'y a pas une tête de la Renaissance ni de l'Antiquité que je ne donnerais pour la sienne...

— Mais regardez le jeune homme! reprit le Russe.

— Eh! mon Dieu, s'il n'était pas un peu agité, rispota Lampuniani, c'est qu'il n'aurait pas de sens... A vingt ans, moi aussi, j'aurais fait le portrait de la Desolina... et vous aussi, hercule de neige!

— Non! fit durement Vacounine... à vingt ans, de deux choses l'une — ou j'aurais admis que l'homme méritait la femme, et j'aurais filé ailleurs. Ou j'aurais admis que l'homme était un sale cochon — ce qu'il est — et j'aurais...

Il s'arrêta, devint très rouge et cria :

— Je ne suis qu'une vieille bête!...

— Vieille est exagéré, fit doucement Lampuniani.

Cependant une lueur très douce grandissait entre les thuyas, les peupliers noirs et les sycomores. Jean et Cormières regardaient, intrigués :

— C'est la cage de mes filles! dit Vacounine, qui les voyait tendre la tête... Venez... le lac est plus visible là-bas...

Tous quatre se levèrent, et tandis qu'ils avançaient, la lueur, — lunaire à ce qu'on eût dit, si elle n'avait eu de bizarres intermittences, — devenit plus vive. La cause s'en décela enfin. Dans une vaste cage de gaze, des centaines de lucioles croisaient leurs spires, et l'illumination vivante se ré-

pandait dans le feuillage des arbres, sur les fleurs et les herbes, jusque dans les miroirs du lac. Ce fut de nouveau l'impression de la terre et du ciel magiques. Le lac se perdant peu à peu dans les ombres, la ville de Lugano, sous un halo de nacre, d'ambre et d'améthyste, les confuses sépias des rives, cette odeur faite de cent aromes et de cent parfums, le passage discret et chuchotant de la brise, tout parut extraordinaire dans la métamorphose du Monde.

— Ne dirait-on pas, fit pensivement Vacounine, que cette terre a gardé une vieille âme de beauté qui manque aux autres terres?

— *Ergo in toto orbe et quacunque cœli convexitas vergit, pulcherrima est Italia!* [1] déclama Lampuniani.

Les trois vierges continuaient à prendre des lucioles au filet et à les mettre en cage. On les voyait, telles de jeunes ourses, courir avec lourdeur et souplesse sur les pelouses. Elles riaient; leurs rires secouaient étrangement leurs riches poitrines; elles étaient sympathiquement saugrenues. Jean s'étonnait qu'elles n'eussent pris que la masse à leur père, que rien ne fût demeuré des yeux presque terribles, de la fureur héroïque, de la voix de cuivre. Il fit le rêve baroque d'une terre où il n'y

1. De toutes les terres du globe qui s'étendent sous la voûte des cieux, l'Italie est la plus belle. (Pline.)

aurait pas d'autres femmes : l'image de la Desolina en devint divine. Cependant, le son d'une cloche secoua sa pensée. Il tressaillit, il vit Giovanni et sa compagne qui arrivaient sous les longues branches retombantes des thuyas.

— Eh! cria Vacounine à une servante qui les accompagnait... une table, des chaises, du chianti et de l'asti spumante!

La Tessinoise s'arrêta dans le rayonnement de la cage. Même le froid et faible Cormières eut un vertige de beauté. Desolina semblait jaillir des longues herbes comme une fille du sol. Sa chevelure dense faisait un miroir bleuâtre. On voyait les reflets dansants des lucioles se croiser dans ses pupilles, et quand elle regardait de biais, quelque chose de farouche et de terrible parcourait ses paupières. Son cou était découvert : la volupté avait tracé chacune de ses lignes.

— Attendez! fit Vacounine... Vous boirez un verre d'asti spumante ou de chianti, puis nous irons prendre la marchandise.

Le ténébreux mari s'inclina avec le sourire en coin des hommes de sa race. Il ne tournait qu'à moitié ses regards vers Cormières et Savigny, mais il avait pris d'eux un instantané ineffaçable.

— Quelles nouvelles sur le Baltech? demanda Vacounine, tandis que les domestiques disposaient les verres et débouchaient les bouteilles.

— Des misères, sior Vacounine! Quelques douaniers ont tiré sur nos camarades, et un des douaniers s'*en* est cassé une jambe, un autre a perdu une oreille.

Il eut tout à coup un joli rire, un rire étincelant de dents argentées et de lèvres rouges. Puis, son visage redevint mystérieux et antipathique. La Desolina ne détachait pas ses yeux de la cage aux lucioles. Grave jusqu'à en être sombre, on percevait qu'elle devait prendre la vie au sérieux.

— De l'asti? demanda Vacounine.

Elle répondit avec un éclair de sensualité et presque d'enthousiasme :

— Si! si! de l'asti!

La bouteille détona, Desolina aspira la liqueur écumeuse, lentement, d'un air pensif. Mais elle ne voulut pas en prendre plus de deux coupes. Giovanni, au contraire, passait du chianti au spumante avec une jouissance concentrée. A mesure qu'il buvait, son visage devenait plus immobile, sa lèvre plus cruelle : on sentait une ivresse souterraine, très lucide, qui augmentait plutôt qu'elle ne diminuait l'adresse, la ruse et la méchanceté de l'homme. Jean le détesta cordialement. Il lui semblait pénétrer toute cette âme; il en exagéra la cruauté et la perfidie. Giovanni était surtout féroce par tyrannie, accessoirement par plaisir. Une souffrance anonyme le laissait presque indifférent. Il n'eût

pas gravi une montagne escarpée pour voir torturer un inconnu, pas plus que pour le voir mourir. Sans doute, il aurait pris quelque plaisir à une exécution capitale et il eût été, jadis, un des joyeux spectateurs qui se ruaient au rôtissage d'un relaps, d'un hérétique ou d'une sorcière, mais rien ne prévalait contre une séance au cabaret ou une bonne partie de morra. Par exemple, il n'eût cédé pour aucun divertissement, pas même celui de l'amour, la volupté d'entendre les cris d'angoisse d'un homme qu'il détestait : il détestait facilement. Ceux dont il avait reçu une offense ne devaient pas espérer, si longtemps qu'il la différât, fuir sa vengeance. Néanmoins, il répugnait à l'assassinat, car la peine de mort existait au Tessin, mais il avait une connaissance minutieuse du corps humain, en tout ce qui concernait l'art de faire des blessures atroces et guérissables. On le soupçonnait de quelques crimes : aucune preuve, aucun indice *matériel* quelconque, n'avait pu être relevé contre lui. Ceux-là mêmes qu'il avait blessés, et dont aucun n'avait voulu ou osé porter plainte, étant tombés dans quelque embûche nocturne, n'avaient pu reconnaître l'agresseur, d'ailleurs masqué. Ensuite, il cuisinait l'alibi dans la perfection.

Il avait acheté sa femme pour quelques centaines de francs. Desolina « appartenait » à un

oncle, seul survivant de toute une race enlevée par une inondation. Ce vieil homme gardait l'instinct de très anciennes traditions romaines. Dur et vigilant, après avoir, durant un demi-siècle, développé sa tyrannie sur une famille pullulante, il était décontenancé par cette esclave unique. Il avait beau la battre et la soumettre aux plus âpres épreuves, son besoin d'autorité fonctionnait en quelque sorte à vide. Il se mit à boire, il vendit pré sur pré, vigne sur vigne, à vil prix, tant qu'un beau jour, Giovanni Preda lui offrit vingt louis de la petite. Il accepta. Desolina, quoique, dans les derniers temps, elle eût pris l'habitude d'arracher au vieux la trique dont il la frappait, Desolina fut heureuse de quitter la géhenne. A peine pubère, elle ne pensait pas même qu'il fallût choisir le mâle. Au reste, si Giovanni ne lui plut pas, il ne lui déplut pas non plus. Elle l'accepta comme elle aurait accepté un poste dans une magnanerie. Le réveil fut terrible. Dès les premiers temps du mariage, elle le connut aussi brutal que le vieux, et d'une vigueur irrésistible. Si elle s'était soumise alors, ou même si sa résistance avait eu le caractère de la timidité, Giovanni ne l'eût pas prise en grippe. Mais la serve avait disparu depuis le jour où, pour la première fois, elle avait arraché la trique à son oncle. Il y eut dans sa révolte un tel mépris du contrebandier, elle trouva des épithètes

si précises, si fortes, qu'il se mit à la haïr. Cependant, jusqu'à un certain point, il la redoutait. Persuadé qu'elle risquerait tout, s'il dépassait la mesure, il dosa ses sévices, ce qui leur donnait, pour lui-même, plus de charme. Son calcul se trouva juste : Desolina consentait à une souffrance intermittente. La peur et la rage se balançaient dans son âme. Elle aimait la vie; elle savait que, si elle fuyait, Giovanni ferait tout pour la faire périr. Cette certitude devait la maintenir en esclavage, tant que l'épouvante balancerait la fureur.

L'étroite et vigilante surveillance qui s'exerçait sur elle ajoutait à sa quasi-résignation. Giovanni n'était pas seul à la garder. Un oncle du mari, homme déjà grisonnant, ne la quittait pas lorsque la contrebande exigeait une absence de Preda. Il avait pour celui-ci une amitié de bandit, profonde, sauvage, indestructible. Pauvre d'intelligence, son instinct suppléait à tout, un flair de chien, une patience de chat, une extraordinaire divination pour tous les sentiments simples qui, dans l'espèce, devaient dominer de beaucoup les sentiments complexes.

Entre ces deux hommes, Desolina passait une existence engourdie, avec de violents réveils de haine et de douleur. Faite pour les passions vives, et pour tous les plaisirs, capable de fidélité comme aussi de ténacité, ni très bonne, ni très mauvaise,

prudente à travers les colères les plus aiguës, craintive avec une capacité latente de bravoure, elle se sauvait du désespoir par imprévoyance et par la facilité des gens de sa race à goûter les petites joies matérielles ou à s'exalter.

Ce soir, à sentir le petit bouillonnement de l'asti contre son palais, et à contempler la cage aux lucioles, elle eut un plaisir d'enfant. Mais lorsque Giovanni donna le signal du départ, une ombre voila ses yeux féeriques. Avec un lourd soupir, avec un petit geste nerveux, elle tourna la tête vers le lac et quand elle se disposa à obéir, pendant deux secondes son regard s'arrêta sur les yeux bleus de Jean. Elle eut un léger sourire devant cette tête très blonde, et elle avait disparu depuis longtemps qu'il restait immobile, la tête lui tournant, « épouvanté d'admiration ».

Deux heures plus tard, tandis qu'il achevait son dernier cigare, à l'hôtel du Monte-Generoso, Cormières se mit à dire :

— Tu me rendras cette justice que je ne suis guère enclin à donner des conseils. J'aime mieux admirer l'incohérence humaine en général et la tienne en particulier... Car l'incohérence est encore la seule chose qui rende nos actes supportables. Cependant, je t'arrêterais par tes basques plutôt que de te laisser franchir un pont pourri... Mon vieux, tu vas gâter un voyage qui devait être un

enchantement. Tout promettait à tes soixante-dix kilogrammes de viande des plaisirs exquis. Cette atmosphère folle, cette douceur fougueuse, les grimaces de ce peuple te meubleraient l'imagination pour plusieurs années. Passe que tu compromettes tout cela si le voyage touchait à sa fin, mais au début!

Jean mâchait sa moustache.

— Je ne sais pas ce que je désire, fit-il à demi-voix.

— Possible! il serait abusif de t'accuser de prévoyance. Mais moi, je sais très bien ce que tu veux faire et je sais aussi que, si je ne réussis pas à t'en détourner, je ferai comme toi. Je fais d'ailleurs abstraction de ma carcasse. Jusqu'à un certain point, mon embêtement est égal partout. Quoique je n'aime ni les puces, ni les nourritures trop grosses, je sais m'adapter... Puis, au fond, j'ai l'esprit pratique d'un vagabond. Mais pour toi, mon vieux, c'est une autre aventure! Tu n'as tout de même jamais vécu parmi des vermineux et des sauvages!

— Avec de l'argent...

— Non!... Avec de l'argent tu seras exploité, tu auras des puces, tu mangeras de la charogne et tu seras ridicule. Sans compter que tu risqueras d'éveiller des convoitises qui, dans ce pays, voisinent avec le couteau. Tu n'as pas peur,

bon! Mais tu n'aimes pas le danger... tu es trop voluptueux pour ça! Avec moins d'insouciance, je risquerais plus volontiers ma vie que toi... si j'osais avoir une passion!

— Tu vois bien noir cette nuit!

— Pas plus que d'habitude... Et après tout, s'il y avait une issue possible, je n'aurais peut-être rien dit. Mais tu ne nous vois pas lutter avec un Bas-de-Cuir de la contrebande. On ne serait pas seulement roulé, on serait grotesque... Tu ne me diras pas, comme à ce gueulard de nihiliste, que tu veux faire un portrait... Si absurde que tu sois, le plaisir de peindre une Tessinoise aux jupes sales ne te ferait pas perdre une seule quinzaine!

— Cormières, s'écria Jean avec feu, elle n'a pas de jupes sales! J'ai meilleur œil que toi et...

— Et elle prend un bain tous les jours! Je m'en doutais.

Savigny devint rouge de colère, mais presque en même temps il se mit à rire :

— Voilà où tu n'entendras jamais rien à la passion! murmura-i-il.

Cormières sourit avec amertume et ne répondit pas. Ils achevèrent leurs cigares :

— Mon conseil est donné, reprit Philippe avec insouciance. Je savais bien qu'il était inutile. Nous irons donc *là-bas*... quoique, bien entendu, je ne m'engage pas à m'y mettre en coquille : je tourne-

rai autour du pays... j'entreprendrai des expéditions à Milan, à Florence, voire à Venise. Tu m'accompagneras quand ça te dira... et voilà!

Ils se serrèrent la main, Philippe Cormières froidement, Jean avec vivacité :

— Mon vieux, tu sais, entre nous...

— C'est à la vie, à la mort! gouailla Philippe... Pour un rien tu ferais ton serment du Grütli! *Entre nous*, c'est jusqu'à ce qu'un de nous deux s'embête avec l'autre. Comme on est assez enclins à se compléter, ça pourra durer un petit temps.

— Tu ne me connais pas! protesta Savigny, avec une naïveté qui, au fond, plaisait à Cormières.

Savigny resta longtemps à sa fenêtre. L'air qu'il respirait semblait plein de palpitations obscures : il y discernait un sens nouveau des choses; il s'y exaltait; mais en même temps, il y prenait une obscure tristesse, cette crainte, cette angoisse, ce sens accru de la mort qui accompagnent les passions naissantes.

II

LA FONTAINE

Le samedi soir, les hommes de Tavesco se réunissent pour parler, jouer et boire, dans les deux cabarets du village. Ils ne connaissent guère qu'une seule boisson, un vin opaque, au goût fort et au bouquet presque nul, dont tous ceux qui l'ont pratiqué gardent un souvenir nostalgique. Le Tessinois n'est pas alcoolique, mais il n'est pas sobre. Les soirs de frairie, il entonne aussi vigoureusement qu'un buveur de bière. Ceux de Tavesco ont la panse large, la tête chaude et bavardent éperdûment. Devant les grands « bocali » sombres, il y avait, ce soir-là, chez Luciano, une vingtaine de consommateurs qui brayaient comme un cent d'ânes. On distinguait Gennaro Tagliamente et Giovanni Preda, contrebandiers, le maître maçon Salvator, le peintre d'enseignes Panscri et Jean

Savigny. Pendant la première heure, les hommes avaient pu boire sans entraves, mais, une à une, des femmes venaient s'installer et, pour atténuer la griserie, puisaient aux bocali de leurs maris. Elles buvaient avec maîtrise, dans un silence coupé de brusques gloussements.

Il y avait un mois déjà que Jean était installé à Tavesco. Et jusqu'alors, il n'était pas malheureux. Par suite de la contexture souple de son tempérament, il avait pris un intérêt extraordinaire à cette population en guenilles, et cet intérêt, senti par les vives âmes latines, lui attirait des sympathies. Tout en eux l'entraînait, leur allure et leurs hyperboles, leur indifférence du lendemain, la mobilité de leur pensée, leurs voix, leur passion pour la musique, pour la danse, pour les couleurs éclatantes — et tout un côté nègre qui s'ajustait en eux à l'instinct d'une vieille race sans cesse décadente et sans cesse renaissante. Ils lui donnaient la fièvre. Il rêvait de leurs gestes. Il étudiait avec passion leur structure d'esprit et s'y conformait sans efforts. Enfin, ils l'amusaient, ils étaient un spectacle incessant, des êtres vivants et des êtres de théâtre, bouffes, ardents, imprévus, colorés, et lorsqu'il était seul, leur souvenir tout soudain le faisait rire, le passionnait gaiement. Enfin, ils lui rappelaient tour à tour Arlequin et Polichinelle ou Dante, Michel-Ange, Léonard, Machiavel, Juliette

— et Desolina. Ils lui donnaient envie de sauter aux sons d'un funiculi-funicula, ou bien le tenaient violent et concentré, pleins de ces songes italiens qui mêlent le fruit d'or et le drame.

Deux fois par jour, il voyait Desolina. De grand matin, elle allait à la fontaine; vers le soir, elle y retournait. Dans la lumière noire de ses cheveux et l'éclair rouge de sa robe, elle lui résumait la vie d'une race. Avec elle, apparaissaient la longue légende de Rome antique et de la Renaissance, un univers de splendeur, une éternité de poésie. Il divaguait en la contemplant, il se sentait capable d'héroïsme et de crime, il souhaitait avec fureur la mort de Giovanni Preda. Elle, avec un faible sourire, le frôlait presque. Elle savait qu'il n'était à Tavesco que pour elle; elle en était fière; mais le blond forestiere l'étonnait sans l'émouvoir, et puis elle ne voyait pas l'avenir, la délivrance, sous sa forme. Elle n'avait pas plus l'idée que la délivrance viendrait de lui qu'elle n'avait l'idée qu'elle viendrait de l'eau courante. C'était le passant, le nuage. Le vent l'emporterait. Et n'étant pas capricieuse, Desolina ne pouvait concevoir cette préférence pour le voyageur qui plaît si souvent à celles dont le désir n'aime pas le témoin fixe. Elle passait, indifférente et flattée; — elle allait reprendre dans sa demeure le rêve doré des esclaves.

Giovanni aussi savait que le jeune homme était

là pour elle. Il n'en éprouvait pas d'inquiétude, mais une petite haine. Il souriait à Jean, si doucement que Cormières en frissonnait. Au fond, il était sûr que le forestiere n'était pas de taille à lui enlever sa femme, d'autant plus qu'il reculerait devant les moyens extrêmes, les seuls bons. Néanmoins, il avait resserré encore les mailles de sa surveillance.

La question du portrait n'avait pas été agitée. Jean la préparait en peignant des filles et des femmes du village. Du reste, s'il s'y entêtait, il ne croyait aucunement qu'elle pût aboutir.

En attendant, il avait engagé à son service, sous forme de guide, Gennaro Tagliamente. Les facultés sociales de Gennaro étaient rudimentaires. Il n'avait aucun respect pour la vie de tout homme qui n'était pas de ses amis. Toutefois il n'aurait pas tué par sport et il acceptait, en somme, comme une règle dangereuse à enfreindre, la défense de se défaire du prochain. Mais passionné pour un petit nombre d'élus, il eût, pour les autres, poussé le bouton du mandarin, à seule fin de se procurer un bocale de chianti ou une pipe de tabac. Cormières lui fut indifférent, Savigny lui plut dès le premier jour par tous ses actes, toutes ses paroles. Au bout du mois, il lui avait donné autant d'affection qu'à Lampuniani même, affection qu'il exprimait le plus souvent en ces termes :

— Tu sais, sior Savigny, si jamais il y a un homme qui t'ennuie, tu n'auras qu'à me le dire tout bas, à l'oreille... J'ai l'oreille fine, porca Madonna...

Ces propos n'étaient pas sans gêner le jeune homme. Il grondait le drille. Mais Gennaro souriait d'un air de pitié et, à la première buverie, répétait le refrain. A la fin, rien que de l'entendre, c'était pour Jean comme une sorte de complicité angoissante.

Salvator, ayant hurlé un refrain contre les Longues Oreilles, paria de soulever le peintre d'enseignes au-dessus de sa tête, avec un seul bras. Jean tint le pari, dont l'enjeu se montait à cinq bocali de nostrano[1]. Le maître maçon mit un genou en terre, empoigna de sa dextre Panscri par le milieu du corps et, avec un han farouche, prit son élan. Panscri vacilla, traîna dix secondes à la hauteur du comptoir, enfin parut, à huit pieds du sol, dans la serre puissante de Salvator.

— Salvator est le géant de la Val Colla, fit Gennaro avec frénésie.

— Après le grand Romagnoli! répliqua sournoisement Giovanni.

— Le grand Romagnoli, je le plie sur mon ge-

1. Vin du terroir.

nou! hurla l'hercule... et tous ceux qui voudront essayer!

Giovanni le mesura d'un regard prudent et répondit :

— Ce n'est pas la peine de nous défier, colosse! Nous connaissons nos reins. Pas plus que nous n'abattrions un chêne à coups de trique, pas plus aucun de nous ne se mettra dans tes pattes d'ours... Avec toi, il n'y a que deux voies : la balle ou le couteau. Devant eux, ta peau est l'égale de la nôtre!

— C'est vrai! fit Salvator, qui ne devenait querelleur qu'après dix bocali... Mais il n'y a que Gennaro qui tire mieux que moi, et il n'y a que toi qui puisses me tenir tête au couteau.

— Gennaro ne tire pas mieux que moi sur la bête vivante! ricana Preda. Et quant au couteau, c'est vrai que tu as le bras plus long, mais je connais mieux les bonnes places!...

Le géant haussa les épaules, insensible aux piqûres. Gennaro se mit à rire méchamment :

— On verra ça le jour où nous devrons tirer ensemble sur la bête vivante!

— On le verra! fit Giovanni avec une voix caressante...

Ils se menaçaient ainsi, sourdement, depuis des années, chacun ayant soin d'imposer des limites précises à ses paroles. Leur haine était puissante

et d'une admirable patience. Mais ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, hommes à l'étancher sans avoir reçu ou lancé une insulte. Chacun avait son second, qui, au besoin, le vengerait : derrière Giovanni se tenait l'oncle Armanio Palmieri, dont la ruse était infinie ; derrière Tagliamente, il y avait Salvator, à la fois redoutable par sa force, par son adresse, et par son courage beaucoup plus franc et d'une trempe plus solide que celui des trois autres. A jeun, Salvator était inoffensif — il supportait même des railleries un peu grosses, chose très rare chez les Italiens. Ivre, il devenait irritable, mais seulement dans la première période de l'ivresse. Il suffisait alors de le laisser à lui-même. D'ailleurs, les mauvais plaisants échappaient facilement à sa susceptibilité en parlant un peu bas, car l'ivresse déterminait chez le maître maçon une violente crise oratoire. D'obscures doctrines humanitaires sortaient de lui avec la vapeur du nostrano, il annonçait la délivance de ses frères, mais surtout il déclamait contre le curé. Cette harangue aboutissait presque invariablement à une démonstration devant le presbytère.

Salvator commanda les cinq bocali qu'il venait de gagner, et en fit boire à la ronde. Toute la chambrée, selon la coutume, ayant pris une gorgée, Salvator vida ce qui restait. Il commençait à devenir expansif :

— Sior Savigny, cria-t-il, vous faites honneur au pays... vous nous faites honneur en acceptant notre compagnie... car nous sommes des paysans!

— Je suis un artiste! hurla Panscri, le peintre d'enseignes.

— Je suis l'égal de tout homme vivant! dit Preda.

— Est-ce que ce nouveau venu n'est pas un hérétique? miaula une dame ravagée par les puces.

— Il nous fait honneur! répéta Salvator... Nous le valons, puisque tous les hommes se valent... Mais il nous fait honneur!...

Une partie de morra s'était engagée dans un coin de la salle. Les voix devenaient âpres et mauvaises :

— Uno... due... cinque!

Les doigts agiles frappaient sur la table et la passion de ce jeu primitif allumait des lueurs de meurtre dans les prunelles. Salvator commençait à boire plus hâtivement. Ses paroles se multiplièrent; elles fluaient en ondes retentissantes qui dominaient les autres ondes, comme le bruit du canon le crépitement des fusillades.

Tout à coup, le curé le hanta.

Ses cheveux parurent descendre sur son front; une colère homérique enfla ses joues flambantes; il hurla :

— Amis et citoyens, n'est-il pas temps d'en finir avec ce prêtre simoniaque?

Tous levèrent la tête, intéressés, et se hâtèrent de vider leurs bocali. Alors le visage de Salvator devint solennel. Il leva les bras en silence, franchit la porte du cabaret et marcha vers le presbytère.

Le crépuscule durait encore. L'améthyste, l'ambre et le cuivre pleuvaient en flaques étincelantes sur le village. Et la maison du curé apparut tout enveloppée de grands arbres, lépreuse, lézardée et charmante. Salvator élargit ses enjambées, avec le geste d'un semeur. Quand il atteignit le mur de clôture, il se dressa de toute sa hauteur et poussa une clameur profonde :

— Sior curato!

L'écho répéta son cri; les vieilles femmes et les enfants accoururent; les hommes s'assemblèrent en cercle. Et la voix du maître maçon, belle et retentissante, répéta :

— Sior curato!

Dans le merveilleux crépuscule, les arbres du presbytère, trempés de pourpre et d'hyacinthe, frémissaient comme des fleurs colossales. Les senteurs de la montagne passaient en ondes légères, en remous capiteux. Et Salvator, inspiré, les cheveux en flammes, laissa fluer les paroles :

— Curé! je suis saoul comme un cochon, et c'est

ce qui me permet de te dire des choses justes : le vin me donne la vérité ! De ce vin que nous faisons croître, nous vient à son tour la force de nous révolter ; sinon, esclaves, nous nous laisserions écraser à coups de trique ou endormir avec des paroles de miel. Ah ! sior curato ! vous nous avez enseigné que les pauvres auraient leur salaire, et les pauvres sont toujours les pauvres. Vous nous avez enseigné qu'il y aurait la justice, et l'injustice est toujours plus forte ! Curato, porco di curato, tu as menti ! Mais je te pardonnerais tes mensonges ! Ce que je ne te pardonne pas, c'est ta mauvaise vie, ce sont tes mœurs, c'est l'exemple que tu donnes à tes paroissiens. Tu as fait un dieu de ton ventre, tu as couru dans la montagne, et je ne raconterais certes pas tes actes abominables devant nos femmes et nos petits enfants. Curé, oserais-tu seulement te présenter devant ton évêque?

Attiré par le bruit, le curé montra un instant sa face ronde et ses yeux noirs pleins de malice.

— Il est temps que le scandale finisse ! rugit le maître maçon. Il est temps qu'une voix ferme intervienne... La punition te pend au nez! Tu ne riras plus des pauvres qui t'écoutent... Aujourd'hui, esclave de mes vices, je suis incapable de t'ouvrir le ventre, mais demain... demain, j'irai te découdre avec mon couteau...

Sa voix était devenue terrible, elle remplissait

l'espace jusqu'aux collines; le curé l'écoutait d'un air recueilli :

— Oui, tu as encore la nuit pour te repentir... tu peux encore demander pardon à ton créateur... Mais demain matin, par la belle madone, ce couteau fera sortir tes entrailles...

Il n'acheva point. Une petite main sèche et violente l'empoignait par sa veste; il vit devant lui la seule créature terrestre qu'il redoutât, la Nona, son épouse légitime.

— A la maison ! cria-t-elle, d'une voix de pie.

Salvator essaya de résister :

— Femme, c'est mon devoir de parler à cet homme !

— A la maison ! répéta-t-elle.

Salvator sentit l'impossibilité de toute résistance. Il se tourna seulement vers la foule et dit :

— Est-ce juste ?

Et il emboîta le pas, en répétant avec douceur :

— C'est la femme qui doit obéissance à son mari, Nona !... Tu le sais, pauvre créature — je n'aurais qu'à mettre le pied sur ta nuque... ou bien à te croquer entre mes doigts comme une noisette !... Mais je dois considérer, Nona, que tu tiens la maison en ordre, que tu gaules mieux les châtaignes que toutes les filles de Tavesco et puis que tu m'aimes... que tu m'aimes mieux que toi, belle Nona... il n'y a pas une autre femme qui aime

autant son mari... et ce n'est pas toi qui me couperais les cheveux, mon cœur chéri !

Pendant que Salvator entraînait derrière lui tout le village, y compris Giovanni, Jean s'était glissé furtivement auprès de l'abreuvoir. Il espérait y rencontrer Desolina, et peut-être l'y rencontrer seule. Il ne lui avait jamais parlé encore, hors les quelques mots de salutation que permettait leur rencontre chez Vacounine. Et tout à coup, tandis que le maître maçon issait de l'albergo, un désir fou lui était venu d'échanger quelques paroles avec elle, si brèves et si insignifiantes fussent-elles. Il savait bien que, soit Giovanni, soit le vieux Palmieri, observeraient de loin la jeune femme. Mais de cela il ne concevait aucune inquiétude. Le contrebandier ne se souciait pas des choses impondérables, des choses de l'âme — et ce qui avait empêché Jean d'adresser la parole à Desolina, c'était simplement la présence de tiers.

Le hasard le servit. A peine il arrivait à la fontaine, que Desolina y apparaissait. Elle eut une courte hésitation, en voyant qu'il n'y avait personne d'autre que le forestiere. Mais avec son sourire grave, où il y avait toujours un peu de défi, elle s'avança.

Quoique le crépuscule fût déjà en son milieu, la fontaine s'entourait de feux. Une nuée jonquille semblait refléter sa lumière sur elle, et elle était

en face d'une grande échancrure, au couchant.

L'eau, par surcroît, reflétait les rayons.

Desolina portait une jupe rouge et, pour corsage, une chemise aux manches mi-longues, dont la blancheur était éblouissante. Ses pieds étaient chaussés de sandales étroites, à petits talons de bois. Sur l'herbe nocturne de sa chevelure, un morceau d'étoffe soufre luisait comme une flamme. Et toutes les lueurs éparses, tout ce conflit des couleurs tombées d'un firmament en fête, toutes ces nuances délicates et profondes que l'air et les nuages distillent avec les rais défaillants du soleil, parurent comme un vêtement d'éther ajouté au costume de la Tessinoise. Une oppression délicieuse empêcha d'abord Jean de rien dire.

Puis, tout bas, des paroles s'échappèrent de lui sans que son cerveau parût les avoir conçues :

— Rien que de regarder votre visage, signora, c'est déjà du bonheur !

Elle sourit avec moins de gravité. Sa race comprend l'emphase. Elle aime un peu de rhétorique, même lorsqu'elle saisit mal la phrase ou que la phrase n'a point de sens. Là-bas, un atavisme d'éloquence dort au fond des âmes frustes.

Desolina ne répondit rien. Elle tendit nonchalamment une de ses deux cruches sous le jet d'eau. Ce geste dessina des lignes nouvelles sous la chemise blanche.

— Savez-vous, poursuivit le jeune homme, que je ne suis ici que pour vous?

Elle haussa les épaules.

— Il ne faut pas vous moquer de moi.

— Vous savez bien que je me moque pas de vous. Qui l'oserait?

Elle tourna vers lui un regard de méfiance :

— Il vaudrait mieux que vous vous moquiez de moi que de me parler ainsi...

Sous le regard des yeux violets, rendus plus impénétrables par les clartés changeantes du crépuscule, il devint pâle de crainte :

— Je ne voulais pas vous offenser! dit-il d'un ton suppliant...

— Alors, il ne fallait rien dire... Je suis honnête!

Elle s'était dressée. Quels que fussent les projets imprécis qui faisaient le fond de ses rêves, elle ne mentait pas en se disant honnête. Plus encore, elle était orgueilleuse. A mesure que se prolongeait son humiliant esclavage, sa personnalité devenait plus altière, « plus indomptable en espérance ». Ceux qui ont fréquenté assidûment quelques Italiens connaissent bien ce mélange de souplesse et de fermeté. Ces âmes savent se développer dans une étroite coquille et en sortent armées pour l'essor : Desolina, si elle devait échapper à sa prison actuelle, ne le voulait qu'en plein triomphe, en pleine dignité. Elle était peut-être prête à ris-

quer tout, même la mort — mais contre une liberté sans tare. Et l'idée que le forestiere oserait la désirer comme les riches désirent les filles pauvres, la soulevait d'indignation.

— Je suis *sûr* que vous êtes honnête! répondit-il d'une voix tremblante.

— Alors, qu'est-ce que vous me voulez?

— Rien, signora... rien que vous voir... rien que vous dire quelquefois que vous êtes belle.

— Et pourquoi le dire?

— Est-ce que nous n'aimons pas à le dire de toute chose que nous admirons?

Elle ne comprit pas, quoiqu'elle ne fût pas sotte. C'est qu'elle ne voyait pas ce genre de rapport. La comparaison entre une jolie fille et un joli objet ne se présentait à ses yeux que sous la forme d'un compliment.

— Je ne veux plus que vous m'en parliez, reprit-elle. Je ne dois pas avoir confiance dans un forestiere.

— Je ne vous demande pas de confiance non plus... Et si cela vous offense, je ne vous parlerai plus de votre beauté. Je me contenterai de vous voir.

Elle se demanda si le jeune forestiere lui tendait un piège, s'il avait l'esprit de travers, ou bien si, décidément, elle ne pouvait pas comprendre. Elle finit par répondre, moins fâchée, mais peut-être plus méfiante :

— Il n'y a personne ici qui saurait ce que vous voulez dire!

— Il n'y a donc personne ici, dit-il vivement, qui pourrait aimer quelqu'un tout en croyant qu'on ne l'aimera pas?

Elle ne put s'empêcher de sourire. Elle comprenait :

— Alors, c'est ça que vous voulez dire?

— Oui, ce n'est que ça!

— Eh bien! on ne peut pas empêcher un homme de vous aimer. Mais on peut vouloir qu'il ne vous le dise pas. C'est cela que je veux, sior pittore... On ne doit pas me parler d'amour...

Elle tourna la tête vers sa demeure; la mélancolie et la rancune errèrent sur ses lèvres. Elle dit :

— Nous avons déjà beaucoup trop parlé ensemble... et pendant que nous sommes seuls! Cela peut nous donner des ennuis à tous deux...

Elle prit gracieusement ses deux cruches, et ajouta en s'éloignant :

— Et puis, sior forestiere, je ne suis pas si bête! Je sais ce que ça veut dire aimer, quand ce sont des gens riches des villes qui viennent nous le dire. Je me planterais plutôt un couteau dans le cœur que d'être une de celles qui les écoutent.

Elle était partie. Il venait de voir disparaître la jupe rouge et la chemise blanche. Et l'endroit où elle s'était tenue et la fontaine semblaient des choses

de légende, fantastiques et douces. Il avait un léger vertige, il était presque heureux. Le sens des mots, la défense qu'elle lui avait faite, tout s'évanouissait dans l'ivresse de lui avoir parlé et d'avoir reçu des réponses. Cette scène furtive, ces légers sons évaporés avec les couleurs du prisme, restaient la chose solide, la chose durable que nulle force ne pourrait détruire au sein d'un monde de songes. Il ne savait rien d'autre. Les projets qu'il avait eus ou qu'il aurait se mêlaient, s'embrouillaient : c'étaient ces écheveaux de la jeunesse qui reviennent mille fois sur eux-mêmes, qui ne peuvent prendre aucune forme régulière, et qui font que l'homme de vingt ans ignore presque tout ce qu'il veut, prêt à virer au moindre courant, prêt à prendre toutes les voies que la réalité tourbillonnante ouvre et referme devant lui, à subir toutes les influences de l'heure et des êtres. Il savait seulement qu'il l'aimait — et qu'il l'aimait beaucoup mieux encore depuis quelques minutes — car ces rapides entrevues ouvrent mille écluses dans le moi. Mais ce qu'il voulait, ce qu'il espérait, le hasard et les circonstances du dehors, et le hasard et les circonstances tout aussi imprévisibles du dedans, en décideraient :

— Est-ce qu'elle aurait un caractère? se disait-il en marchant vers sa demeure...

Rien que de se le demander, il lui vit une nature

à elle, originale : il en ressentait un plaisir inexprimable.

Il était reparti dans la direction de la multitude. C'était le moment où la femme de Salvator l'entraînait au milieu des rires. Le hasard mit Jean dans le voisinage de Giovanni et son regard se rencontra avec celui du contrebandier. L'homme eut un sourire, un sourire des pommettes, et ses yeux agiles, à la fois pénétraient et fuyaient ceux du jeune homme. Il grommela :

— Vous aimez les fontaines, sior pittore !

Une ironie profonde, une menace dédaigneuse et sourde, vibraient dans sa voix. C'était plutôt *voulu*. S'il se confiait à sa vigilance et à celle de l'oncle Armanio, il ne négligeait pas d'inspirer la crainte comme une sûreté de plus. Il n'insista point, au reste, il devança le jeune homme.

Jean rentra chez lui. Il logeait dans le mur de Panscri. C'était, chez le peintre d'enseignes, une grande chambre dont près de la moitié tenait sous un mur courbe. L'endroit était infiniment plus propre que l'auberge. Les six filles de l'hôte faisaient, pour le compte des forestieri, une chasse impétueuse à la vermine. Philippe Cormières, qui redoutait les puces et les moustiques à l'égal des lions, avait institué un petit système de primes, qui surexcitait l'ardeur de ces jeunes Tessinoises. Il payait en somme le repos de ses nuits.

Aussi le mur de Panscri, la literie, les vêtements, les demoiselles et le père lui-même étaient devenus des déserts de vermine — au point que Panscri s'en inquiétait un peu, car, disait-il, « quand il n'y en a pas trop, les puces c'est bon pour la santé ».

Savigny trouva Philippe qui fumait sa pipe dans la muraille. Le logis avait de vagues airs de caverne, malgré un mobilier composé d'une table de chêne brut, de trois escabelles, de deux lits rudimentaires. Le plâtre s'enlevait par larges écailles, le plancher était de terre battue, avec une toile de chanvre par-dessus. Cormières, qui se trouvait mal à l'aise avec « ceux de Tavesco », passait ses journées à lire ou à peindre le paysage. Rarement, il parlait aux aborigènes, en dehors de Panscri, de ses six filles et de Salvator. Mais Salvator n'était visible que le samedi soir — et alors il se saoûlait en hâte — et le dimanche :

— Tu sens l'albergo ticinese! dit Philippe... et pour mon olfactif, c'est un degré plus bas que le troquet de Charonne ou de la Râpée...,

— Mais combien plus passionnant! s'écria Jean... La vie de ceux-ci est riche, pleine de nature, de sève, et si naturellement artiste!... Puis, au fond, ce sont de bonnes âmes... un peu vives, soit — mais délicieusement sociales!

— Ils me font toujours penser à ces bêtes qui grouillent lorsqu'on soulève certaines pierres,

riposta Cormières... ou à des cancrelats auprès d'un four... Comme braves gens, ils chourineraient père et mère...

— Tu ne les comprends pas!

— Oui, comme je ne te comprends pas!

— Non. Tu ne coïncides pas, reprit Jean avec feu. Tu n'as pas le sens de leurs vibrations, de leurs rythmes... Tu ne saisis pas tout ce qui passe de véhément, de voluptueux, de gai, de bouffe, sur leurs physionomies. Tu es comme un loup devant une orange.

— Et toi comme un sapajou devant une grimace.

— Mais c'est vrai! dit gaiement Savigny. J'ai du plaisir à les imiter... Le culte du singe pour les grimaces est d'ailleurs symbolique : c'est l'emblème de la vie sociale...

Il fit quelques pas de droite à gauche.

— Le tourment de la confidence! murmura Philippe. C'est aussi l'emblème de la vie sociale... Qu'est-ce que tu as besoin de déverser ce soir?

— Je lui ai parlé, dit vivement Savigny.

— Et il faut que je le sache? Qu'est-ce que cela peut me faire d'abord, et surtout qu'est-ce que cela peut te faire que j'en sois informé?...

— Ne sois pas grognon, dit Jean, presque avec câlinerie... On s'aime bien, après tout...

— Conteste pas! Mais au fond, c'est une raison

pour n'être pas sympathique en général au « femellan ». Le spectacle d'un ami amoureux est en soi un bête de spectacle. Et ça trouble tout. L'amitié consiste surtout dans l'art de fumer sa pipe ensemble. Dès que l'un des deux ne s'intéresse plus à la pipe amicale, c'est fini de rire pour l'autre... On se paye sa fiole! Passe encore s'il s'agit de passades ou de bonnes filles!... Mais ton aventure a de quoi te valoir toutes les malveillances...Tu n'existes plus en dehors d'elle... Elle finira mal, d'ailleurs. Chantage et sales affaires... heureux si tu t'en tires avec quelques billets de mille et de simples embêtements... Entre le Giovanni et l'Armanio, d'une part, et cette canaille de Gennaro Tagliamente, de l'autre, ça aboutirait à des crimes que je ne m'en étonnerais point...

— Je l'ai vue près de la fontaine, fit Jean qui écoutait à peine... Elle était seule, mon ami... et rien déjà que cela... ces minutes où, entre elle et moi, il n'y avait aucune autre créature... cette ombre d'intimité...

— Oui, dit pensivement Philippe... elle est brillante, cette petite luciole... si elle pouvait seulement étinceler une minute sur la prairie et disparaître!...

III

LES FAUCHEUSES

Depuis quinze jours, Jean ébauchait un tableau en plein air. « Il Castello », où il travaillait, surplombe la vallée. C'est une colline douce, abondante et sauvage. Elle monte en pelouse jusqu'à un « bois sacré », lieu de souvenirs vétustes et menaçants où glissent encore, aux heures incertaines des deux crépuscules, les rapides oréades et les faunes tourmentés par un Éros panique. Là, Savigny peignait une demi-douzaine de faucheuses aux pieds nus. L'ébauche n'avançait guère. Jean avait de la paresse plein les yeux. Il rêvait au soir de la fontaine, et quelquefois au Baltech où l'idée du tableau était née. Le Baltech est un village, tellement collé aux murs géants de la montagne que, de loin en loin, on dirait une affiche polychrome et sale. Des vires herbeuses,

sortes de corniches zébrant l'alpe, de loin semblent inaccessibles. Les filles y vont pourtant faucher l'herbe libre. A peine si le chamois y passe. Mais ces faucheuses, inconscientes de leur hardiesse, qui n'est pour elles qu'un travail, y grimpent armées de la faucille et portant la hotte d'osier sur l'épaule. Invité par quelques faucheuses, un matin, Savigny les avait suivies.

Il fallait d'abord gravir sous bois le lit friable d'un torrent desséché; au bout d'une heure et demie, on parvint sur un flanc rocheux, dans les vires duquel on fauche. Les femmes retirèrent leurs « soccoli », laissant là les hottes et les gourdes de lait du déjeuner, et s'engagèrent sur la vertigineuse corniche. Pour les accompagner, Jean dut ôter ses bottes et renoncer à sa boîte de couleurs. Les Tessinoises en file, tournant le dos à l'abîme, presque couchées à plat ventre, saisissaient d'une main la touffe de gramen et la fauchaient de l'autre, presque sous elles, accumulant l'herbe dans leurs tabliers. Elles gravissaient ainsi tout droit, et quand la récolte devenait, par son volume et son poids, dangereuse pour leur sécurité, elles liaient l'herbe en longues tresses, puis la nouaient en boules. Alors, sans tourner la tête, par crainte du vertige, elles lâchaient tout. Le soir, tout se retrouvait au pied de l'alpe. Une fois dans les « vires », il ne faut pas songer à revenir sur ses

pas; rien qu'à vouloir suivre des yeux la boule d'herbe, de-ci, de-là, quelque fille croule et va se déchiqueter en miettes sanglantes. L'ascension doit aller jusqu'au bout, jusqu'au plateau. De là, une des « touzettes » va quérir les provisions par des routes plus sûres, et les autres, groupées sur le bord du gouffre, les jambes pendantes, entonnent un chant.

C'est de ce chant que Savigny gardait un souvenir émouvant. Lorsque ces voix féminimes s'élevèrent, si sûres, pleines d'un instinct séculaire des rythmes, son cœur amoureux défaillit. L'ardente mémoire des sons, la plus pénétrante de nos mémoires, éveilla les émotions assoupies et les reporta vers Desolina. Comme dans les tragédies antiques, le chœur racontait, expliquait. Toutes ces faucheuses étaient une seule femme; il les écoutait en retenant ses larmes. Leur chant à la tierce fut, depuis, le chant même de l'amour. Et comme le chœur s'assoupissait, comme Jean sentait son exaltation s'amortir, d'autres voix sortirent de l'étendue, rejaillissant sur les pierres et dans les creux; c'était un deuxième groupe de faucheuses, invisible derrière la muraille basaltique, qui répondait, et le chant, d'une pureté mystérieuse, argentée, douce et tendre, passait dans la montagne comme une image de femme sur la face dure d'un cristal.

Depuis, cela le hantait. Il ne pouvait, au déclin du jour, voir revenir les faucheuses, avec leurs immenses charges d'herbe, sans que son cœur se mît à battre. Pour garder le souvenir toujours présent, il avait réuni six modèles qu'il peignait mollement, sur « Il Castello ». La plupart étaient attrayantes, et deux jolies. Jean causait avec elles plus encore qu'il ne les faisait poser. Par nature, il aimait la tournure d'esprit et le caractère émotionnel de la femme. Son bavardage ne le fatiguait point. Ces filles aux jambes nues, aux grands cheveux un peu durs, aux vêtements suspects, aux gestes ensemble élégants et canailles, lui plaisaient. Quoique leur propreté fût tout juste dominicale, et que même leur cou et leurs mollets fussent souvent poudrés de vagues fusains et d'indécises sépias, il leur pardonnait tout pour la fraîche vigueur des lèvres, l'éclat des dents, la grâce pure des yeux aux sclérotiques un peu bleutées, comme celles des enfants : elles étaient enfin d'une limpidité sous-épidermique, si l'on peut dire, qui faisait volontiers passer sur les accidents superficiels dus à la poussière, à la sève de l'herbe frais coupée, aux poudres des plantes...

— C'est votre tour, Pepa, dit-il... en faisant signe à la Stella qu'elle pouvait enfin remuer ses jambes de chèvre, peu faites pour la pose.

Pepa s'avança d'un air sombre. C'était une petite

Proserpine, même lorsqu'elle riait, et elle riait autant que les autres. Elle avait une terrible chevelure de serpents noirs, qui rompait les épingles. Dans cette nuit, elle jetait du rouge, tant qu'elle pouvait : pierres rouges, fleur rouge, nœud écarlate. Son visage était un peu large et un peu court. Il séduisait pourtant, et s'il n'eût pas séduit, les yeux eussent suffi pour le sauver. Ce n'étaient que des yeux d'animale, mais de la meilleure qualité, immenses, dorés, ambrés, émeraudés, taillés à miracle, engaînés de paupières fines comme les plus fins coquillages, ombragés de cils irisés et drus. La belle fille avait aussi sa démarche qui, à la vérité, était un brin canaille, mais d'une belle, voluptueuse, entraînante canaillerie. Au fond, tout cela faisait un être naïf et point vicieux. Orpheline, elle cherchait un appui. Depuis que sior Savigny la peignait sur le « Castello » elle avait envie, quelquefois, de soupirer. Son cœur ne demandait qu'à raconter sa petite histoire.

Elle prit lentement la pose et, tout en posant, parlait de-ci, de-là :

— Sior Savigny, est-ce que vous avez encore vos parents ?

— Non, Pepa... et depuis bien longtemps !

Elle céda à son envie de soupirer :

— C'est comme moi, dit-elle... Je n'ai aucun

souvenir de ma mère, et de mon père je ne me rappelle que peu de chose.

Elle se tut, laissa Jean mettre quelques touches sur la toile et reprit, avec l'air de faire une observation profonde :

— Ainsi nous sommes tous deux orphelins.

— C'est la sainte vérité ! fit Jean d'un air convaincu.

Il entremêla du rouge et du noir sans réussir la chevelure. Et Pepa revint à son idée, à son instinct plutôt, par une autre route.

— Sior Savigny, est-ce que vous pouvez voir là-bas, ces châtaigniers ?

Jean pouvait les voir.

— Eh bien ! reprit-elle... il y en a huit ; ce sont les plus beaux du pays... tout le monde vous dira que ce sont les plus beaux...

Elle eut un grand sourire d'orgueil ; ces huit châtaigniers faisaient d'elle une héritière ; tous les garçons ambitieux, de Tavesco jusqu'à Baltech, les convoitaient :

— Chacun vaut quarante-cinq lire par an, dit-elle. Et puis j'ai une maison en pierres sèches...

Elle devint rouge, ses yeux restèrent fixés sur ceux de Jean. Alors, il comprit : elle lui offrait sa fortune. Et il demeura un moment attendri, presque troublé... Puis il soupira à son tour ! Qui sait ? Si cette jeune fille avait été Desolina, il eût

accepté les huit châtaigniers... il aurait peut-être aimé vivre avec elle la vie de nature, dans la maison de pierres sèches. Cette minute, alors, décidait de sa vie entière... Une pitié très douce pour la jolie animale gonfla son cœur. Il ne savait que lui dire, partagé entre cet instinct qui veut que l'homme fasse sa proie de toutes les imprévoyantes et le désir de ne pas rendre Pepa malheureuse.

L'arrivée d'un nouveau personnage vint le tirer d'indécision. Ce fut Bellinda qui signala sa présence :

— Sior Preda!

Jean tressaillit. L'approche de Giovanni éveillait cette multitude de contradictions que suscite l'ennemi, le rival, le mari. C'était de la jalousie, de la répulsion, de la haine, de la crainte. et en même temps, un bizarre plaisir. C'est qu'après tout, il apportait l'atmosphère de Desolina. Il revenait du Baltech, avec le sac en tronc de cône sur le dos, et bien l'air de ce qu'il était : faux, voleur, cruel, cauteleux.

— Quelle enseigne! songea le peintre.

Preda s'arrêta à contempler le tableau. Il ne vit que des taches informes et méprisa l'artiste. Néanmoins, il fit une grimace d'approbation :

— Ça avance, sior pittore?

« Qu'est-ce qu'il veut? » pensa Jean.

Rien qu'en le voyant arrêté, les modèles se po-

sèrent la même question, car, sauf le cabaret et les scènes de place publique, Giovanni ne s'intéressait au prochain que pour le duper. Il jeta un regard sur les jennes filles groupées sur le « Castello » ; son cœur s'emplit d'envie. Depuis que le peintre payait des modèles, cette envie ne cessait de s'accroître. Il éprouvait, lorsqu'il se retrouvait devant Desolina, une colère nouvelle — rapace et sournoise. On sait qu'il ignorait la jalousie, en dehors de la seule chose dont l'amour lui semblait fait. L'idée que des filles beaucoup moins belles que sa femme gagnaient des pièces de cinq lire, rien qu'à laisser prendre leur image, lui fut vite insupportable. Dès les premiers temps, il eût proposé Desolina comme modèle, mais il pensa que c'était la déprécier, il attendit une offre du peintre. Assez naïf en ceci, il ne vit pas bien tout ce qui s'opposait à ce que Jean fît cette demande. Quoique le jeune homme y songeât nuit et jour, par une complication de sentiments en sens inverse de la sauvagerie du Tessinois, il ne l'avait pas osé et il ne l'eût jamais osé peut-être, surtout après la rencontre de la fontaine...

— Non, répondit-il, le tableau n'avance pas.

— Les touzettes sont pourtant jolies! dit Giovanni avec son sourire trop doux...

— Ce n'est pas la faute des touzettes, c'est la mienne.

Le contrebandier fit un signe vague, ne sachant pas très exactement ce que le jeune homme voulait dire : à Tavesco, et dans toute la Valcolla, l'usage de déprécier son propre travail est aussi inconnu que chez les nègres du Soudan.

— Ma, Cristo! fit-il avec un rire rauque... les jolies touzettes doivent être plus faciles à peindre que les laides!

La différence d'habitudes qu'il sentait entre lui et le forestiere le rendait inhabile à découvrir une formule pour s'attirer la « commande ». De son côté, Jean ne devinait point. Pour lui aussi, encore qu'il fût perspicace, la distance psychique était trop grande. Dans un moment où l'autre, embarrassé, feignait de regarder l'ébauche, le peintre vit les modèles sourire du preste sourire en coin des Italiens. Et la plus laide susurra vivement à son oreille :

— Il a envie de vous offrir un modèle.

Jean devint pâle, ses lèvres séchèrent. Il balbutia :

— Sûrement, une jolie touzette...

Il n'acheva pas. Mais Preda tenait enfin sa transition :

— Bien souvent, des peintres ont voulu peindre ma femme... Mais c'était en voyage... avec mes marchandises à passer... nous n'avions pas le temps...

— Et si vous aviez eu le temps, est-ce que vous

auriez laissé faire un portrait de la signora?

— Cela ne me fait pas beaucoup envie! dit Giovanni qui sentait le poisson mordre... Desolina est bien utile à la casa... et puis elle m'aide pour combiner le sac... et comme elle est aussi plus jolie que toutes les autres, sior pittore, ça serait juste qu'elle soit mieux payée pour son temps!

Jean avait repris du sang-froid. Il comprit qu'il fallait opposer une légère résistance, et tâchant à prendre un air indifférent :

— Sans doute, il faudrait la payer un peu plus...

— Qn'entendez-vous par *un peu plus*, sior pittore?...

— Je ne sais pas, moi... peut-être cinq lire par après-midi...

A Tavesco, deux lire payent la journée d'un maréchal-ferrant ou d'un bon menuisier, et dans son âme, Giovanni pensait que c'était beaucoup plus que ne valait la pose de six faucheuses réunies :

— Et qu'est-ce que vous donnez aux touzettes? dit-il avec dédain.

— Elles ont chacune trois lire.

— Pour un après-midi?

— Oui.

Giovanni ne savait s'il fallait considérer le peintre comme un homme « qui ne connaît pas son argent » ou comme un imbécile. Trois lire à une touzette!

L'indignation et la joie de la bonne affaire approchante l'étouffaient. Il haussa les épaules.

— Cinq lire, ça ne serait pas assez pour un modèle comme Desolina!

— C'est votre avis, répondit Jean avec une insupportable constriction à la gorge... j'ai donné le mien!

— Sior pittore, cria Giovanni, je crois que Desolina gagnerait dix lire à Milan ou à Florence!

L'énormité du chiffre le stupéfia lui-même. Les touzettes levèrent les bras au ciel et la Bellinda ne put s'empêcher de dire :

— Colombo! sior Preda déménage.

Jean, sentant que la conclusion ne dépendait plus que de lui-même, devint presque calme :

— A Milan et à Florence, je ne crois pas! dit-il... A Paris, peut-être... Mais ici, à Tavesco, cinq lire font un très gros salaire!

Preda fut sur le point de céder. L'âme paysanne et italienne l'emporta :

— Cinq lire, quand ces touzettes en ont trois. Vous riez d'un pauvre homme, sior pittore. Elles ne sont pas laides... et même la Pepa est une fille qui fait honneur à Tavesco... mais j'ai voyagé, et ces oreilles ne sont pas celles d'un sourd! Je sais ce que les hommes disaient de Desolina... je sais ce qu'en pensent vos amis, sior Vacounine et sior Lampuniani... Elle ne passe nulle part sans que les

yeux ne s'ouvrent et ne restent ouverts sur elle!... Mais, porca madonna, à Paris nous ferions fortune, sior pittore... j'aurais de l'or plein mon chapeau... Ai-je l'air d'un fou? Si jamais elle devait venir ici, avec les autres, ça serait huit lire...

Jean jugea qu'il avait assez joué au marchandage. Il leva les épaules d'un air las et répondit :

— Ce serait cher!... Mais enfin, ça pourrait se faire!

Les yeux faux se tournèrent de gauche et de droite, d'un air inquiet. Craignant que l'étranger ne se moquât de lui, le Tessinois dit avec méfiance :

— Ça pourrait se faire? Est-ce que vous voulez dire que vous le feriez?

— Oui, fit Jean à voix basse, car au moment décisif l'émotion remontait en lui comme une vague.

— Pas pour moins de quinze jours? dit vivement le Tessinois.

— Pas pour moins de quinze jours.

— Et vingt lire d'arrhes!

— Oui.

— Alors, marché conclu!

Il tendit la main avec un sourire, et il ne fut tout à fait rassuré que lorsque la pièce d'or brilla sur sa paume.

« C'est un fou! » pensa-t-il.

Et, essayant de tirer un dernier petit bénéfice de l'affaire :

— Elle viendra cet après-midi, si vous voulez. Mais cet après-midi comptera tout entier.

— Je veux bien.

Le contrebandier s'éloigna à grandes enjambées. Les six touzettes, mécontentes, le regardaient partir :

— Vous n'êtes pas astucieux, sior Savigny! s'écria moqueusement Bellinda qui n'était pas de complexion jalouse.

— Quel larron! fit Pepa.

Jean ne les entendait guère. Il n'arrivait pas à « réaliser » l'aventure : elle lui semblait inouïe, inconcevable, impossible. L'acte d'un obscur Tessinois, cupide et rusé, prenait les proportions d'un miracle. Quel miracle, d'ailleurs, n'eût paru mesquin en comparaison de ce qu'il attendait? Que lui eût importé, en bien ou en mal, un événement bouleversant une moitié du globe, par comparaison avec l'agitation où le mettait l'attente de Desolina? Il n'y pouvait encore croire. Il jetait vers Tavesco un regard craintif...

La silhouette de la jeune femme se profila dans l'ombre bleuissante de la colline. On la voyait à peine, et déjà son rythme prédisait sa beauté. Nonchalante et flexible, avec les mouvements des fauves et les attitudes des fleurs, la disposition immuable de son costume lui ajoutait — au moins pour Jean Savigny — je ne sais quoi d'hiératique.

Quand elle fut proche, elle jeta sur le peintre un regard noir de mécontentement, presque de mépris. A dix pas en arrière, Armanio Palmieri, une pipe d'argile bleue aux lèvres, montrait une tête si jaune qu'elle était verte et des yeux en orbe, dans des paupières couleur de veau mal cuit. Ces yeux petits et hyalins, étaient célèbres : c'étaient les plus perçants et les plus agiles de la Valcolla. Il salua vite et mal le jeune homme et alla s'étendre à l'écart, hors de la portée des voix.

Quand il fut installé, Desolina demanda d'un ton méchant :

— Me voici donc à votre service, sior pittore?

Il se tenait devant elle comme un chevreuil devant une louve; on voyait trembler ses jarrets; et rien que d'être sous le regard de ces yeux dédaigneux, il se sentait laid, ridicule, misérable et vil. Il ne répondit rien. Toute réponse lui eût paru stupide.

Elle reprit, après une pause assez longue :

— Que dois-je faire?

— Ce que vous voudrez, fit-il d'une voix cassée.

Elle rit, amère et sardonique :

— Vous ne me payez pas à mon maître pour faire la sieste?

— Si, fit-il humblement... il suffit que ce soit votre désir.

Elle lui jeta un regard surpris, d'autant plus méfiant. Puis une indolence ennuagea ses pupilles; la petite rage qu'elle avait ressentie contre ce qu'elle jugeait la ruse et la présomption de l'étranger s'assoupit; elle accepta la situation, sachant bien qu'elle était à l'abri de tout, sauf de son mari et d'Armanio.

— Vous ne voulez vraiment pas me donner d'ordres? reprit-elle.

— Non, répondit-il, un peu tranquillisé par le ton de Desolina... Je ne sais pas moi-même encore comment je préférerais vous peindre... Vos mouvements me donneront une idée.

Jusqu'alors, elle avait à peine considéré les « touzettes » et l'ébauche. Elle les examina. Son visage se fit très doux pour les Tessinoises; elle les salua d'un accent qui parut plus clair, plus argentin — puis elle demeura immobile devant la toile. Ces figures vagues, ces verts, ces rouges, ces bleus jetés d'une brosse impatiente, l'étonnèrent. Elle savait toutefois que les tableaux commencent par du vague, et ne dédaigna pas absolument l'artiste.

— Est-ce que vous allez me mettre là-dedans?

— Non... Je vais d'abord faire une petite étude d'après vous.

Elle ne comprit pas mais ne crut pas devoir demander d'explication.

— Je vais cueillir des fleurs! dit-elle brusquement.

Elle se mit en effet à cueillir des fleurs, et au bout de quelques minutes, elle parut avoir oublié tout le monde. Sur la pente fauve, tachetée des petits visages éclatants des corolles, avec sa jupe écarlate, sa chemise éblouissante et l'étoffe jaune qui éclatait sur ses cheveux, elle semblait quelque grand coquelicot renversé, au calice de neige. Jean la considérait avec un ravissement mélancolique, puis ce fut une sorte de peur, quelque chose comme la crainte de la mort; — il sentit trop violemment qu'il serait, avant quelques mois, *exilé d'elle*.

« Une sauvagesse! » songea-t-il, avec un sourire ironique. Son ironie éteit fausse. *Elle* pouvait être une sauvagesse. Pour un homme comme lui, cela n'avait aucune importante : nul raffinement psychique ne tenait devant la beauté. Desolina lui parlait, avec une incomparable éloquence, la langue qu'il entendait le mieux, la seule même qu'il comprît parfaitement. Eût-elle été stupide et grossière, il l'eût aimée encore. Mais il savait déjà qu'elle n'était pas une simple brute et qu'elle avait un caractère.

Elle revint, chargée d'une moisson brillante. S'asseyant devant le peintre, elle lui fit, en silence, voir qu'elle possédait encore un autre langage, celui de la couleur et de la forme. Son bouquet

s'allongea, presque aussi bien assorti que par une fille du Nippon. Elle aimait, certes, moins les dégradations nuancées que les teintes violentes, mais les contrastes obéissaient aux règles secrètes de l'art. Lui-même ne détestait pas les grands feux de la couleur.

Il jeta rapidement quelques touches sur un panneau. Elle l'épiait en dessous, intéressée par cette chose qui se faisait *avec elle*. Dans ce moment, ils furent seuls. Les touzettes escaladaient le Castello et Pepa même, ayant compris l'inutilité de la lutte, s'était éloignée. Il eut tout à coup une petite griserie semblable à celle qu'il avait éprouvée auprès de la fontaine. De la sentir près de lui, si loin des autres, c'était déjà une sorte de possession. Son œil devint plus perspicace, sa main plus adroite, — et la silhouette qu'il prenait d'elle avait quelque chose de la réalité. Une demi-heure se passa, dans un silence complet. Elle avait à peine bougé ; elle tenait la pose, avec un intérêt croissant pour l'image qu'elle sentait se faire.

— Vous n'êtes pas fatiguée? demanda-t-il enfin.

— Non...

Appuyée contre un monticule, elle avait laissé choir le bouquet; son attention alternait avec des rêves d'avenir. Elle était aussi loin de lui qu'il était près d'elle. Non qu'il lui déplût, mais outre que le forestiere *devait* être menteur, léger, fugitif,

elle ne se figurait pas ainsi le sauveur, celui qui vaincrait Giovanni — par la force, par la ruse et par la patience. Le peintre, avec la lueur auréolée de sa barbe et de ses cheveux, avec ses yeux d'agate aux étincelles fines, son teint du Nord, lui semblait un être capricieux et faible. Elle voulait un de ces hommes hardis qu'elle connaissait bien — un agile coureur de montagne, trapu et sec, le menton solide, les yeux de poix dorée, et fort, aussi rusé que fort, tenant bien le couteau, sachant épauler la carabine.

— Nous ne ferons plus rien aujourd'hui! dit-il d'une voix douce.

Elle le dédaignait aussi pour cette douceur ; elle voulait, ou croyait vouloir un maître, car rien n'est moins sûr que notre idéal ; la réalité joue à chacun le tour de lui prouver qu'il ignore ses propres goûts.

— C'est donc que vous êtes fatigué? demanda-t-elle. Moi, je ne le suis pas.

— Ce n'est pas de la fatigue, fit-il en souriant. Mais le pinceau est capricieux ; il ne veut plus marcher.

Elle s'approcha, elle vit son ombre colorée, encore indécise, avec un visage fumeux et sans regard :

— On dirait une morte, fit-elle, moqueuse.

— Les plus belles naissent ainsi... répondit-il.

Elle saisit à peu près ce qu'il voulait dire. Et ils demeurèrent côte à côte, lui si pâle d'amour qu'elle se sentait quelque compassion, mais une compassion qui était juste le contraire de celle qui la pouvait conquérir. Libre, elle y eût peut-être été plus sensible. Asservie, c'est de lui que devait venir la pitié. Elle se disait tout bas :

« Povero! » avec un imperceptible haussement d'épaules.

Tout à coup, elle cessa de le mépriser.

C'était au moment où elle se disposait à rejoindre Armanio. Elle donna un coup léger à sa jupe, pour chasser la poussière des fleurs. Sa bouche palpita, la frayeur dilata ses prunelles, qui devinrent fixes :

— Scorpione! cria-t-elle, pâle et la main suspendue.

Comme beaucoup de ses compatriotes, elle avait du scorpion une horreur démesurée et presque mystique ; elle le croyait capable de tuer un homme, d'un coup de son crochet :

— Quoi donc? fit Jean, qui ne comprit pas d'abord.

En suivant la direction du regard de Desolina, il vit l'arachnide.

— C'est de cela que vous avez peur? dit-il paisiblement...

Et sachant qu'en tout temps, au Tessin, la bête est peu venimeuse, il se baissa, la prit entre le

pouce et l'index, et la déposa dans le creux de sa main. Elle regardait faire, hypnotisée, tandis que trois des touzettes qui s'en revenaient voir si leur tour de pose était arrivé, poussaient des cris d'admiration et d'épouvante :

— Scorpione !... Il vous tuera, sior pittore !

Il se mit à rire, disant :

— Il est superbe ! Ça ferait la joie d'un collectionneur.

Puis il alla le jeter dans un creux de roc. Quand il revint, Desolina était toujours immobile, aussi surprise que si elle eût vu un homme se mettre devant la gueule tonnante d'un canon.

IV

LE LAC DE LUGANO

Gennaro Tagliamente s'était levé à six heures, selon son habitude. Le matin lui était doux, à cause de sa gourmandise et de sa pipe... Il ouvrait le jour avec le minestron et n'en confiait la préparation à nulles autres mains que les siennes, car il était fin cuisinier et prenait du plaisir rien qu'à voir le plat évoluer comme une œuvre de la nature. Il découpait la tripe en lanières menues, râpait le parmesan, dosait le poivre rouge avec une minutie d'apothicaire et, bien entendu, tenait ses haricots prêts depuis la veille. Assis devant la petite marmite où mijotait cette forte soupe, il la mangeait des narines. Quand elle était prête, onctueuse et sapide, il en savourait, lentement, deux bols énormes.

Alors seulement, il était prêt pour sa pipe, car, disait-il, à l'estomac vide, la pipe est pire que la

vipère. Après un verre d'eau-de-vie, il allumait le petit feu de joie, il s'emplissait, se trempait, s'emmitouflait de fumée.

Ainsi les premières heures du jour étaient belles.

Ce matin-là, Gennaro, ayant avalé le minestron, habitait sa fumée, lorsqu'il vit venir Jean Savigny au bout du jardin.

— Porco! cria-t-il avec joie.

Et sortant de ses brumes, il s'avança gaiement vers le jeune homme pour qui, de jour en jour, il ressentait une affection plus vive :

— Quel saint vous envoie, sior pittore? Eh! santissima madonna, vous portez une triste figure sous vos cheveux?

Il étreignit la main du peintre, il chuchota :

— Y a-t-il un cochon qui vous gêne?... Faut-il lui arracher les tripes?... Allons, il reste une tasse de minestron! Avec cela, une pipe, puis un tour sur le lac ou la montagne.

— Je ne prendrai pas de minestron, dit Jean. J'ai déjeuné... Mais justement, je suis libre tout le jour, et j'ai pensé à cette partie sur le lac, dont nous parlons depuis près d'un mois.

Gennaro leva vers le ciel un regard barométrique.

— La journée sera bonne!... Si nous trouvons le Pasteur d'Abeilles, on peut tout faire dans sa barque... même la cuisine et la peinture!

La « maison » du Pasteur d'Abeilles était large, sans quille, accommodée aux longs échouages, lente et sourde dans ses mouvements, mais d'un commerce très sûr. Elle ne trahissait pas. Deux ruchers, à droite et à gauche, occupaient la moitié de la longueur. Pendant la marche, ou quand une bourrasque secouait la bonne ourque à l'ancre, un pont mobile la recouvrait entièrement : elle rappelait alors ces bateaux hollandais qui sillent dans les rues étroites des canaux. Au repos, bien abritée dans une crique, le pont replié, tout était disposé pour que les abeilles cheminassent à leur guise. Cette demeure comportait un attirail de cuisine, de la literie sommaire et même une vague bibliothèque d'almanachs, de vieux traités rustiques, de romans en désuétude. L'homme qui l'habitait, gros Tessinois couleur de poterie étrusque, les jambes en *o*, pas de cou et des yeux qui semblaient de corne polie, aurait peut-être été un érudit, si le sort y avait aidé. Il était plus intéressant qu'érudit. Ses lectures dues toutes au hasard, sa foi profonde dans l'imprimé, l'étrange monde d'idées et de sentiments poussant en lui, dru, bariolé et chaotique, ses manies de solitaire et son goût pour la nature, rendaient sa société agréable.

Gennaro trouva la barque dans une forêt de roseaux pareils à des bambous.

— Sior Lorenzo ! cria le contrebandier.

Et le Pasteur d'Abeilles, montrant sa face hilare et bénévole :

— C'est toi, pavé de bonnes intentions! Viens-tu goûter mon miel?

— Avec celui-ci, qui veut peindre le lac et tes abeilles!

Lorenzo jeta un regard confiant sur Savigny :

— Cette maison n'est pas une maison fermée! dit-il... Elle est amicale!

Il s'ingéniait à jeter une planche longue et solide, par laquelle les nouveaux venus accédèrent à la ruche :

— Doucement, fit le Pasteur d'Abeilles à Savigny... Restez une petite demi-heure sans faire de mouvements vifs. Les abeilles aiment à faire connaissance avec les hommes de peu de gestes. Elles détestent les intrus pleins de vitesse, de désordre et de caprice, qui ne peuvent faire un pas sans renverser quelque meuble! Les abeilles, sior pittore, sont nobles.

Il montra un banc, d'où l'on pouvait voir tout le lac et ses rives divines. Les abeilles déployaient leurs cohortes harmonieuses. Elles semblaient tisser en l'air une toile couleur du temps. La vie de cité, plus antique en elles que dans les hommes, réglait leurs actes : elle suggérait cette sagesse et ce bonheur qu'elle suggéra aux vieux philosophes.

— Oui, reprit Lorenzo, elles sont nobles, et puis

innocentes. Oserais-je croire qu'un Dieu très tendre les a créées? Ce Dieu voulut nous enseigner que l'on peut gagner sa vie sans s'entre-tuer, et même sans tuer aucun être. Que font-elles, sior forestiere? Elles vont aider les fleurs, les pauvres fleurs enchaînées à leurs tiges et qui doivent compter sur d'autres pour accomplir leur sort. Le vent les aide, l'eau les aide, l'oiseau les aide, et aussi maints insectes. Mais, camarade, elles doivent payer! Le vent, l'eau, les insectes sont des usuriers. Ah! ah! ils prêtent au denier mille. Le vent les brise, l'eau les noie ou les pourrit, l'oiseau les pille, l'insecte les ronge. Cristo!... Santissima madonna! que tout est cher, quelle peine à gagner son petit salaire! Aussi, que de plaisir si le monde était plein d'abeilles! Les abeilles, ne prenant que le suc dont la fleur n'a plus besoin, les saintes petites abeilles portent la bonne petite poussère avec elles et font chanter les herbes d'amour!

— Ma, vacca! cria Gennaro se tenant les côtes, avez-vous jamais entendu un homme plus insensé? Et voilà comment il coule dès qu'on a ouvert la bonde...

— Vous êtes de la race du brochet! répondit doucement le Pasteur d'Abeilles... Quand je vous vois sur la plaine, c'est toujours à ces poissons que je pense, avec leur gueule mauvaise et leurs dents pointues... Mais moi, je m'honore de vivre presque

comme les abeilles ! Je ne les égale pas... rien ne les égale dans ce monde. — Je sais bien que je ne suis qu'une bête grossière et lourde. Je les imite pourtant, oui, avec humilité, je les imite. Je vis de leur miel comme elles vivent de celui des fleurs, sans qu'elles en souffrent. Car si leur provision en est un peu appauvrie, songez que je veille à ce qu'elles puissent la renouveler sans peine, et même qu'elles en aient trop. Je me frotte souvent les mains et je me dis : « En vérité, Lorenzo, tu es presque une énorme abeille ! »

— Tu es plutôt une futaille pleine d'un vin tourné ! s'écria Gennaro.

— Sior brochet, je te remercie ! fit le gros homme. Il faut aimer l'ami qui veille sur nos défauts. Et moi, c'est vrai, j'aime à faire tourner les paroles... Même les petites abeilles, il faut que je les harangue... Sior forestiere, vous aimeriez sans doute que le bateau vogue... Nous allons ôter l'ancre et prendre les grandes eaux... Un coup de main à la voile, Gennaro !

Libre, sa voile latine carguée, la barque se mit en route pesamment. On vit alors les rives filer dans l'étendue et prendre des attitudes nouvelles. L'eau frisait à peine, tantôt comme un métal fondu, tantôt comme une étoffe, tantôt comme des miroirs flexibles. Les roseaux parurent d'abord une petite forêt blonde, puis un champ de maïs ; l'on

fut dans l'inexprimable espace. Les alpes sciaient l'horizon de pierre bleue ; des herbages, des cités et des bourgades montaient et descendaient aux oscillations de l'ourque ; et la lumière italienne, si claire, mais rendue mystérieuse à force de beauté, un océan de lumière, un univers de vibrations, enveloppait cette terre, en tirait des parfums et des voluptés, violente et veloutée, âpre et faisant palpiter tous les désirs, crue et pleine d'une tendresse dissolvante :

— Je me suis gâté tout cela ! pensa Jean avec amertume... J'ai *pourri* ce divin voyage !

Son amour le rongeait comme un cancer. Il était pris d'une sorte de rage devant la beauté perdue du paysage. Ah ! une cérébrine, une morphine pour le guérir quelques heures de Desolina !

— Philippe a toujours raison ! se dit-il. Il me connaît mieux que moi-même... Chaque fois que je refuse ses conseils, je sais ce que ça me coûte !

Cependant, il avait disposé son chevalet, il prenait un croquis. Ce travail d'abord ingrat et nauséabond finit par l'absorber. Il lutta contre ces couleurs qui semblent crues et simples, mais qui deviennent si fines à l'analyse : un jour, les pays de grande lumière ne paraîtront pas plus monotones que les autres à l'œil plus exercé et plus atient du peintre. Quelques heures s'écoulèrent.

La marche basculante du bateau, le frôlement de l'air, engourdissaient Savigny. De-ci de-là, Gennaro et le Pasteur d'Abeilles engageaient quelques courtes palabres. Mais ils retombaient vite aux délices de la pipe et de ces infernaux cigares noirs qui terrassent un honnête homme.

— Eh, coglione ! s'écria Tagliamente, comme le soleil de midi plantait son bouclier dans le zénith !... vas-tu nous laisser mourir de faim ?

— J'ai de la polenta fraîche, du macaroni, des tomates, de l'huile de fruit, du poivre et une pastèque fraîche comme le lac à l'ombre, riposta Lorenzo. De tout cela, nous pouvons tirer un repas !

— Sans compter les provisions de la grande cave ! fit Gennaro en montrant le lac.

— Tu y prendras selon tes vœux ! dit le Pasteur d'Abeilles... Moi je pêche seulement tes semblables, les brochets voraces, qui, si on les laissait faire, videraient les eaux de leurs meilleurs citoyens...

— Va pour un brochet ! Aussi bien, c'est le poisson que je prépare le mieux... Arrête un peu ta machine...

— Elle ne marche plus que d'un pied ! Le vent est presque mort... Je vais toutefois carguer la voile... L'endroit est bon !

La barque ne demandait qu'à s'arrêter. Elle demeura bientôt presque immobile. Le Pasteur d'Abeilles prit un harpon, long comme un javelot

et retenu par une corde, puis il s'avança sans bruit à l'extrémité de l'ourque.

— Voyez cette outre ! fit Gennaro à voix basse... Croirait-on que c'est le premier lanceur de harpon du Tessin ?

De larges feuilles de nymphéa s'étalaient sur l'eau paresseuse. Un subtil pêcheur pouvait apercevoir quelque brochet abrité sous l'un des parasols aquatiques. Le brochet, comme l'autruche, se croit à l'abri quand il dissimule sa tête.

Le Pasteur eut un rire muet : une queue, vibrant en hélice, dénonçait la proie. Immobile, calculant son coup, il leva le harpon sans hâte — puis, visant à quelques centimètres en avant de la place où devait être la tête du vorace, il lança l'arme d'un geste net, aussi sûr qu'une détente de machine. Le brochet, d'un bond, s'enferra lui-même, et Lorenzo, ramenant peu à peu sa corde, car la bête résistait furieusement, déclara :

— C'est un guerrier de quinze livres... nous ne mourrons pas de faim !

La barque à l'ancre, le repas fut confectionné avec un entrain naïf qui plaisait au peintre. Et d'ailleurs, toujours enclin à rechercher les petites voluptés naturelles, cet épisode robinson était selon son cœur, comme l'était la barque difforme. Malgré la petite piqûre au cœur, malgré la présence latente de la Tessinoise, sa jeune sensualité s'amusa de

manger des mets simples et bien préparés, sur une table cahotante, dans le silence embrasé du lac. Le Pasteur d'Abeilles avait fait de l'ombre, et c'est au frais qu'ils vidèrent une fiasque de chianti, et fumèrent les rudes cigares :

— Et voilà vivre ! déclara Gennaro... le Pasteur d'Abeilles a bien choisi sa part !...

Jean le croyait. Aimé par Desolina, il n'eût pas désiré d'autre vie. Douceur de flotter, de siller au hasard, dans une ardente insouciance ! Il semblait qu'une fontaine invisible, une source cachée au fond du ciel versât, goutte à goutte, une intarissable jeunesse. Mais Desolina pesait sur la terre et le ciel, et *sa* beauté mettait de la douleur dans toute la Beauté.

La journée s'acheva, presque bonne. Quand les ombres devinrent longues, quand l'orbe jaunit au couchant, puis s'écorna sur l'alpe, la tristesse s'appesantit.

On arrivait devant Lugano. Les abeilles étaient rentrées avec leurs charges de miel et de pollen.

Maintenant, la fraîcheur du crépuscule les attirait sur les tabliers des ruches où, par grappes énormes, elles goûtaient le repos, peut-être le rêve. Les gens de la ville, sur des nacelles, allaient chercher leur vin aux grottes de Caprino, creusées dans le roc. On voyait les petites barques amarrées

contre la rive à pic, où se heurtaient les flots et les voix. L'heure fut accablante de volupté.

A mesure que la lune se faisait plus luisante, que la nuit allumait les petites lanternes capricieuses des constellations, Jean se sentait évanouir d'inquiétude et de tendresse. Un canot fila dans un sillage d'écumes et d'astres, des voix d'hommes, des voix de femmes, avec un enthousiasme languide, avec une justesse et une souplesse infinies, jetèrent sur les eaux quelque chanson sicilienne. Elle se heurtait aux rocs, elle tournoyait sur elle-même, elle s'élevait soudain en supplication ardente, puis en murmures d'extase; et tantôt l'énergie des hommes, tantôt la langueur des femmes dominait le chœur à la tierce.

Sur les prairies, dans les jardins de Lugano, une foule argentée s'avançait pour l'entendre :

— C'est trop beau !... trop beau ! soupirait Jean avec détresse.

Et de grosses larmes se mirent à couler sur ses joues.

Gennaro le vit pleurer. Son âme féroce et tendre, émue par le chianti, reçut un choc. Il s'élança vers le peintre, il darda sur lui son œil naturellement faux, mais franc pour ceux qu'il aimait :

— Mon petit cœur chéri !... mon pauvre tout petit... je sais quel est celui qui est sur ta route !...

Je le déteste pour toi et pour moi, carissimo mio!...

Il avait saisi les mains de Jean, il les broyait entre ses doigts secs et forts, comme du bois de mélèze et, par contagion, ses propres yeux étaient pleins de larmes...

Le soir, sortis de la diligence qui les avait conduits à la bourgade voisine de Tavesco, ils marchaient sur la route sournoise, parmi les robes hérissées des ronces. On entendait au loin la voix grondante d'une cascade. Selon les caprices de la route, et les répercussions des pierres, elle s'affaiblissait jusqu'à n'être plus qu'un murmure, puis elle s'enflait comme la voix de mille naïades. Cette voix répandait la vie. Elle semblait faire vibrer les grands arbres et le clair de lune, fuir avec les bêtes nocturnes, ébranler la base des rocs.

Gennaro avait passé son bras sous celui de son compagnon. Il murmurait :

— Elle t'aimera, mon chéri... Comment ne t'aimerait-elle pas? Lorsqu'elle t'aimera, vois-tu, ton ami Gennaro pensera à ta délivrance. Et tu sais, quand ton ami pense, ce n'est pas pour amuser les commères... La montagne est pleine de trous... Qu'est-ce qu'on peut dire lorsqu'un homme est trouvé en miettes dans le précipice?... Il ne faut pas être triste : il y a des choses plus difficiles que celles-là qui se sont arrangées!

Un malaise prenait Jean à écouter cette voix

basse, rauque et caressante. Il se sentait dans une atmosphère de crime. Et il répétait :

— Gennaro! si tu touchais à un cheveu de sa tête, je ne te reverrais de ma vie!... et j'irais moi-même te dénoncer.

Tagliamente se mettait à rire :

— Ah! tu es un innocent ramier... un bon oiseau sans fiel... Mais moi, je te dis que tu n'irais pas dénoncer ton ami... et que tu ne refuserais pas de le voir, s'il avait fait ton bonheur!

Puis il prenait un air grave :

— Et puis, ce sera inutile!... Tu es porte-veine, sior Savigny... Tu te porteras bonheur à toi-même. Tu verras que cet homme sera une victime des douaniers.

Une faible lueur dénonça Tavesco. Et Jean fut pris d'un tel trouble à l'idée qu'ils allaient passer devant la maison où *elle* dormait, qu'il n'entendit plus la voix ivre et suspecte de son compagnon.

V

LE PORTRAIT

Il y avait deux semaines que durait le portrait de Desolina. Jean, trop tremblant, trop ému, avait renoncé à en faire une œuvre — d'ailleurs, il se croyait sincèrement trop jeune pour faire une œuvre. Mais il s'était acharné à la ressemblance. Il désirait une image qui pût à jamais lui rappeler le modèle, et il voulait aussi plaire au modèle qui, visiblement, désirait « se reconnaître ». Cette préoccupation lui donna une certaine énergie patiente et minutieuse. La ressemblance vint — elle se fixa de jour en jour. Vers la fin de la deuxième semaine, il dissimula le portrait à la jeune femme : il sentait que si elle manifestait le moindre mécontentement, tout pouvait rater. Quoiqu'elle fût de plus en plus impatiente de voir la fin, elle se prêta de bonne grâce au désir du peintre.

Leurs relations s'étaient à peine améliorées. Elle ne méprisait plus cet homme blond, mais elle s'en méfiait tout autant, peut-être davantage. Quoiqu'elle lui parlât maintenant sans brusquerie, son ton était contraint, sa figure lointaine, ses yeux absents. L'après-midi du quinzième jour, elle reprit la pose, tandis que Pepa, Bellinda et les autres touzettes filaient par les sentes. Comme d'habitude, Armanio était couché à cinquante pas, silencieux, immobile comme un alligator. Jean approchait de la fin du portrait, à l'insu non seulement de Desolina, mais encore des autres modèles qui, elles non plus, ne l'avaient pas vu depuis plusieurs jours. Nerveux, mécontent de tout ce qu'il découvrait de terne, de raide, de cadavérique dans son travail, il se sentait à bout de force et de patience, il savait que s'il tentait de rien refaire, tout allait rater. Il fallait en finir. Il le fit à petites touches, toute sa volonté tendue. Le moment vint où il ne trouva rien à ajouter. Il déposa sa palette et se croisa les bras.

— Vous n'avez plus envie de travailler? fit-elle curieuse.

Il repondit avec découragement :

— J'ai fini!

Elle se leva d'un bond; pour la première fois, elle montra un visage animé. Ses yeux étincelaient :

— Est-ce que je ressemble?

— Je ne trouve pas.

Elle fit une moue de désappointement, s'avança lentement sur la pointe de ses petits pieds flexibles, et quand elle fut devant la toile, tout son être exprima un plaisir d'enfant :

— Oh! sior pittore, vous m'avez faite plus belle que je ne suis!...

— Vous trouvez que ça vous ressemble? fit-il dédaigneusement.

— Oui, oui! si *elle* n'était pas aussi belle, *elle* me ressemblerait.

Il contemplait la Tessinoise avec mélancolie et satisfaction :

— Elle vous ressemble comme une image de bois pourrait ressembler à la madone!

Le ravissement de Desolina croissait à mesure qu'elle découvrait les détails du portrait. Elle n'était pas sensible seulement à la fidélité du « rendu », elle sentait l'harmonie des couleurs et des lignes. Pour son œil sauvage, aucune œuvre ne pouvait être plus parfaite :

— Au fait, songea Savigny, le poncif, le pompier, le léché, *doivent* lui plaire. Elle prouve ainsi son goût natif!

Elle se tourna vers lui après une longue extase :

— Qu'est-ce que vous en ferez, sior pittore? Le vendrez-vous?

— Non! fit-il avec feu... Je ne le céderai à aucun homme... pour aucun prix...

— Parce qu'il est beau?

— Parce qu'il a été fait d'après vous!

— Alors, vous le garderez!

— A moins que vous ne me le demandiez! Mais alors, je désire en faire un deuxième.

— Vous me le donneriez! cria-t-elle, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Il répondit avec une simplicité qui exprimait sincèrement l'état « présent » de son âme :

— Je vous donnerais ma vie!

Étonnée du ton, elle devint très grave, et garda le silence. Des choses se déclenchaient en elle. Depuis l'aventure du scorpion, elle croyait au courage de Jean; maintenant, elle l'admirait comme peintre, et, par surcroît, elle commençait de croire à sa parole. Elle dit, presque émue :

— Vous m'aimez alors véritablement?

— Je vous aime.

— Mais pas comme un étranger qui passe? Vous feriez de moi votre femme si j'étais libre?

— Oui.

— Vous ne mentez pas?

— Je dis la vérité!

Elle retomba dans une nouvelle rêverie, plus profonde. Ses sourcils étaient contractés. Elle eut la beauté énergique et sombre des grandes héroïnes

et des grandes criminelles latines. Sa voix était un peu rauque lorsqu'elle demanda :

— Vous m'enlèveriez ? Vous m'emmèneriez assez loin pour qu'on ne me retrouve pas ?

— Je ferais tout ce que vous désireriez que je fasse !

Elle inclina la tête. Puis, elle se mit à rire :

— Giovanni et Armanio me retrouveraient au bout du monde... Vous êtes bien fou, sior pittore !

De nouveau, elle regarda la toile, puis elle soupira :

— La voulez-vous ? demanda Jean.

— Non... elle ne serait pas à moi ! *Il* la vendrait !...

— Mais vous reviendrez sur le Castello ? dit-il tout tremblant.

— Sior pittore, j'y reviendrai tant que Giovanni le voudra et Giovanni le voudra aussi longtemps que vous payerez mon temps et celui d'Armanio.

— Et si vous étiez libre ?

— Je ne sais pas ! Je n'ai jamais été libre !

— Mais vous n'êtes pas mécontente de poser ?

— Pourquoi serais-je mécontente ? Ne suis-je pas aussi bien ici qu'à la maison ?

Et montrant le portrait d'un joli geste d'enfant :

— Puis, j'aime être peinte !

Le Castello allongeait sa grande ombre sur la vallée. Palmieri, ayant tiré sa montre, se leva et vint,

à pas lents, reprendre la jeune femme. Il se tint à dix pas, selon son habitude, mais Desolina ne put s'empêcher de lui dire :

— Le portrait est fini. Vous pouvez le regarder!

Le vieux, en silence, se mit en position et dirigea ses petits yeux de verre sur la toile :

— Une jumelle ne pourrait mieux vous ressembler.

Et il ajouta d'un ton tranquille :

— On dit que ceux dont l'image est trop bien faite ne peuvent vivre cinq fois dix ans!

Puis il cracha et sourit méchamment. Desolina était pensive.

Elle devint amicale. Quand ils étaient bien seuls, Armanio toujours hors de portée, elle causait par intermittences. Mais elle n'était pas bavarde. Elle disait peu à la fois, par saccades. Il connut quelque chose de sa vie, ses souffrances, surtout ses haines. Elle ne cachait presque rien de l'exécration dont elle enveloppait Preda et Armanio. En revanche, elle ne parla pas de ses rêves de délivrance : elle feignit d'être résignée à son sort.

— Ce sera bien long! ne put-elle cependant s'empêcher de dire un jour. Giovanni et Armanio vivront aussi vieux que des corbeaux!

Elle lui permettait quelquefois de l'entretenir de

son amour. Il n'en abusait point, sentant que, malgré les instincts de sa race, elle ne devait pas estimer l'excès de paroles.

Elle rentrait la tête un peu exaltée, et que faire, sinon songer au peintre? Vers quoi diriger son âme, dans la monotonie extrême de son existence, entre les deux gardiens sinistres? Elle finissait par goûter la douceur de Jean et la crainte qu'il avait d'elle. Puisqu'il se moquait du venin des scorpions, il devait se moquer du couteau des hommes : alors, sa timidité devenait une chose curieuse, peut-être charmante. Puis, dès qu'on ne se méfiait plus de lui, il représentait l'au-delà, le pays du dehors, tout l'espace confus et brillant où se perdent les hommes inconnus. Elle ne se figurait pas cependant qu'on pût l'aimer. A l'idée qu'il viendrait tout près d'elle et la prendrait dans ses bras, elle avait un petit sursaut de menace. Alors ses yeux étincelaient de défi. Et même elle éprouvait un peu de haine. Mais cette colère devenait plus rare : c'est qu'elle se persuadait, de plus en plus, qu'il n'oserait rien faire.

Il y avait une légère détente dans sa vie. En soupesant chaque semaine la poignée d'écus de cinq lire qu'Armanio rapportait, le contrebandier avait un rire cupide :

— C'est un bon coglione! disait-il... L'argent lui sort des mains comme l'andouille du cochon.

Mais il était de ces hommes qui ne peuvent faire une affaire sans la vouloir meilleure. Avant le bout du mois, il commença à sentir la démangeaison de tirer une nouvelle mouture de l'étranger. Un soir qu'il y rêvait dans son jardin, il eut son doux et équivoque sourire. Il venait de penser aux vrais modèles des peintres et des sculpteurs. Le Français, sans doute, aimerait faire un portrait plus achevé. Et c'était très possible. Desolina pourrait poser pour la poitrine ; le jardin ne manquait pas de retraites invisibles aux gens du village.

« Il n'y résistera point ! » se dit-il.

Et il souhaitait que le peintre fût plus épris encore de la jeune femme. Armanio, à qui il parla de l'affaire, l'approuva. Le vieux était cupide pour le compte de son neveu. D'ailleurs, cela commençait à l'ennuyer d'aller au Castello. Il préférait fumer sa pipe à la maison, sur le seuil, ou à l'ombre des arbres.

— Mon opinion, fit-il, en mettant sa patte sèche sur l'épaule de Giovanni, est que tu obtiendras sans peine un billet de cent lire pour prix du marché... Et *il* payerait chaque journée tout de même.

— Tu te moques de ton neveu, Armanio !

— Non !... Si tu veux, j'arrangerai tout !... J'aurai mieux l'occasion que toi...

L'idée du gain donnait de l'intelligence à la face murée d'Armanio. Néanmoins, Giovanni qui savait

qu'il avait de véritables crises de stupidité, hésitait. Puis, à la réflexion :

— Soit!... Si tu échoues, j'en serai quitte pour discuter à mon tour.

Le vieux rida son front :

— Je n'échouerai pas... Vois-tu, Giovanni, cet homme est presque fou. On le vendrait au marché de Lugano.

Ils se regardèrent avec un sourire faux et ironique :

— Tout de même, dit le contrebandier, tâche de ne pas tomber malade, je ne pourrais plus quitter la femme!

L'oncle haussa les épaules :

— Ni toi, ni moi, Giovanni, ne mourrons couchés...

Il entrevit Desolina devant la porte de la casa, et son doigt se posa sur sa bouche.

Le lendemain, Armanio vint au milieu de la séance jeter un coup d'œil sur le travail de Jean. Il regarda longtemps, d'un air hébété, les allers et retours du pinceau de la palette à la toile. Puis, il finit par dire :

— Sior pittore, c'est le même portrait que vous allez peindre?

— Sans doute, fit Jean, surpris d'entendre ce personnage immobile et muet lui demander quelque chose.

Le vieux fuma cinq minutes sans répondre. Puis il reprit :

— Desolina est plus belle lorsqu'on lui voit les épaules... Est-ce qu'on ne fait pas de portraits avec les épaules nues?

— Si, répliqua Jean de plus en plus surpris, mais commençant à flairer une « combinaison ».

— Alors, fit le vieux, vous n'aimeriez pas mieux faire un portrait comme ça?

— Il faudrait que je le puisse! Et que la signora y consente...

— On le pourrait! se hâta de dire le vieux... mais pas sur le Castello...

— Et où donc?

— A la casa.

Jean ne répondit pas. Il éprouvait un embarras profond, à cause de la jeune femme. En même temps, son désir était violent de la voir chez elle, de vivre parmi les choses qu'elle hantait. Armanio, qui détestait les paroles et qui sentait que le peintre cèderait, dit *ex abrupto :*

— Que payeriez-vous pour venir à la casa?

— Est-ce que vous me proposez d'y venir? demanda Jean avec un mélange de dégoût et d'exaltation.

— Peut-être! Je dois savoir d'abord! Donneriez-vous cent lire, tout de suite?

Jean n'eut pas, comme à la première proposition

de Preda, le courage de discuter. Il garda un moment le silence, pour marquer du moins une hésitation. Puis, il consulta du regard Desolina. Elle demeurait immobile, comme indifférente, les yeux perdus dans le lointain. Que pensait-elle? Que voulait-elle? Il n'osa l'interroger directement, sachant d'ailleurs que si elle refusait, Preda saurait bien la punir. Il répondit :

— Je payerais cent lire le droit d'aller à la casa... Vous m'entendez bien, dit-il en élevant la voix, car le vieux avait pris un air stupide, c'est le droit que j'achète. Je n'en profiterai peut-être pas...

Le vieux pensa que le peintre était plus bête et plus fou qu'il ne l'avait cru jusqu'alors; il répondit, avec un mépris à peine déguisé :

— Eh bien! je peux vous vendre le droit!

Il avança la main, et devint tout pâle lorsqu'il vit tomber un billet de cent lire.

— Que dois-je faire? demanda Jean avec humilité, lorsque Armanio eut réintégré son banc d'herbes sèches.

Elle parut s'éveiller en sursaut. Son regard se fixa sur Jean avec une douceur apitoyée :

— Ils vous ôteront la peau si vous ne vous défendez pas, fit-elle.

— Pouvaient-ils demander moins de cent lire! s'écria-t-il avec vivacité.

— Cent lire pour venir à la casa!

— Cent lire pour vivre un peu plus près de vous ! Une fortune ne payerait pas cela !

Il la vit étrangement surprise, comme le jour où il avait saisi le scorpion. Ces cent lire, pour l'imagination sauvage, représentaient une somme vague, énorme, et la manière dont elles avaient été données semblait fantastique. Mais plus énorme, plus fantastique, paraissait l'idée qu'on ne pouvait demander moins « pour vivre un peu plus près d'elle ».

Elle dit, pour l'éprouver :

— Je ne montrerai pas mes épaules.

— Avez-vous cru que je vous le demanderais ?

— Et si je refusais aussi de vous laisser venir à la casa ?

— Je n'en ferais qu'à votre volonté.

— Vous ne regretteriez rien ?

— Si, de ne pas avoir vu l'endroit où vous vivez.

— Mais les cent lire ?

Il sourit doucement :

— Je ne regretterais pas mille lire, rien que pour avoir espéré ce qu'on m'a offert.

Elle murmura tout bas :

— Est-ce qu'on peut aimer mieux une femme ?

Et une indulgence profonde entra dans son âme.

Puis, elle reprit :

— Il faut venir : ils m'accuseraient de votre

absence. Mais pour l'amour de moi, ne vous laissez pas voler par ces hommes.

Le jardin de Giovanni était vaste et très doux. Armanio y avait mêlé des céréales, des plantes fourragères, des légumes et des fleurs. Les châtaigniers remontaient à près d'un siècle. Dans le coin où travaillait Jean, d'immenses roses trémières, balancées sur leurs longues tiges, voisinaient avec des ruches, et il fallait lever la tête pour apercevoir le clocher quadrangulaire de l'église. Pour les gens du dehors, Desolina était invisible, mais Armanio et Giovanni pouvaient l'apercevoir par les jours du feuillage.

Ce fut plus intime que sur le Castello. A cette époque, la Tessinoise était devenue presque tendre, d'une tendresse d'amie. Elle montrait du plaisir lorsque l'heure de la pose sonnait à l'horloge vétuste du village. Comme elle n'avait pas l'instinct moins subtil que ses gardiens, elle savait toujours si ceux-ci étaient ou non à portée d'entendre, elle avertissait Jean par des signes furtifs. D'ailleurs, ayant lui-même l'œil perçant et l'ouïe rapide, Savigny savait généralement à quoi s'en tenir.

Elle laissait maintenant filtrer de-ci, de-là, son rêve de délivrance, sans avouer qu'elle y mêlait la vengeance et l'amour. Il lui dit un après-midi :

— Si vous voulez fuir, je vous y aiderai... comme un ami, comme un frère...

— Un frère, dit-elle en le regardant, souriante. Oui, je voudrais que vous soyez mon frère!

Ces paroles blessèrent Jean au cœur. Il n'en laissa rien paraître. Il reprit, avec un grand soupir :

— Je ne souffrirais pas, très belle, si j'étais votre frère. Et cependant, c'est un souhait que je ne ferai jamais : il m'est en horreur!... Mais je puis vous servir comme je servirais une sœur!

— Vous lutteriez contre Giovanni pour me délivrer *seulement?*

Il ne crut pas mentir lorsqu'il répondit :

— Oui.

Elle demeura longtemps pensive. La bonne opinion qu'elle avait du courage et du talent de Savigny ne s'étendait pas encore à son adresse ni à sa force. Elle était sûre qu'il devait être vaincu par le contrebandier. Elle demanda enfin :

— Eh! bien, que feriez-vous?

— Ce que vous voudriez.

Elle dit rapidement et tout bas :

— Est-ce que vous le tueriez?

Il perçut brusquement, dans toute leur profondeur, les instincts de race qui les séparaient.

L'impression fut pénible, angoissante; il étouffa et devint très pâle :

— Que voulez-vous dire? fit-il d'une voix rauque. S'il vous attaquait ou m'attaquait, il faudrait bien se défendre.

Elle eut une moue de dédain :

— S'il nous attaquait, il serait trop tard!

Il sentit un besoin irrésistible de savoir le fond de la pensée de Desolina :

— Que diriez-vous à l'homme que vous aimeriez? Faudrait-il qu'il *le* tue?

Les yeux de la Tessinoise s'animèrent comme des diamants au soleil. Puis une mollesse passa sur sa face.

— *Chi lo sa?* dit-elle... Je le hais bien... et il mérite la mort! Personne ne sait aussi bien que moi qu'il la mérite. Il n'y a pas d'homme aussi faux. Je danserais s'il tombait dans un précipice... Pourtant, si je pouvais lui échapper, et être sûre qu'il ne m'atteindrait point, je ne voudrais pas sa mort. Mais comment lui échapper? Je ne sais pas s'il a tué des gens. Je crois qu'il l'a fait. Ce que je *sais*, c'est que tous ceux qui vivent encore et contre qui il avait juré vengeance, portent des cicatrices profondes ou ne peuvent plus se servir d'un de leurs membres. Aucun n'a pu échapper. Il y a un homme qu'il a suivi jusqu'à Gaëte qui aurait dépisté tout autre. Et il est plus terrible encore avec son Armanio... Que faire avec un tel homme?

— Le monde est grand. Gaëte est à un pas d'ici.

Mais on peut fuir à l'autre bout de la terre, au Brésil, en Australie, dans l'Afrique du Sud...

— A l'autre bout de la terre? fit-elle rêveuse. Est-ce vraiment beaucoup plus loin que Gaëte?

— Le plus proche de ces pays est trente fois loin comme Gaëte, le plus lointain cinquante fois. Des mers immenses nous en séparent.

— C'est chez les sauvages?

— Les gens y sont plus civilisés qu'à Tavesco!

— Santissima! Ne faut-il pas une fortune pour y aller?

— Mille, deux mille, trois mille lire.

— Je ne peux pas croire, fit-elle avec impétuosité, que vous dépensiez tant d'argent... pour rien.

Il sourit avec douceur :

— C'est que vous n'avez aucune idée de votre puissance.

L'Italienne haussa les épaules :

— Puisque vous le feriez comme pour une sœur!

— Mais *par* amour.

Elle déchira une passe-rose avec impatience :

— Est-ce qu'il y a d'autres hommes comme cela en France?

— Quelques-uns!

— Il ne doit pas y en avoir un seul dans le Tessin.

Il resta choqué du ton dont elle avait dit cela,

et se remit à peindre. Mais elle, intriguée jusqu'à en être inquiète par cet amour trop tendre, demanda :

— Est-ce que vous êtes sûr de m'aimer ?

— Pour être votre mari, une seule nuit, fit-il avec une âpreté presque agressive, votre mari aimé, je consentirais à être pauvre toute ma vie.

Elle baissa les yeux. Elle eut un vif frémissement, dont l'étrangeté l'étonna. Et elle dit avec son sourire sombre :

— Irez-vous demain à Notre-Dame de San-Bernardino?... J'y vais.

Cette demande dilata le cœur du jeune homme. C'était la première fois qu'elle le mêlait à un événement de sa vie. Il fit un signe d'acquiescement, et ils se turent : le pas léger d'Armanio s'entendait sur la terre molle.

VI

NOTRE-DAME DE SAN-BERNARDINO

Notre-Dame de San-Bernardino est une petite église perdue parmi les chênes et les châtaigniers, au flanc roide de la montagne. On y accède par des sentiers de chèvres, à travers les futaies. La route est dure, le ciel comme un lac divin renversé sur la cime des arbres, et nul endroit de la terre n'a des senteurs plus séduisantes. Cette terre distille des fanfares d'aromates, des chœurs de baumes, des symphonies de parfums. Certains jours, de tous les villages de la montagne, les paysans, en groupes libres ou en confréries, y montent avec leurs curés et leurs bannières, et les fêtes religieuses qu'on y célèbre se mêlent intimement à la fête des sens.

Jean, parti seul, arriva de bonne heure parmi les troncs coupés qui entourent l'église. La multi-

tude affluait, la multitude bariolée des Latins rustiques : des faces à clouer au gibet côte à côte avec des profils de consuls mal peignés ; des crânes de rustres ombriens et ligures, plantés de lames de cheveux pareilles à des toisons de lamas, qui pendaient sur les oreilles ; des peaux couleur de grand'route, et des yeux qui, à la moindre alerte de joie ou de colère, tournaient comme des feux noirs, ou se dilataient, phosphorescents. Ces hommes hilares, loquaces et clamants, promenaient des vestes rousses ou vertes, des culottes feutrées, des coiffures coniques ou molles, la robe grossière d'une confrérie, et sentaient la sueur, la fleur rance, le nostrano, le saucisson, le lait sûr, la résine et les étoffes moisies. Leurs femmes, leurs filles grouillaient dans la clairière, créatures éclatantes, lestes, rythmiques, prêtes au chant et à la danse, avec de beaux cheveux durs et vermineux, tantôt vieilles gypsies au nez crochu, tantôt jeunes jocondes énigmatiques, madones éblouissantes, ou brigandes aux joues dures et au menton pointu. Elles mêlaient des parfums enragés aux odeurs rustiques; leurs voix, du rauque à l'argenté, du contralto à la flûte de roseau, dominaient les voix fortes de leurs maîtres. Et il y avait encore un peuple d'enfants qui sautillaient comme des puces sur les herbes meurtries.

Ceux de Tavesco vinrent assez tard. Leurs cla-

meurs s'enflaient tels les torrents à la fonte des neiges. Ils soufflaient de la trompette et menaient un affreux vacarme avec une grosse caisse du temps de la république cisalpine. On distinguait la voix énorme de Salvator; Gennaro agitait une trique; un confrère vêtu de la robe indigo portait un drapeau semé d'argent; deux autres tenaient un christ de plâtre à face de mouflon, à souquenille rougeâtre, dont les mains et les pieds cloués à une croix encore couverte d'écorce, étaient barbouillés de sang. Les deux cabaretiers de Tavesco les précédaient en dansant, tels deux David tessinois, et toute la horde, membres de la confrérie en blouses qui déteignaient sur les chemises, menu peuple en guenilles, broussailles de gamins, flots irisés de femmes, s'avançait dans une sorte de mysticisme « de peau », dans une adoration échevelée, hurlante, bondissante, mêlant à des refrains de cabaret des épithètes tendres et de pieux superlatifs.

Jean eut un tremblement lorsqu'il reconnut Desolina. Elle était parmi les matrones, et les touzettes, à l'arrière d'un groupe formé par Giovanni, Armanio, Panseri, le peintre d'enseignes, et un gigantesque vacher dont les bras étincelaient au soleil.

Avant la messe, on disposa les provisions de bouche. Ceux de Tavesco avaient des tonnelets d'eau, une barrique de nostrano (vin du pays), du

salami de Milan, du jambon, des harengs fumés, des châtaignes, du pain chaud qui sentait le four, et les trois autres villages, des victuailles équivalentes. Quand l'heure de la messe sonna, il y eut presque du silence. La petite église regorgea : tant de souffles, tant de colloques sourds, tant de piétinements mangeaient la voix des curés et des enfants de chœur. Tout de suite après commença la fête. Jean ne se figurait pas autrement les réjouissances d'une masse rurale, au temps de la Rome consulaire. Il avait eu soin de faire la commande d'une collation au maître de l'Albergo Ticinese, et outre les mets ordinaires de la fête, la nappe qui constituait sa table montrait des poulets rôtis, des confitures, une tarte colossale, du Lacryma-Christi et de l'Asti spumante. Le curé, apercevant ce spectacle réconfortant, s'écria :

— Eh ! sior pittore, vous transportez les noces de Gamache dans la montagne !

— Vous les sanctifierez par votre présence, sior curato !

— J'espère les sanctifier dignement ! fit le gros homme, dont les yeux à la Rossini pétillaient de gourmandise.

Et il s'assit entre Gennaro et Salvator, disant :

— Est-ce aujourd'hui que vous allez m'ouvrir le ventre, schismatique ?

— Quand il sera plein ! fit Salvator gravement.

Jean avait encore invité Pepa, Bellinda et trois autres touzettes. Timide d'abord, le bruit de cette foule finissait par l'enhardir. Il s'écria, au moment où Giovanni allait s'installer avec sa femme et son oncle :

— Vous voyez que j'ai ici tous mes modèles. Est-ce que vous ne voulez pas partager notre repas, avec la seule qui manque?

Preda, qui louchait vers les bouteilles, accepta d'un signe. Cette sombre tête prit quelque humanité devant le vin. Preda l'aimait religieusement, encore qu'il n'en abusât que le samedi soir et le dimanche. Jean eut Desolina en face de lui, et l'heure fut si brillante qu'il en oubliait le lendemain.

Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, elle avait changé l'ordonnance de sa toilette. Elle portait un corsage sombre, avec de petites bretelles, d'où la chemise n'émergeait que comme un liseré d'écume, et une jupe orange, d'un éclat extraordinaire. Sur ses cheveux tordus, elle avait planté des épingles de corail. Tout lui seyait. Une lumière de gaieté émanait de sa personne. Elle riait aux propos du curé qui avait presque de l'esprit, elle accepta plusieurs verres d'Asti spumante, si bien que ses yeux devinrent un peu plus pâles qu'à l'ordinaire, une pâleur qui éblouissait les convives.

— Sior pittore, fit le curé, en entamant le

dessert... puis-je vous demander quelque chose... quelque chose de délicat?...

— N'écoutez pas ce simoniaque! s'écria Salvator...

— Quelque chose touchant votre religion, acheva le curé... Êtes-vous donc un de ces hérétiques?

— Qu'entendez-vous par hérétique? fit Savigny en souriant.

— Eh! mais, un hérétique est un hérétique... un disciple de Calvin ou de Luther... que diable!

— Père curé, répondit le jeune homme, je me moque profondément de Calvin et de Luther.

— C'est bien parlé, mon fils... Dois-je comprendre que vous avez été baptisé?

— A Saint-Jacques-du-Haut-Pas, père curé, près du Luxembourg, à Paris.

— Alors, mon fils, soupira le curé, pourquoi me faites-vous le chagrin de ne jamais paraître dans mon église? Vous ai-je fait quelque mal ou vous ai-je seulement déplu en quelque chose?... En vérité, sior pittore, vous devriez me faire une petite visite de politesse le dimanche!

Il parlait de ce ton gai et pourtant sérieux, spécial à l'âme italienne, et qui est d'un si grand renom en diplomatie.

— Si vous y tenez... répondit Jean.

— Autant qu'à cent bouteilles de délicieux Lacryma-Christi... Allons, hôte généreux, soignez

encore la disgestion de vos invités ! La mienne sera parfaite si je puis espérer vous voir dans notre grande maison.

Et Jean ayant acquiescé :

— Savez-vous ce qui serait d'un grand exemple... d'un très grand exemple ? reprit le curé. J'ose le dire à peine... Mais, par la madone, que ce serait d'un grand exemple !

— Un grand exemple, s'écria Salvator, ce sera le jour où je vous ouvrirai du nombril à la gorge avec un bon couteau !

— Je sais que vous le donnerez un jour, cet exemple, maçon schismatique ! fit le curé avec douceur... Mais ce n'est pas de cet exemple-là que je parle... Je pensais seulement qu'il serait glorieux que sior Savigny aidât, ou plutôt fit semblant d'aider à descendre notre christ à Tavesco ! Ne le voulez-vous pas, cher amphytrion ?

— Puis-je vous le refuser ? fit Jean avec un sourire.

— Eh ! le petit cœur, s'écria Gennaro... il n'y a en lui que du miel... Père curé, c'est Salvator et moi qui porterons le Sauveur... car ces autres seraient capables de l'appuyer sur notre ami !

Il y avait dans l'accent de Gennaro la pitié indulgente d'un primitif pour l'homme fragile des cités. Jean se figura voir cette pitié sur le visage de Desolina. Il eut le sursaut d'orgueil physique que

les plus raffinés ont devant la femme, et dans un mouvement irréfléchi :

— Père curé! fit-il... je le porterai tout seul, votre christ... ce sera d'un bien plus grand exemple.

Tous se regardèrent en souriant :

— Ce sera trop lourd pour vous! dit Giovanni avec sa grimace la plus câline. Il faut un homme fort de nos montagnes pour faire cela.

— Le christ pèse soixante livres, poverino! dit tendrement Tagliamente. Et tu connais la pente!... Si tu roulais, ton sang nous retomberait sur la tête.

Desolina se taisait, mais ses yeux se fixaient larges et brûlants sur Jean. Elle était trop de sa race contrebandière, amoureuse d'endurance physique et d'audace, pour être indifférente à la discussion. Il parut à Savigny que, s'il reculait, elle le mépriserait pour toujours.

Et, d'un ton agressif :

— Quand il pèserait quatre-vingts livres, je parie de le ramener au bas de la montagne... Père curé, votre proposition me donne des droits. Je les réclame. Je porterai seul le crucifix!

— Per Bacco! que vous écumez vite, sior pittore!... Que dirait ma conscience s'il vous arrivait malheur?

— Elle vous absoudrait... vous travaillez pour

la religion... Allez, padre... priez pour moi... Le christ arrivera à bon port!

— Ah! petit fou, petit fou! soupira Gennaro.

Mais devant l'opiniâtreté de Jean, tous cédèrent. Le regard de Desolina, où paraissait une obscure inquiétude, exaltait le jeune homme.

De toutes parts, le repas finissait. Au bruit des cuivres, des flûtes et des violons, cette multitude passionnée se leva. Tous les yeux flambaient. Une joie presque féroce entr'ouvrait les bouches et faisait vibrer les jarrets. Jean communia avec la race. Il eut un moment de délire et d'oubli. Ses yeux se posèrent sur Desolina avec une hardiesse qui la surprit. Cependant, il n'osa pas lui demander la première danse. Il se tourna vers Pepa. Quoique cette jeune fille eût renoncé à conquérir le peintre, elle avait toujours plaisir à le regarder. Elle accepta avec un tressaillement de bonheur. Comme tous les hommes de sa sorte, Jean dansait très bien. Il emporta la Pepa dans un tourbillon, et ces rustres, qui tous ont l'art inné du rythme, admirèrent. Un cercle se forma ; Salvator et Gennaro applaudirent :

— Avec ces jarrets-là, fit le colosse, je parierais bien qu'il tiendra sa gageure... Il n'y a que Giannino Travieri qui danse mieux!

— Ou aussi bien! fit Gennaro.

Et profitant de ce que Preda et Armanio étaient

à distance, il dit, près de l'oreille de Desolina :

— Si j'étais femme, j'aimerais cet homme-là jusqu'à m'en damner.

Elle rougit imperceptiblement, puis son regard tomba méprisant et dur sur le contrebandier. Mais celui-ci, avec un rire de philosophe cynique :

— Allons ! carissima, avouez que bien des pierres sont déjà tombées du mur qui vous séparait l'un de l'autre !

Jean invita sucessivement Bellinda et deux des six filles de Panscri qui se tenaient en rang, efflanquées, rousses et strabiques. Alors seulement, il osa s'approcher de Desolina. Elle était un peu à l'écart, seule ; il lui dit :

— Faites, Desolina, que je n'oublie jamais cette journée !... Donnez-moi la prochaine danse.

— Je ne puis pas la refuser à celui qui vient d'être mon hôte.

Il demeura muet de saisissement, tel un homme qui aurait demandé un royaume et l'aurait obtenu. Puis, la prenant à la taille, tout soudain il sentit son corps contre le sien. L'ivresse dépassa tout ce qu'il avait imaginé. Il murmura d'une voix défaillante :

— Ceci paye toutes les souffrances.

Il dansa mal d'abord, puis il vécut dans l'extase rythmée ; son bras serrait la jeune femme de plus en plus fort. Elle ne se dérobait point ; elle ne ren-

dait pas non plus l'étreinte. Cela ne lui était pas désagréable — surtout en constatant la force de son amoureux. Et quand elle sortit de ses bras, il ne lui semblait plus inférieur en énergie physique à tous ces hommes bruns, frénétiques et couverts de sueur.

Cependant Giovanni était venu voir danser sa femme et l'étranger. Il était méditatif et souriant. En voyant comme il la serrait contre lui, il pensait que la source des lire n'était pas tarie. Puis, une confuse inquiétude traversa sa cervelle. La vigueur de Savigny lui déplut : elle éveilla sa défiance. Il eût presque tout vendu de sa femme, pourvu que le prix lui parût convenable, même des baisers sur la bouche — mais à mesure qu'il spéculait davantage sur elle, il se sentait devenir plus intraitable sur la chose ultime : plutôt que cela, il eût accepté toutes les tortures et la mort même.

— Armanio, dit-il tout bas à son oncle, le coglione est plus dangereux que nous ne le croyions.

Palmieri cracha de mépris.

— Parce qu'il a des jarrets et peut-être des bras! Mais il nous montrera toujours le flanc, et qu'il essaye de faire un mouvement sans que je le devine!

Giovanni, songeant à son couteau et à son fusil, se rasséréna.

Malgré la sobriété relative de la race, la fête tournait en orgie. Des hommes vomirent, d'autres se soulagèrent avec cynisme et, sans la présence des curés, on eût vu reluire les couteaux. Salvator prêchait contre les oreggiatt. Le beau-frère de Panscri, grand vacher aux bras nus, noir comme de la poix, la barbe crépue, un œil immense et de petites mains, promenait un regard d'assassin sur l'assistance. Il dansait tout seul et rejetait les filles. Puis, il raconta son histoire :

« A qui était le pré, les châtaignes et la bonne maison de pierres sèches? Qui avait doublé l'héritage de ses parents? Qui devait y vivre et y mourir tranquille? Oh! mes amis, quand je pense à ma pauvre petite sorella pour qui, cent fois, j'aurais donné mon cœur!... J'étais parti pour l'Algérie, au service de la France, et j'en avais rapporté quatre cents francs! Si vous saviez ce qu'ils m'ont coûté, ces quatre cents francs... Je les aurais cherchés un à un avec mes dents au fond d'un précipice qu'ils ne m'auraient pas donné tant de peines!... Oui, j'ai rôti au soleil et pourri sur la terre... Et quand je suis revenu, j'ai acheté la prairie, et huit châtaigniers encore : je vivais doucement avec ma gentille sorella! Puis, cet Italien est venu, cet homme de la Lombardie, car ce n'est qu'un misérable étranger! Il a séduit ma sœur, il m'a amolli comme la cire d'une ruche... oui, cet homme m'a

persuadé que la sorella serait heureuse avec lui, et je lui ai tout donné! Et voilà qu'elle est descendue dans la terre, gens de la Val Colla, et lui, il vit dans ma casa, il fauche ma prairie et vend mes châtaignes à son profit, pendant que je garde les vaches comme un pourceau... Voilà où cela mène d'accueillir un étranger, un Italien!...

Son poing se tournait vers Panseri, le maître d'enseignes qui, tout riant, vidait un bocale de nostrano et racontait à Savigny, à Gennaro et au curé :

— Le grand Torre, mais sûrement, il a passé à Tavesco. Moi, je l'ai connu plus loin, à l'albergo des Trois Chiens. Il était élève de l'Académie de Parme. Comme il avait la peau tendre, les lits de l'auberge lui écorchaient la cuisse. Pour dormir, il préférait donc retourner tous les soirs à Lugano. Et la route étant longue, voilà qu'il loue l'âne du meunier de Cadro. Il descend le premier soir sans selle. Le chemin est long, l'échine de l'âne est maigre, l'âne petit et Torre est si haut que ses pieds touchent la terre.....

— Voyez rire ce voleur! criait le grand vacher... Faut-il le laisser rire ainsi sans vengeance?

— L'âne qui n'aime pas partir la nuit, file tout le temps entre les jambes de Torre et repart vers le moulin.

— Oui, vends mon herbe et rôtis mes châtaignes!

— En sorte qu'il arrive à Lugano essoufflé et écorché...

— Et il est temps que ces infamies cessent!...

— Aussi, le lendemain, il se procura pour le retour une selle de femme.

Des cris terribles interrompirent le peintre d'enseignes. Les six filles piaillaient toutes ensemble et l'on voyait le vacher qui, brandissant une hachette, tentait de se frayer passage.

Il hurlait :

— Cet étranger doit disparaître!

Le peintre d'enseignes tourna des yeux inquiets vers son beau-frère :

— Eh! c'est toi, Ambrosio? dit-il... Laissez donc passer votre oncle, touzettes!... Est-ce que vous ne savez pas qu'il a fait pour vous autant et plus qu'un père?... Et, moi, jusqu'à la fin de mes jours, je l'aimerai comme un frère chéri?

Il s'avançait vers le vacher, il lui tendait les bras. L'autre, stupide et doux, sa fureur changée en tendresse, se laissait étreindre en murmurant :

— C'est vrai pourtant que tu as rendu la sorella heureuse... et quant aux châtaignes et à la prairie...

— Mais elles sont à toi, Ambrosio... Tu me les as données peut-être — mais qu'est-ce que cela fait? Ce n'est pas pour moi que je les ai prises de

ta main, c'est pour ces filles de ta sœur, carissimo!

— Est-ce que j'y tiens! cria le vacher... Même sans elles, Lucio, crois-tu que je te les òterais?...

— Je connais ton bon cœur, Ambrosio!...

Le grand vacher avait les yeux pleins de larmes.

Jean considérait la scène avec l'intérêt que lui inspiraient les actes passionnés et puérils de ces êtres, lorsqu'un vieil homme maigre, chaussé de bottes fortes et revêtu d'un costume couleur tabac, poussa devant lui une moustache barbouillée de nostrano :

— Eh! c'est le Sasso d'oro! cria gaiement Tagliamente. As-tu enfin trouvé la vraie pierre?

Le Sasso d'oro[1] lui jeta un regard de mépris :

— Je ne parle pas à des gens obscurs... je parle à ce seigneur étranger qui peut me comprendre!...

L'homme tira doucement la veste de Jean :

— Venez avec moi, sior forestiere... il s'agit de votre fortune! Je suis Davide Spera, le ferraio[2], de Stagno, et bien connu dans les pays civilisés, car j'ai conduit Desor et Agassiz... et vous savez qu'ils ont dit que c'est le Tessin qui produit le plus d'or... Oui, je suis un ancien guide depuis de longues années...

1. Caillou d'or. Sobriquet donné à David Spera.
2. Taillandier, forgeron.

Il avait attiré Jean à l'écart, il parlait d'une voix basse et furieuse :

— J'ai trouvé l'affluent de l'or... C'est le Baltech!... et la mine est dans la hauteur... je la connais, je l'ai vue. Voulez-vous vous associer avec moi?... (D'un ton tragique). Avec deux cents lire, nous sommes riches!... Vous ne me croyez pas?...

Les yeux pâles s'affolaient; une impatience aiguë, une méfiance farouche crispaient sa lèvre :

— Non, non, vous ne me croyez pas?... Eh! bien, voyez...

Il avait tiré de sa poche une pierre ronde et jaunâtre; il la poussa sous le nez de Savigny :

— Mais, porca madonna, si ceci n'est pas de l'or, je suis un cochon!... Ai-je l'air d'un fou?... Mais, vacca, est-ce de l'or?...

— C'est de l'or, intervint brusquement Gennaro, qui voulait délivrer le jeune homme. Ma, Cristo Santo, ne le montre pas au milieu de cette foule... on te volerait! Reviens voir sior Savigny à Tavesco!...

Une voix énorme se fit entendre et, se tournant, tous trois virent Salvator qui était monté sur une souche d'arbre. Il hurlait d'un ton jovial et formidable :

— Je vais vous le dire, sior curato, ce que sont ces Longues Oreilles... ces hommes selon votre cœur!

Gens de la Val Colla, écoutez cette histoire... vous pourrez la racconter dans la montagne... En ce temps, les Longues Oreilles levaient la tête... Ils s'étaient fortifiés à Tesserete... et nous marchions sur eux en trois bandes. Toute la nuit, nous marchâmes. Une bande par la vallée, une par le flanc et une par le plateau. Au lever du soleil, nous voici en vue de Tesserete... Le canon seul était en retard : d'ailleurs, il ne pouvait pas servir puisque nous n'avions pas de boulet... rien que de la poudre... mais on voulait le hisser tout de même... pour annoncer la victoire. Car, de la victoire, nous étions sûrs... Oui, nous étions sûrs de prendre Tesserete... toute l'église devait être pleine d'oreggiatt; nous le savions par des éclaireurs, et pourtant, lorsque nous parûmes, rien ne bougea... Rien ne bougea... Rien ne bougea : les maisons étaient fermées, les champs vides. Nous pensions qu'ils nous joueraient un tour... et par la Madone, ils nous l'ont joué!... Gens de la Val Colla, nous fûmes avertis d'avance! Nous n'avions pas franchi le portail, et déjà trois jeunes gens de Bellinzona s'étaient enfuis... et le cœur, à nous tous, il nous tournait... Ce qu'ils avaient laissé dans l'église, pére curé, remplissait tout le chœur, et montait jusqu'à l'autel — et les nez les plus braves n'y purent tenir; nous nous sauvâmes comme les jeunes gens de Bellinzona... nous fûmes vain-

cus ce jour-là par la seule trace des oreggiatt.

Des rires dominèrent le bruit des musiques. Au reste, la fête allait finir : il n'y avait plus de vin, ni même d'eau. Peu à peu, les violes languirent, les trompettes devinrent intermittentes et rauques, les curés commencèrent de rassembler leurs paroissiens. Celui de Tavesco vint dire à Jean :

— Êtes-vous toujours décidé, sior pittore?

Des regards ironiques pesaient sur le jeune homme. Tous doutaient de son endurance. Il haussa les épaules et dit :

— Je suis prêt !

On lui mit la blouse bleue, on lui cala le christ de plâtre sur l'épaule. Salvator et Gennaro par amitié, Giovanni avec l'espoir qu'il faillirait en route, Desolina avec le vœu passionné qu'il arrivât au but, surtout en haine de son mari, Panscri comme étant son hôte, et le curé par devoir, lui firent escorte.

Les trompettes vibraient, la grosse caisse poussait des grondements sourds : et cette musique n'était pas sans encourager le porteur :

— Courage, sior pittore ! faisait de temps en temps le curé... Le peuple a les yeux sur vous.

Pendant le premier quart d'heure, la tâche parut supportable. Puis la croix commença d'entailler l'épaule du jeune homme. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son front. Pepa et Bellinda les

essuyaient avec leurs mouchoirs, tandis que Gennaro recommençait ses protestations :

— Tu es fou, mon cœur! laisse-nous te donner un coup de main!

Mais il s'obstinait à cette tâche. Elle lui semblait suprême. Rien de ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour n'avait excité à ce point son orgueil. Arriver au bas de la montagne, sans avoir demandé grâce, devenait une chose aussi importante pour lui que la victoire de Marengo pour Bonaparte. Cependant, après la demi-heure, il n'en pouvait plus. Son épaule était en sang, ses reins fléchissaient; il commençait à trébucher contre les branches du sol.

— Halte! fit soudain Salvator... C'est ici qu'on vide la dernière bouteille...

Giovanni lui jeta un mauvais regard, mais le colosse prit délibérément la croix et la déposa contre un arbre. Puis il sortit deux bouteilles de nostrano qu'il avait cachées, et les passa à la ronde. Cette pause sauva Jean. Quand il eut rechargé le christ sur l'autre épaule, il se sentit un courage indomptable.

— Il arrivera! fit le maître maçon... Il a repris du jarret!

— Pourvu qu'il ne boule pas! murmura Giovanni.

Minute à minute, Jean se sentait défaillir.

L'épaule gauche à son tour saignait ; il venait dans ses jambes un engourdissement de mauvais augure. Par bonheur, la route devint un peu moins raide et moins mauvaise. Les trompettes jouèrent un air de marche entraînant ; Salvator beugla en mesure.

— Encore un quart d'heure ! dit le curé... Un moment de repos, mes enfants ! je n'ai plus mes jarrets de vingt ans.

Au fond, il désirait de tout son cœur que l'étranger réussît à édifier les fidèles. Le christ déposé un peu vivement perdit plusieurs doigts de pied que le pasteur fourra dans sa poche. Assis sur une souche, Jean se sentait épuisé. Et il se demandait avec angoisse s'il aurait seulement la force de se remettre en route.

— Ne reste pas assis ! vint lui dire Gennaro... Tu ne retrouverais plus tes jambes.

Il se releva, titubant, mais le sourire en coin de Preda, le regard inquiet de Desolina le galvanisèrent.

— En route ! fit le curé, qui comprit que l'attente pourrait devenir nuisible en se prolongeant.

On rechargea la croix ; Jean se sentit comme enseveli sous un bloc de granit. Il devint complètement étranger au mécanisme de sa marche. Un instinct obscur, une opiniâtreté frénétique le conduisaient ; et ses oreilles bourdonnèrent, le sang lui

bondit dangereusement vers la tête : « Je suis perdu! » se dit-il.

Il fit quelques pas encore; tout craquait; le vertige mettait une brume devant ses prunelles; ses jarrets fléchirent; le christ oscillait effroyablement...

Tout à coup, la pesanteur disparut; cent voix s'élevèrent; Gennaro entraînait une touzette dans une danse, le curé exhalait du latin, et Salvator, agitant la croix en l'air, hurlait :

— Il a gagné! Il a gagné!

Et presque évanoui, Jean aperçut, parmi les touzettes qui lui tendaient de l'eau et du vin, le sourire étincelant de Desolina.

VII

Le vieux Palmieri, un masque d'escrime sur la face, de gros gants aux mains, enfumait tranquillement ses ruches, lorsqu'il entendit une voix qui s'élevait de la haie :

— Barbare! Déjà du temps de Virgile, on n'enfumait plus les abeilles! Dans cette vallée maudite, vous avez conservé la tradition des sauvages!

Armanio, se tournant, aperçut la face de poterie, les yeux cornés, la bouche hilare de Lorenzo, le Pasteur d'Abeilles :

— Et que faire, selon vous? ricana le vieil homme.

— Laisse-moi entrer, tu verras! fit l'autre... Et ça te profitera autant qu'à ces innocentes créatures!

Palmieri hésita. Mais la curiosité et les propos

qu'on tenait sur la science du Pasteur d'Abeilles le persuadant, il alla ouvrir une porte à claire-voie. Lorenzo entra à pas comptés :

— Tu vas voir combien c'est facile...

Il retourna doucement une des ruches et, avec son couteau, se mit à couper les rayons.

Des abeilles mi-engourdies se posèrent sur lui et s'abstinrent de le piquer :

— C'est que vous avez un secret! s'écria Armanio.

— J'en ai un, oui! Je suis leur ami, et elles le savent!... Si tu soignais comme moi leurs pareilles, toutes reconnaîtraient que tu dois être ménagé... Ne sais-tu pas qu'elles se tuent en piquant? Et crois-tu que des bêtes aussi intelligentes vont risquer leur vie sans motif? Pour faire ainsi que moi, il te suffira d'être doux et soigneux : elles sauront qui tu es... elles te *marqueront!*...

Il s'attaqua lentement à une seconde ruche, puis à une troisième; il discourait :

— Vois ce que c'est d'être ignorant! Tu aurais le double de miel. Nos amies sont inépuisables... rien ne les arrête, sinon le temps où les fleurs sont mortes... Si tu veux m'en croire, tu superposeras une ruche sur chacune de tes ruches, et dans deux mois, la ruche superposée sera pleine de miel — que tu enlèveras sans peine. Plus les abeilles ont de place et plus elles font de miel.

Cette leçon intéressait tellement le cupide vieillard qu'il en oubliait un peu d'épier Desolina et le peintre. Ceux-ci, ce jour-là, se tenaient plus en vue que d'ordinaire. Il la peignait, appuyée contre le tronc d'un châtaignier, les cheveux dénoués sur les épaules. Palmieri pouvait les entrevoir par-dessus les roses trémières et les tournesols.

Le rêve de Desolina fuyait à travers les ramures de l'arbre. Il y avait une joie obscure dans son âme, un rythme nouveau, une raison violente de vivre, et quelquefois elle regardait Jean singulièrement. Depuis qu'il avait porté le christ dans la montagne, elle croyait à sa force. Cette force était différente de celle des hommes de sa race, et elle n'était pas servie par les mêmes instincts. Toutefois, elle y avait confiance. Elle pensait qu'il avait peut-être d'autres moyens de sauvetage que ceux qu'aurait employés un Tessinois ou un Lombard. Lesquels? Elle n'en avait qu'une idée vague et presque fantastique — d'autant plus attrayante. Elle n'aimait pas cependant. Lorsque Jean arrivait, elle avait un battement de cœur, mais pas ce grand frisson qui émeut tout l'être. Lorsqu'il était parti, elle le regrettait. Son image flottait alors en elle, indiciblement tendre. Elle pensait qu'il aurait été très doux d'être sa femme, que si elle était libre, elle ne voudrait que lui. Mais cela l'agitait sans tumulte, elle ne se sentait pas le

courage de risquer sa vie pour fuir avec Jean.

La voix du pasteur d'Abeilles la tira de sa rêverie. Elle se tourna pour le voir manier les ruches, et Savigny, s'arrêtant, dirigea les yeux du même côté :

— J'ai passé des heures agréables sur sa barque, fit-il.

— Est-ce qu'il n'a pas la tête dérangée?

— Je ne crois pas... Il vit seul, voilà tout; avec ses livres, ses abeilles et le lac... Je crois qu'il est plus heureux que nous tous.

— Il n'est pas difficile d'être plus heureux que moi! dit-elle avec amertume.

C'était le moment où Lorenzo retournait la première ruche. Jean vit Armanio hypnotisé par l'opération. Il saisit vivement la main de Desolina, et la serrant avec force :

— Je ne suis pas plus heureux que vous!... Mais même si j'étais heureux, je donnerais mon bonheur pour faire le vôtre...

Elle frémit de tout son être. Pour la première fois, elle se sentit émue : sa main rendit l'étreinte. Il devint si pâle qu'elle s'en effraya :

— Qu'avez-vous? murmura-t-elle.

— Je souffre de joie!

Cependant, Lorenzo avait fini son travail. Et, se tournant, il vit Jean et Desolina qui, sortis de

l'ombre du châtaignier, le considéraient parmi les passe-roses :

— Eh! cria le pasteur, voilà le joli forestiere! Mes abeilles et moi avons gardé un bon souvenir de votre jeunesse... Ne reviendrez-vous pas voir le plus beau lac du monde?

— Si, sior Lorenzo... Je serai content de le revoir, avec votre barque et vos abeilles!... Mais comment avez-vous eu le courage de les laisser seules?

— Oh! elles sont bien gardées... par un mien compère qui saura bien leur trouver des pâturages... Deux fois par an, il faut que je coure, d'abord à Lugano, et puis dans la Val Colla... Dans la ville, je vends mon miel, dans la vallée je visite mes maisons... car elles m'ont gagné de la terre, mes sages petites filles!... Si je deviens trop vieux et trop perclus pour tenir sur le lac, il sera bon que j'aie des abris pour moi et pour elles!...

Il jeta sur Desolina un regard plein d'admiration et s'exclama :

— Par la Sainte-Croix, celle-ci devient encore plus belle! Je ne crois pas, ma douce, que depuis le lac Léman jusqu'à celui de Côme, on en trouverait deux autres pour faire avec vous la trinité! Eh! ce Preda, tout de même!

Il se mit à rire, d'un rire qui ne ressemblait pas mal à un braiment. Et profitant d'un moment où

Armanio s'absorbait à rassembler le miel, il murmura, avec un soupir que contredisait la malice italienne de son sourire :

— Povera! il aurait mieux valu que ce fût le jeune pittore!... Il y aurait eu plus de bonheur... Mais la plus belle fleur est tout aussi bien butinée par la guêpe que par l'abeille... Ah! grand saint Francesco!

Desolina l'écouta avec un intérêt nouveau et extraordinaire.

Ils devinrent complices. Elle se confiait à lui chaque jour un peu davantage. Peu à peu elle ne lui cachait plus rien. Car jusqu'alors, si elle n'avait celé ni sa haine, ni la cruauté de Preda, elle n'avait pas dit le détail, ce détail qui est l'âme des confidences. A nul autre, femme ni homme, elle n'avait crié sa peine. Elle l'avait gardé sur son cœur, ce poids si lourd — et à mesure qu'elle en parlait, il devenait moins intolérable. Ah! qu'elle avait étouffé! Entre ces deux hommes, murée comme le captif dans sa cellule, elle avait fini par se sentir un peu criminelle. Elle était libre maintenant, lorsque le peintre était près d'elle, et libre encore à moitié lorsqu'il était parti.

Pour tout cela, Jean l'aimait non pas avec plus de violence, mais avec plus de tendresse. Il ne la

sentait point mauvaise, plutôt bonne, surtout capable d'une grande constance.

« Elle serait fidèle! » se disait-il avec un bondissement du cœur.

Il le lui demanda un jour :

— Si Preda avait été bon, ou même pas mauvais, je me serais laissé cuire plutôt que de le tromper, répondit-elle.

Il la crut. Il n'avait pas tort. Elle ne s'attachait ni vite ni à beaucoup d'êtres, mais un entêtement de tendresse était dans sa nature, comme un entêtement de haine.

Allait-elle l'aimer? Il l'espérait quand la confidence devenait plus intime, quand, à la colère, succédait une sorte de supplication. Il en désespérait une minute plus tard. Il n'y a pas d'incertitude humaine plus grande que l'amour féminin. C'est qu'il perd presque toute valeur sans cette incertitude. Au début, toute femme d'instinct normal doit être aussi mystérieuse pour elle-même que pour l'homme. Ainsi doublera-t-elle ses moyens de défense. C'est son devoir d'être pleine d'incertitude, de retours sur elle-même, de caprices, d'être prête à se reprendre jusqu'à l'aveu. Sinon, l'amour serait une chose piteuse, un infime, un triste et bref besoin. Beaucoup de femmes, par bonheur, ont toute l'incertitude doublée de toute la ruse qui maintient la beauté de la légende.

Desolina continuait à ignorer profondément si elle aimait Jean Savigny. Un samedi que les ombres commençaient à croître très vite sur les herbes et les fleurs du jardin, il dit après un grand silence :

— Comme le monde serait beau si vous m'aimiez!

— Souvent, dit-elle, je voudrais vous aimer... et puis...

Elle s'arrêtait, si indécise, et sachant mal comment s'exprimer :

— Et puis?

— Et puis, reprit-elle lentement, j'ai peur *pour vous*.

— Pour moi, dit-il, surpris.

C'était la première fois que la crainte de Desolina ne se manifestait pas comme une chose personnelle :

— Oui... ça ne serait pourtant pas bien si vous étiez frappé à cause de moi!...

Il fut très touché. Elle reprit :

— Car si je vous aimais... je sens que je ne pourrais plus vivre à côté de cet homme. C'est mon cœur vide qui me donne du courage.

Il demeura pensif. Pas assez psychologue pour faire un retour sur soi-même, il vit à peine qu'il n'avait pas, lui, de tels scrupules. Il est vrai qu'il faisait abstraction de sa propre vie. Encore qu'il ne

manquât pas « d'éléments de prudence » — il avait cessé de prévoir : deux mois d'amour l'hypnotisaient.

— Avez-vous quelquefois songé à ce qu'il faudrait faire pour échapper à l'œil d'Armanio et de Giovanni? dit-elle.

Il y avait peu songé. Mais il n'hésita pas à dire :

— J'y ai songé.

— Eh bien... quoi? dit-elle avec un sourire mélancolique.

Il développa des plans, d'abord vagues, que son imagination, éveillée par des mots, finissait par préciser. Elle l'écouta gravement. Puis, elle secoua la tête :

— Avec aucune de vos idées nous ne gagnerions une demi-heure!

Elle mit son doigt à sa bouche. Armanio qui fumait sa petite pipe d'argile sur le seuil de la porte, loin de la portée des voix, venait de faire un pas.

Elle dit, bas et vite :

— Il n'y a qu'un seul bon moyen!

Elle fut sur le point de parler. Brusquement son visage se ferma, un pli d'entêtement creusa son front. Et quoique Palmieri se fût remis contre le linteau de la porte, elle ne voulut plus, ce jour-là, parler de son évasion.

VIII

LE SASSO D'ORO

Le clocher de Tavesco avait quatre cloches. Elles sonnaient toutes ensemble, le dimanche; leur voix descendait avec une allégresse bourrue sur les maisons à galerie carrée, sur les huttes à arcades. Les pires sceptiques obéissaient à leur appel. On voyait le grand Salvator mené par sa femme, Panseri, le peintre d'enseignes, poussé par ses six filles, le maître de l'albergo ticinese, radical et presque révolutionnaire, se hâter vers la messe, tout comme les vieux oreggiatt aux fronts opiniâtres.

Les femmes entraient dans l'église; mais les hommes se tenaient sous le porche. C'était d'abord le bavardage, puis, à des sonneries connues, un brusque respect, puis des retours au bavardage. Les plus pieux n'étaient pas les plus recueillis.

Nul ne valait Salvator pour certaines prosternations : il prétendait ainsi distinguer entre Dieu et son vicaire.

Jean, ce dimanche-là, avait pénétré dans l'église, donnant ce bon exemple qu'avait sollicité de lui le curé. Dans la lueur de vitrail et de cierges, il contemplait la tête de Desolina, à qui cette lumière affaiblie ne convenait pas moins que le plein jour. Que de souvenirs déjà autour de cette tête éblouissante! Elle était le centre d'un monde, le foyer ardent et coloré où se concentrent toutes les images. Et il refaisait, sur la puissance mystérieuse d'une faible créature, ces réflexions qui émeuvent les profonds amoureux. Cette petite villageoise, après tout de la même race que les rustres agenouillés sous la voûte, pourquoi rend-elle fade tout ce qui n'est pas elle ou ne participe pas d'elle? Faible action pourtant et si indirecte : il lui suffit de paraître, de fixer une figure microscopique sur la rétine!...

« Quelle illusion! songeait-il... Quel rêve d'un rêve! Quelle ombre d'une ombre! Et c'est la plus énergique de toutes les réalités! »

Loin de le calmer, cette pensée l'exaltait davantage. A l'Élévation, quand plane le silence d'une attente divine, son cœur se mit à battre si fort qu'il lui semblait que tout le monde dût l'entendre. Puis, une tristesse atroce : c'est dimanche, il ne la

verra pas l'après-midi. Elle l'avait voulu ainsi, le curé ayant exprimé l'avis que la pose était un travail. Comment passer les heures sinistres ? Un froid de mort lui contracta la chair...

La messe finissait. Il se jeta vers le bénitier, il offrit l'eau bénite à plusieurs femmes pour pouvoir toucher les doigts de Desolina. Grâce à un remous, ils se trouvèrent seuls derrière un pilier. Et il disait d'une voix suppliante :

— Je meurs, Desolina, à l'idée de ne pas vous voir tantôt!

Elle répondit, très vite :

— Nous allons à Stagno. Il y aura peut-être un bal ce soir...

Elle était déjà partie. Jean restait à réfléchir derrière le pilier. Quel prétexte inventer pour aller à Stagno?

Dehors, il se trouva devant Gennaro, Salvator et ce vieil homme desséché qu'il avait rencontré à la fête de Notre-Dame de San Bernardino.

— Eh! fit Gennaro en riant... Voici notre ami le ferraio qui te cherche... Il veut décidément faire ta fortune!

La physionomie du vieux pétilla, puis s'éteignit. Il se composa un visage froid et déclara :

— Je ne force personne... Mais je sais quel est l'affluent d'où descend l'or du Tessin! Ai-je l'air d'un fou?... Aussi vrai qu'il y a une vipère à

crête de feu sous les dents de la Vielli, à la source du Baltech, aussi vrai est-il que je connais le trou de l'or...

— Qu'est-ce que c'est encore que cette bête-là? demanda Salvador... Est-ce dans l'Apocalypse que tu l'as trouvée, ferraio?

Le vieux le toisa à plusieurs reprises, de la tête aux pieds.

— Tu es grand par la taille, maître maçon, mais pas par le savoir... Si tu n'as pas entendu parler de la vipère à crête de feu, c'est que tu n'as fréquenté que des briques. Sache que nous étions partis un jour pour chasser le bouquetin et par un grand soleil. Nous crevions de soif! Nous arrivâmes à la source des Dents de la Vielli et c'est là que nous l'avons vue. Elle nous regardait — et je ne souhaite pas qu'elle te regarde, quoique tu le mérites pour ton ignorance. Ses yeux nous remplissaient d'immobilité... je ne sais pas encore comment nous avons retrouvé la force des jambes pour nous enfuir... Vas-y voir, géant sans cervelle... Ce n'est pas ton gros corps qui te protègera!...

— Ta vieille langue a encore de la salive! répondit gaiement Salvator. Aime-t-elle toujours à claquer après une rasade de nostrano? Je lui paye un bocale.

— Je ne dis pas non! répliqua le vieillard avec moins de rudesse. Mais d'abord, je suis venu pour

l'illustrissime forestiere... Ne m'avait-il pas promis de monter jusqu'à ma forge?

Jean tressaillit violemment. L'occasion qu'il cherchait s'offrait d'elle-même :

— Êtes-vous sûr que je l'ai promis? dit-il... Nous étions tous un peu troublés à San Bernardino... Enfin, si vous le voulez... je monterai cet après-midi...

— Et si je vous prouve que mes pierres ont de l'or, demanda le Sasso d'oro... est-ce que nous nous associerons?...

— Pourquoi t'associer? cria Gennaro... Tu n'as qu'à ramasser l'or et à le vendre.

— Tu n'en sais rien! riposta aigrement le vieillard... Je te dis que j'ai besoin de deux cents lire... d'abord cent... puis cent un mois plus tard...

— Eh bien! je verrai, reprit Savigny. Si c'est vraiment de l'or, je ne demande pas mieux...

— Allons à l'albergo! interrompit Salvator, tandis que Gennaro murmurait à l'oreille du jeune homme :

— Tu ne vas tout de même pas jeter deux cents lire dans le Baltech?...

Le village de Stagno est situé à cinq cents mètres plus haut que Tavesco, et cette faible différence d'altitude suffit à modifier vivement l'aspect de la flore. A Stagno, les châtaigniers se rapetissent,

cèdent le pas aux hêtres et aux sapins. L'herbe est plus courte, les fleurs plus tardives, mais pour le moins aussi brillantes. On n'y voit point de lucioles. Les maisons, la plupart collées au roc, ou gardent les traditions les plus antiques, ou inclinent au chalet septentrional. Une petite église, réparée vingt fois, décèle encore, sous des formes hideuses, quelques vestiges gothiques. La population est moins gaie qu'à Tavesco, les hommes souvent sombres, les femmes mélancoliques. Mais pas plus qu'ailleurs, on ne résiste à la musique. Les jambes ont gardé l'ardeur italienne : seulement l'entrain est moins voluptueux.

Quand Jean, Philippe Morières, Salvator et Tagliamente arrivèrent à Stagno, la fête avait commencé. C'était vers le nord du village, devant la vallée. Sur un tertre granitique, une flûte faible et monotone, un petit violon geignard, formaient l'orchestre. Une centaine d'êtres des deux sexes s'agitaient autour. D'abord, c'était infiniment triste. Les hommes avaient de mornes faces moyen-âgeuses, les femmes étaient plates, les pommettes en saillie, les yeux arides. Il y avait de la vigueur dans leur danse, mais de la vigueur terne comme celle des rocs. Cependant, après quelques minutes, on découvrit de la bonne humeur. Peu à peu, à voir la conviction de ces gens, à deviner leur ardeur latente, la flûte sem-

blait moins plaintive, le violon devenait presque allègre.

Jean ne songea ni à l'ennui ni à la joie de cette petite foule. Tout de suite, son âme entra en tumulte, il vécut trop passionnément pour observer les impressions des autres : il avait aperçu Desolina, et par surcroît, dansant avec le mieux découplé des montagnards. Chose singulière, son amour avait été jusque-là sans jalousie. Ce mal s'éveilla brusquement : Jean se sentit blêmir d'inquiétude.

— Flanche pas, mon vieux! lui murmura Morières à l'oreille... On te regarde.

Jean se redressa. Il vit l'œil de Preda fixé sur lui, ironiquement.

— Attends, coglione! fit Gennaro entre ses dents... Un jour tu te moqueras de toi-même.

Et il lança à Giovanni un salut sonore.

— Vous avez donc eu l'idée de venir à la montagne? fit ce dernier d'une voix traînante.

— Oui, répliqua Gennaro... c'est le ferraio qui a invité sior Savigny... il paraît qu'il a vraiment trouvé la mine d'or.

Preda haussa les épaules; néanmoins, une crédulité cupide luisait dans ses yeux :

— Nous connaissons son or!... Au Tessin, les mines d'or sont cachées dans les maisons!

— Il y a peu d'or naturel, dit Jean, mais il y en

a. Jadis, ce pays en produisait beaucoup. Et il ne serait pas étonnant du tout qu'on découvre un jour un nouveau gisement. L'or se cache, sior Preda.

— Et puis, il repousse! intervint péremptoirement Salvator. L'or, le cuivre et l'argent croissent dans la terre comme les truffes... mais il leur faut plus de temps... Quand on n'épuise pas une mine on peut revenir cent ans plus tard : elle aura refait de l'or nouveau.

— C'est la vérité même, reprit Gennaro. Mon oncle — Dieu lui fasse paix!... avait un livre où je l'ai lu avec les yeux que voilà... Seulement, l'or ne repousse pas partout — il lui faut sa terre ou sa pierre...

— N'ai-je pas dit une mine? répliqua Salvator. L'or ne pousse que là où il a poussé de l'or... sans cela, nous n'aurions qu'à planter des pièces de vingt lire...

— Et même les pièces de vingt lire ne repousseraient pas dans une mine d'or, déclara Gennaro. Je l'avais demandé à mon oncle. L'or fabriqué est mort... les médailles, les chaînes, les bijoux aussi bien que les pièces... C'est comme les perles. Tout le monde sait qu'elles poussent dans les huîtres... mais si tu cuisais une perle, crois-tu qu'elle pourrait encore croître? Tu l'aurais tuée... Il faut de l'or vivant, de l'or de terre...

— Et alors, dit Preda avec un peu d'agitation,

le ferraio pourrait avoir raison, sior pittore?

— Ça ne m'étonnerait pas! répliqua Jean, qui sentit un moyen nouveau d'agiter l'âme avide du contrebandier... D'ailleurs, si ça vous intéresse, venez voir avec nous. Je ne suis pas gourmand et je donnerais une petite part de mon gain à ceux qui pourraient m'aider...

L'amour de l'argent se répandit sur la face de Giovanni avec une telle force qu'il en fit presque disparaître l'aspect haineux et faux.

Il répondit d'une voix rauque :

— Je serais curieux de voir les cailloux du ferraio.

— Eh bien, allons!

Le Sasso d'oro attendait sur le seuil de son antre. La forge était éteinte ; on apercevait confusément l'enclume, les tenailles, les marteaux, de la ferraille, un instrument aratoire en réparation. A la vue des cinq hommes, le vieux eut une grimace de mécontentement. Ses yeux jaunes toisèrent principalement les deux contrebandiers, car il avait plus de confiance en Salvator dont il connaissait la loyauté naïve. Quant à Philippe, il ne parut pas s'en inquiéter : c'est que David croyait aveuglément à l'honneur des touristes français, anglais ou allemands.

— Tu n'as pas l'air content, mon vieux Sasso d'oro? gouailla Gennaro.

— Je ne t'attendais point, ni celui-là ! répondit le ferraio, avec sa sincérité bourrue, en désignant Giovanni.

— Il nous insulte ! cria jovialement Tagliamente... Sasso d'oro, tu mérites plutôt du fer dans ta panse que de l'or dans ton coffre !

— On ne fait pas peur à un homme qui vit avec les précipices ! répondit fièrement le vieillard. Il est encore à sortir de sa mère celui qui fera reculer d'un pas le ferraio de Stagno !

— Tu n'empêcherais pourtant pas le seigneur étranger de nous donner une part de ses bénéfices ? ricana Gennaro... Et puis, que t'importe ?... ce n'est pas la mine qu'on vient voir chez toi... ce sont des pierres !

Cette remarque fit disparaître en partie l'humeur du Sasso d'oro. Il ne céda pourtant pas tout de suite :

— Sior forestiere, dit-il, désirez-vous que tous ces hommes vous accompagnent ?

— Je les ai amenés pour cela.

— Qu'ils entrent donc ! fit emphatiquement le vieil homme... Mais les pierres ne seront touchées que par celui que j'ai invité et son ami de France.

— Qui est-ce qui demande à toucher tes cailloux ? cria Gennaro avec un peu de colère.

Le forgeron ne l'écoutait point. Il fit traverser

l'atelier aux cinq hommes et les conduisit dans une petite chambre, où il n'y avait d'autres meubles qu'une caisse et une table. Un maigre matelas et quelques couvertures composaient la literie.

Le visage du vieux était devenu solennel jusqu'à en être farouche. Il tendit le doigt vers la caisse, disant :

— La voilà, la preuve!... Je ne suis pas un porc fou... vous allez voir.

D'un geste lent, et presque auguste, il souleva le couvercle de bois de hêtre. Il y a tant de suggestion dans une attitude sincère, que Morières lui-même se sentit impressionné. Gennaro et Preda avançaient des faces sauvages.

On aperçut des pierres, quelques-unes jaunâtres, d'autres bleues ou grises, avec des paillettes couleur d'or. Le Sasso d'oro choisit avec soin trois cailloux et les tendit à Jean :

— Regardez bien. Si vous vous y connaissez, vous verrez bien que c'est de l'or!

Le peintre était parfaitement ignorant en minéralogie. Il considéra ces pierres, qui ne lui parurent pas très métalliques — mais il fut surtout surpris de leur légèreté. Une minute il hésita, se demandant si, à tout prendre, il ne vaudrait pas mieux détromper le pauvre homme. Mais il rencontra les yeux flamboyants, presque féroces, du Sasso d'oro, et d'ailleurs, sans trop savoir pourquoi,

il voulut laisser une espérance à Giovanni. Il répliqua :

— Je m'y connais mal, sior Spera... mais je ne serais pas surpris que ce fût là de l'or!

— Ah! vous voyez, rugit le ferraio. Moi, je donne mon âme si ce n'est pas de l'or... Laissez-le tâter à votre ami... Tâtez, sior Francese...

Morières prit avec résignation les cailloux, et, pénétrant le désir de Savigny, il dit :

— Ma foi! pourquoi ça ne serait-il pas de l'or?

Une fureur de joie décomposa le visage du vieillard. Il se tourna vers les Tessinois et leur rit au nez frénétiquement :

— Hein? race ignorante... pauvres diables... poux de cabaret! Voilà trop longtemps que vous vous moquez du Sasso d'oro! Il y a plus d'esprit dans cette tête-ci que dans toute l'engeance de la Val Colla. J'aurai un palazzo à Milan ou à Florence... et vous viendrez cirer mes bottes!

Il se calma soudain. Une inquiétude venait de l'envahir. Il la traduisit en paroles bégayantes :

— Est-ce que... est-ce que vous vous associez avec moi?...

Jean se dit qu'il n'avait plus le droit de décevoir maintenant ce vieil homme. Il répondit :

— Oui, pour la somme que vous m'avez demandée... savoir, cent lire maintenant, et cent lire dans un mois....

Une convulsion fit tressaillir David :

— Cent lire maintenant... Hein! pouilleux, vous l'entendez, *maintenant*... Ce n'est pas un homme de votre race...

— Mais, intervint Morières, curieux, qu'est-ce que vous pourrez faire avec cent lire?

— Acheter les objets dont j'ai besoin!

— Lesquels? fit avidement Giovanni, que la cupidité avait rendu très crédule.

— Une bourrique même ne te répondrait pas... Crois-tu le ferraio de Stagno plus bête qu'une bourrique?... D'ailleurs, cela ne t'apprendrait encore rien. Car ce que j'ai à acheter, c'est pour en faire autre chose... avec le feu de ma forge, mes bons marteaux et mon enclume!... Possible que tu passes bien ton tabac, ton sel et ta poudre sur le Baltech, mais tu es venu trop tard au monde pour entrer dans l'âme du vieux David Spera!

— Tu dois pourtant des comptes à ton associé.

— Il les aura! dit noblement le Sasso d'oro... Je me fierai à lui... Sa parole vaut l'or que je lui ferai gagner...

— Vous me permettrez pourtant, si ça marche, fit le peintre en riant, d'associer ceux qui sont ici à ma part de l'entreprise.

— Dans un mois, sior pittore! J'aurai alors pris mes mesures...

Les yeux de Preda louchèrent. Pendant le silence

qui suivit, le ferraio remit soigneusement les pierres en place. Puis il jeta sur Savigny un regard inquiet. Mais quand le jeune homme eut tiré de sa poche un billet de cent lire et le lui eut remis, il resta pétrifié de surprise et de contentement, tandis qu'une jalousie sourde couvait dans l'âme de Giovanni.

Dehors, Morières grommela en français :

— Cet homme n'était qu'à demi-fou. Tu auras peut-être sur la conscience de l'avoir envoyé à la douche !

— Eh ! non, répliqua Jean, il est aussi fou qu'il peut l'être... Je lui ai donné une bonne pinte d'espérance... ce n'est pas rien dans une vie !

Preda marchait d'un air sombre. Après quelques pas, il ne put s'empêcher de dire :

— Alors, vraiment, ce serait de l'or que ce vieux fou aurait trouvé ?

— Je crois que c'est possible ! répliqua Savigny...

— Mais vous avez voulu rire en disant que nous pourrions être vos associés ? fit le contrebandier, en affectant l'indifférence... Vous avez *acheté le droit*... Nous n'avons rien à y voir !

— Pour sûr que nous n'avons rien à y voir ! s'écria Salvator, d'un ton sincère.

— Je ne m'en dédis pas ! déclara Jean... Je partagerais volontiers la moitié de mon lot... s'il y

avait de l'or... entre ceux qui sont ici présents avec moi.

Le grand Salvator fit un geste de refus, mais les visages de Giovanni et de Gennaro s'enflammèrent.

— Ça te portera bonheur ! remarqua Gennaro.

Le bal était proche. Il y avait une pause. La flûte et le violon vidaient chacun un verre de nostrano. Les danseurs et les assistants se reposaient au pied du tertre ou envahissaient une construction de planches où l'on servait à boire. Desolina se tenait dans un groupe de femmes : mais le grand montagnard continuait à rôder autour d'elle. La jalousie reparla dans le cœur du peintre. Il s'approcha de la Tessinoise, après de longs détours. Elle dit, souriante :

— C'est bien d'être venu !

Il ne put s'empêcher de montrer son mécontentement, et comme, depuis qu'elle le connaissait, c'était la première fois qu'elle lui voyait cette physionomie, elle dit, surprise :

— Qu'avez-vous ?

— Cela m'a fait de la peine de vous voir danser.

Elle ouvrit de grands yeux. Elle s'était figuré qu'il ne pouvait pas être jaloux.

— Alors, vous êtes comme ces autres ?

— Je suis comme ceux qui aiment !

— Mais vous voyez bien qu'elles dansent toutes avec plusieurs hommes!... Je ne puis pas refuser! Qu'est-ce qu'on dirait?

C'était juste. Il baissa la tête. Puis, après un silence :

— Nous danserons ensemble?

— Quand vous aurez fait tourner une ou deux touzettes! fit-elle, avec un rire provocant... Tenez, justement, deux de vos modèles sont montées de Tavesco.

Elle lui montra Pepa et Bellinda qui marchaient autour du tertre, les mains entrelacées.

— La Pepa surtout ne demandera pas mieux! Pourquoi ne l'avoir pas aimée plutôt que moi?

— Vous me faites mal avec votre rire!

Elle l'inquiétait effectivement. Il y avait en elle je ne sais quoi de plus fiévreux, de plus « strident » qu'à l'ordinaire. Et il songeait au montagnard.

— Allez! dit-elle... vous reviendrez après.

Il obéit. Il dansa avec Pepa qui lui jetait encore, de-ci, de-là, un regard langoureux, dans la vague espérance de partager avec lui sa maison de pierres sèches et ses châtaigniers. Puis, il entraîna Bellinda dans un galop.

Gennaro, de loin, épiait le jeune homme. Quand il le vit retourner auprès de Desolina, il dit nonchalamment à Giovanni :

— Que dirais-tu d'une bonne partie de morra?

Hors l'argent, rien ne passionnait Preda comme ce jeu sommaire, où la race italienne déploie les agilités de son instinct et de ses mouvements. Il était rare que Gennaro et lui jouassent ensemble, car la morra est féconde en querelles âpres et en coups de couteau. Peut-être Preda eût-il refusé. Mais depuis quelque temps déjà il n'avait fait une partie; il se trouvait dans la situation de l'alcoolique à jeun.

La tentation fut rendue encore plus irrésistible par l'exemple: devant la cantine, un groupe de montagnards jouait précisément à la morra.

Giovanni accepta. Quel risque, d'ailleurs, pouvait-il courir? Que Jean serrât d'un peu près la taille de Desolina pendant la danse! Même qu'il prît quelque privauté furtive? Giovanni n'en avait cure.

Tagliamente fit établir une table sur l'herbe, invita Salvator et un habitant de Stagno qu'il connaissait. La partie commença, presque gaie d'abord, puis sérieuse, puis sombre, puis haineuse.

Pendant ce temps, Savigny et Desolina dansaient aux sons plus chevrotants du petit violon et de la flûte, Elle évitait l'étreinte, et chaque fois qu'il voulait l'attirer contre lui, il la sentait se roidir. Cette résistance le consterna; il devint plus

triste et plus soupçonneux. Quand la danse fut terminée, ils firent quelques pas en silence, Ensuite il murmura, d'un ton chagrin :

— Pourquoi me faites-vous de la peine? Je croyais que nous étions amis.

— Nous sommes amis! dit-elle froidement. Et je ne sais pas quelle peine je vous ai faite.

— Vous le savez très bien! répliqua-t-il, incapable de se contenir. Vous vous êtes d'abord moquée de moi... et vous avez dansé comme certainement aucune femme ici présente ne danse... tout le temps comme si vous vouliez échapper à mes bras!

Elle haussa les sourcils, en signe qu'elle ne comprenait point. Puis, elle jeta un coup d'œil rapide vers la table où Giovanni, Salvator et Gennaro jouaient à la morra. La partie devenait tumultueuse. La voix de Preda était rauque et criarde :

« Cinque la morra! »

Outre qu'une foule assez compacte se pressait devant les jouers, le contrebandier tournait presque le dos au tertre. Desolina dit, avec un sourire étrange :

— La morra l'aveugle, il ne nous voit plus.

Elle eut le soupir de délivrance des prisonniers quand ils sentent que nul œil ne plonge dans leur cellule. Et elle fit quelques pas à l'arrière du tertre. Cet endroit était désert. Seuls l'homme à la flûte et

l'homme au violon étaient visibles. Encore n'apercevait-on que leurs dos.

Des blocs obstruaient l'étroite vallée. Quelques hêtres, quelques sapins poussaient sur la terre aride, et la tristesse du paysage s'augmentait des clameurs de la foule. Desolina continuait à marcher, inattentive, comme si elle eût été seule. Il la suivait, ne sachant plus que lui dire, pris d'une détresse immense. Ils s'engagèrent ainsi derrière des blocs; tout disparut à leurs yeux; à peine s'ils entendaient encore une rumeur qui ressemblait au bruit d'une eau lointaine. Elle s'arrêta alors. Le même sourire étrange erra sur ses lèvres :

— Il y a cinq ans, dit-elle, que je n'ai pas été hors de la portée de sa vue ou de celle de Palmieri...

Elle répéta avec un soupir :

— Cinq ans!

Puis, elle reprit :

— Alors, je vous ai fait souffrir?

— Oui! dit-il, résigné.

Elle le regarda avec pitié, elle frissonna. Une chose indéfinissable était en elle depuis le matin. C'était tantôt de la crainte, tantôt de la joie, puis de la révolte et même de la colère. Maintenant, sous ce ciel où les nuages erraient comme des perles géantes, parmi ces pierres rudes, elle ne

savait plus. L'indécision emplissait son être. Elle murmura, avec beaucoup de douceur :

— Il ne faut pas m'en vouloir... Ce n'est pas de ma faute... Que voulez-vous que je fasse pour le faire oublier?

— Me parler comme vous le faites en ce moment.

Il lui prit la main, et tout à coup, ce fut en elle une révolution profonde. Il sembla que tout ce qui s'était accumulé de rêves et de souvenirs devînt une seule impression, vaste, puissante et tendre. Elle se prit à trembler. Et d'un geste simple, sans une hésitation, posant ses mains sur les épaules du jeune homme, elle lui mit un grand baiser sur la bouche :

— Vous l'avez voulu, ce pauvre amour! fit-elle à voix basse... Il est à vous, maintenant! Que Dieu n'en fasse pas notre malheur à tous deux!

VIII

L'ATTENTE

Ils eurent quelques jours féeriques. Pour l'un et pour l'autre, la minute du baiser semblait se prolonger à l'infini. C'était leur vie même, la chose pour laquelle ils étaient venus au monde. Qu'il fût seul ou devant elle, il avait sur la bouche la fraîcheur ardente des lèvres de Desolina. Elle, faite pour le grand amour, ne voyait plus que cet étranger venu des terres inconnues pour la séduire. Mais après une semaine, l'impatience commença de naître, chez lui d'abord, chez elle ensuite. Il souffrit d'être si près et si loin d'elle. Il souffrit du parfum de la chevelure mêlée aux essences des fleurs, il souffrit du petit pied délicat, frêle et nerveux : il avait des élans douloureux vers ces joues finement ciselées, vers ces paupières si dou-

cement palpitantes, vers ce cou surtout, si provocant et d'une nuance si parfaite.

Il tournait autour d'elle avec un tremblement de passion, et, peu à peu, grandissait une jalousie meurtrière contre Giovanni Preda. Elle souffrit vite autant que lui — quoique pour une cause différente. Malgré son impétuosité native, elle avait, étant femme, plus de patience. L'attente ne l'eût point choquée : peut-être l'eût-elle voulue. Mais son amour lui rendait affreuses les caresses du contrebandier. Toujours, elle les avait subies avec répugnance; elles devinrent une intolérable torture.

Un après-midi, elle était assise sur un banc de châtaignier. L'automne était venu; la lumière avait des tons plus jaunes; elle semblait couler avec langueur, presque avec mélancolie, sur les herbes pâles, sur les fleurs fléchissantes et dans les feuilles lentement séchées par la mort. Un grand silence régnait sur Tavesco; les châtaigniers, les tilleuls, demeuraient étrangement immobiles; le ciel dormait comme un lac figé, les montagnes semblaient plus dures et plus pesantes.

Depuis quelque temps, ni l'un ni l'autre, absorbés, n'avaient prononcé une parole. Jean laissa, de fatigue et de découragement, retomber ses pinceaux :

— Est-ce que cela va durer longtemps encore?

— Comment le savoir? dit-elle avec un grand soupir.

Il ne répondit pas tout de suite. Puis, tournant vers elle des yeux étincelants et un peu hagards :

— C'est vrai... *vous* ne pouvez pas le savoir... C'est à moi qu'il appartient d'agir. Je suis prêt. Mais il faut que vous aussi vous soyez prête et vous n'avez pas encore voulu me répondre!

Elle s'assura du regard que Palmieri était à distance :

— Je ne sais que répondre... j'ai peur...

— C'est juste, fit-il avec accablement... et je suis un égoïste; je ne devrais jamais oublier cette crainte si légitime?

— Oh! non, dit-elle vivement, vous oubliez ma crainte parce que vous m'aimez!... Les hommes sont ainsi. Et moi, j'ai peur non seulement pour moi...

Il sursauta, il la regarda profondément :

— Vous avez peur pour moi?

— Pour tous deux, fit-elle avec timidité...

— Il faut que je le sache bien, Desolina... est-ce plutôt pour vous?

Leurs prunelles se pénétraient. Elle se sentit incapable de dissimuler. La vérité jaillit d'elle comme l'étincelle du silex :

— Je mens! murmura-t-elle... je n'ai plus peur pour moi... et si la vie que je mène devait conti-

nuer, je préférerais mourir. J'ai tout pu souffrir avant Stagno... je ne peux plus maintenant. Ma haine devient si forte que je pense chaque jour à *le* tuer... et, si cela continue, comment pourrais-je résister à la tentation?

— Et moi aussi, dit-il d'un ton sombre, j'aime mieux mourir que de vous savoir à cet homme.

— Est-ce vrai? demanda-t-elle avidement... Est-ce tout votre cœur qui parle?

— C'est aussi vrai que vous vivez, Desolina!

Elle parla d'un ton de rêve :

— Je vous crois, caro mio, je le sens trop en moi pour ne pas le croire... Cette vie deviendrait vraiment pire que la mort!... Il faut que cela finisse... Il faut fuir... et le jour où vous serez prêt, je serai prête aussi.

Elle ne cessait de fixer ses yeux sur la silhouette d'Armanio perdue au fond de la vallée...

— Écoute! chuchota-t-elle, le tutoyant dans l'excès de son agitation, tu ne veux pas qu'on le tue... et moi aussi je ne voudrais pas qu'il meure à cause de moi — quoiqu'il ait mérité toutes les morts... Il n'y a qu'un seul moyen, alors... Il faut, lorsqu'*il* sera sur le Baltech, qu'Armanio ne puisse pas bouger pendant quelques heures...

— On se saisira de lui! fit vivement Savigny.

Elle haussa les épaules :

— Qui? Gennaro? Mais alors, c'est la mort pour

lui ou pour Giovanni... Non, il faut d'abord essayer autre chose... Je puis endormir Armanio... J'ai depuis longtemps ce qu'il faut pour cela... Que je sache seulement le jour et l'heure où tout sera prêt... où nous pourrons nous enfuir à Lugano et prendre le train... C'est tout ce qu'il me faut...

— Et si vous échouez?

— C'est vrai... je pourrais ne pas réussir... il peut ne pas boire à l'heure que vous auriez choisie. Si c'était le matin — ou le soir à huit heures, ce serait bien. Le matin vaudrait encore le mieux, car il prend alors du thé... un thé dont le goût est très amer...

— Ce sera le matin! Il y a des départs de Lugano...

— Ce n'est pas tout! fit-elle vivement. J'ai longtemps pensé à cela. On ne risquerait peut-être pas même sa vie si une femme était avec nous... Gennaro est adroit et il t'aime comme un fils... je suis sûre qu'il pourrait en trouver une...

— Pourquoi cela diminuerait-il le danger? demanda-t-il naïvement.

Elle eut un sourire presque malicieux :

— Gennaro le devinera. Tu n'es pas Tessinois, mon cœur!... Je te le dirai... mais pas à présent... Armanio bouge... As-tu bien compris?

— Oui.

Leur gardien arrivait à pas lents. Jean se mit à

délayer du cinabre et de l'ocre. Elle souriait, un peu pâle. Leur complicité était entre eux comme une chose puissante et neuve, pleine d'actes en formation, pleine d'événements proches, telle l'attente des peuples à la veille d'une guerre : les armes n'ont pas parlé encore, la vie semble continuer sa marche tranquille — mais les nations ont une fièvre d'immenses et inévitables cataclysmes.

Armanio vint travailler la terre, à quelques pas des jeunes gens. Il ne parlèrent plus que de choses insignifiantes. Mais, au départ, leurs regards se comprirent.

Jean se dirigea tout droit vers la maison de Gennaro. Il trouva le contrebandier dans sa cour, en train de s'exercer aux boules :

— Une demi-heure plus tôt, tu me trouvais au lit ! s'écria le Tessinois à la vue du peintre. Nous avons fait une fameuse expédition sur le Baltech !...

Il visa, et ayant atteint le but, se mit à rire :

— Je veux battre Lucio... quoiqu'il soit rudement fort, le coglione !... Alors, qu'est-ce qui t'amène dans ma maison ? Est-ce que nous projetons une course dans la montagne ?

— Non ! fit sérieusement Savigny... J'ai un service à te demander.

— Je te l'ai toujours dit : un mot à l'oreille... A ceux que j'aime, ces deux mains et cette tête... Dis ce qu'il faut faire.

Cette minute était grave. Jusqu'à ce moment, la vie de Jean était pure et nette. Elle le serait sans doute encore *après*. Toutefois, avant de confier son secret, et peut-être son sort, à cet homme de sac et de corde, il hésita. Le fin Tessinois s'en aperçut et haussa les épaules :

— Eh ! pauvre cœur, tu hésites ! C'est que tu ne connais pas encore Gennaro. Parle, cher petit, comme si tu parlais à toi-même !

Jean franchit le passage redoutable.

— Gennaro, dit-il... je me fie à toi. Peux-tu m'aider à faire partir la femme de Preda ?

— J'ai voulu que tu le demandes. Mais j'avais déjà lu sur ta face. Depuis longtemps, j'y songe. S'il plaît à la Vierge, nous enlèverons Desolina, quand ce ne serait que par haine du porc ! Mais tu sais, petit, — sa vie, la tienne et peut-être la mienne, nous les risquons ! Moi, je *te* déteste depuis si longtemps, que je n'attendais qu'une occasion sérieuse...

Il tendit la main à Jean, ses yeux s'attendrirent :

— Je pense que tu y as réfléchi... N'en parlons plus ; dis-moi ce que tu comptes faire — à moins que tu ne me charges de tout.

— Je te demanderai seulement d'être prêt, le

matin que nous fixerons... Preda sera absent et Palmieri dormira pour quelques heures. Il faudra être vite à Lugano et *qu'elle* prenne le premier train pour Berne ou pour l'Italie — je ne sais pas encore au juste...

— Santissima Madonna ! C'est tout ce que tu espères de moi ? Une carriole et un cheval !...

— Non, ce n'est pas tout. Desolina veut être accompagnée par une femme, au moins jusqu'à Lugano.

— Elle est fine, la bellissima ! fit le contrebandier... Une femme, tu comprends, c'est plus difficile à trouver qu'un cheval. Mais dors en paix, j'en aurai une... et qui saura se taire !

— Mais alors, demanda Jean, naïvement, tu devines pourquoi cette femme?

— A moitié ! Desolina veut, si par hasard elle était rattrapée avant d'avoir pris le train, qu'on ne puisse rien lui reprocher *pour son corps*... et tu sais que Giovanni n'attache pas d'importance à autre chose. Ainsi, elle se gare contre le couteau.

« Comme ces gens se connaissent ! » songea le jeune homme.

Et il reprit avec chaleur :

— Gennaro, si tu me rends ce service, tu sais, n'est-ce pas, que je ne l'oublierai jamais ?

— Ça m'est égal ! dit paisiblement le contre-

bandier. Je fais cela pour mon plaisir, mio caro, par bonne amitié pour toi et par haine pour lui ! Si tu savais combien de fois je l'ai tenu, dans la montagne, au bout de mon fusil ! Seulement, tu comprends, c'était risquer trop que de risquer ma peau contre la sienne... Sans motif! Et pendant que je te parle, j'ai trouvé la femme ! Elle nous aidera en mémoire de son fils que j'ai rapporté sur mon dos, du Baltech... Celle-là ne parlera pas. Cher petit, je rirais pendant cinq ans si nous pouvions rouler le Giovanni !

Jean rentra fort troublé dans le Mur de Panseri. Morières attendait, assis devant un feu de bois, car il trouvait que la chambre fraîchissait considérablement par les soirs d'automne.

— Camarade, dit-il... mon ennui s'élève aussi haut que le Monte Generoso. J'ai croupi dans ce trou plus longtemps que ne le comporte la patience humaine, espérant toujours que ça s'arrangerait, comme dit l'autre. Ça s'arrange de moins en moins... J'ai le regret de t'annoncer mon départ.

— Philippe, fit doucement le peintre... je n'oublierai jamais que tu as été un ami plus patient que je ne le mérite...

Philippe l'interrompit :

— Vas-tu encore me faire ton serment du Grütli? Il n'y a évidemment pas de doute, j'ai mérité ta

reconnaissance éternelle. Si j'ai jamais besoin de cent louis, j'en ferai état. Mais pour le moment, ta gratitude m'indiffère ! C'est ta situation qui m'intéresse. Je la trouve de plus en plus absurde et périlleuse. Un pauvre animal, ce Jean Savigny... Comment va-t-il se tirer de là? Si j'avais l'honneur d'être le bon despote dont parle Renan, je ne verrais pas d'autre issue que de te faire empoigner par mes gendarmes, et jeter dans une bonne cellule, bien inconfortable! On te guérirait par les mauvais traitements et une nourriture insuffisante.

— Merci de ces bonnes paroles! répliqua le jeune homme... En attendant, je t'informe que je partirai peu de temps après toi.

Philippe leva un visage inquiet.

— Tu blagues?

— Non...

— Alors, c'est que tu vas commettre une bêtise plus grosse que toutes les autres...

— Mon ami, murmura Jean d'une voix douce, je sais bien que tu ne peux ni ne dois me comprendre : j'aimerais autant dormir au fond du lac de Lugano que de continuer à vivre ainsi.

— Oui, soupira Philippe... et je crois bien que je ne serais qu'à demi surpris si tu commençais ainsi ton dernier sommeil... Alors, mon pauvre garçon, tu l'enlèves?

— Je l'enlève ! répondit tout bas Savigny.

Ils gardèrent longtemps le silence.

— As-tu cependant réfléchi ? reprit Philippe d'une voix blanche. Jusqu'à présent, tu n'as qu'à demi participé à la vie des brutes. Peu des nôtres, sans doute, se seraient prêtés aux fréquentations odieuses que tu as subies. Mais enfin ! c'est une manière comme une autre de jeter ta gourme : il est peu probable que de petites aventures dans un trou obscur du Tessin eussent retenti sur ta vie future... Mieux que les autres, au reste, tu es fait pour te dégager, pour secouer tes poussières... Seulement, cette fois, il ne s'agit plus de leurs vins et de leurs danses : c'est dans le fond même que tu t'empêtres. Demain tu seras un sauvage... Ce n'est plus de la familiarité d'un Gennaro qu'il va s'agir, c'est de sa complicité. Ce n'est plus l'affaire de quelques billets de banque avec l'autre... S'il te trouve, le règlement sera au couteau !

— Ne t'ai-je pas dit que je l'aime mieux ainsi ? fit Jean avec véhémence.

— Oui, gosse tragique ! Et pourtant, si tu voulais fuir demain avec moi, filer sans arrêt, droit devant toi, de train en train, de bateau en bateau, six mois de course te guériraient.

— Tu consultes ta propre âme.

— Non ! C'est bien la tienne que j'envisage. Si j'avais, moi, une passion, je serais plus incurable

que toi... j'ai moins de jeunesse — moins de renouvellement.

— Oui, mais tu n'auras pas de passion.

— C'est vrai ! s'écria Morières avec amertume. Tout de même, tu ne devrais pas me le dire. Enfin ! quoique mes paroles tombent dans une machine pneumatique, j'insisterai encore. Tu veux bien risquer *ta* vie, soit. Mais qu'on *ta* tue, c'est toi qui auras commis ce meurtre. Si Gennaro ou Preda succombe, c'est encore toi !... Tu le sais bien, pourtant, que cette race n'a pas un respect prodigieux de la vie humaine.

— Si Desolina meurt, dit Jean, eh bien, je saurai me condamner !

— Et moi, je n'en suis pas sûr ! Cela dépendra des circontances.

— Cela ne dépendra que de moi.

Philippe sourit avec mélancolie.

— Tu me fais souffrir inutilement, s'écria Savigny... ma résolution est prise.

— Parbleu ! Je ne le savais que trop... Ah ! que tu étais digne de naître parmi eux... que tu es près d'être de leur sorte ! Si seulement je n'avais pas fait la folie de t'accompagner jusqu'ici : j'aurais pu m'en laver les pattes !...

— Tu n'y es pour rien, va !

De nouveau, le silence. Les sarments craquaient avec violence. Des étincelles se poursuivaient

comme une nuée d'insectes et la danse rouge des lueurs sur la muraille était pleine de la gaieté du feu. Morières, secouant les épaules comme s'il se débarrassait d'un fardeau :

— J'ai dit ! Et maintenant, raconte-moi ce que tu veux faire.

— La chose la plus simple, L'enlever, un matin que Preda sera en campagne et Armanio endormi.

— Armanio endormi?... Ah! oui... Encore bon qu'on n'ait pas songé à lui administrer un bouillon d'onze heures... Et puis, la fuite, le train, Paris?

— Non, je ne veux pas m'arrêter à Paris. Dans son intérêt, il faut aller beaucoup plus loin.

— C'est encore relativement sage.

Philippe donna un coup de tisonnier dans le foyer :

— Si j'osais être entièrement ton ami, sais-tu ce que je devrais faire?

— Non !

— Mettre tout simplement Preda sur ses gardes...

— Philippe! cria Jean, les tempes enflées de fureur.

— C'est ce que je devrais faire, oui. Mais je manque d'énergie. Je me bornerai, si cela devient utile, à t'accabler de mes conseils... Pour ce, je retarderai de quelques jours mon départ. Par exemple, je filerai en temps utile... car d'avoir un

contact quelconque, au moment décisif, avec ces fripouilles... ce serait au-dessus de mes forces...

Jean lui prit la main et la serra en silence :

— Je t'assure, fit-il, que bien d'autres, à ma place...

— Si elle avait été ton égale, peut-être... Mais il y a presque une différence d'espèce, mon pauvre garçon, une fille de Tavesco et toi.

— Voilà où tu ne comprends plus! soupira Savigny.

— Pauvre luciole, après tout, fit rêveusement Morières... Ne pouvais-tu la laisser briller un instant sur ses prairies natales?

— Elle s'y mourait, Philippe! Et sa souffrance aussi a touché mon cœur!

IX

LA FUITE

C'était de grand matin. Le vieil Armanio allumait le feu, car, pour faire plaisir à Giovanni, il vaquait à tous les soins qui auraient gâté les mains de Desolina. Le jeune femme disposait les tasses, la théière, la polenta, sur la table. Ces deux êtres ne se parlaient presque jamais. Leur haine était mutuelle. Desolina avait en exécration la bouche plate, les traits figés, la main sèche et dure, la démarche mécanique du vieillard, mais surtout le son de sa voix. Elle souhaitait sa mort autant que celle de Giovanni ; elle avait contre lui ce mépris instinctif que la plupart des êtres ont contre ceux qui gardent les captifs et les espionnent. Ce matin, elle ne le perdait pas des yeux. Elle attendait avec une impatience convulsive le moment où, le feu allumé et l'eau mise à bouillir, il s'en irait fumer

sa première pipe en attendant le thé : car Palmieri aimait infiniment cette première fumerie qui, disait-il, lui ouvrait « le goût de la bouche ». Ce moment arriva. Le vieux tira sa pipette noire, la bourra avec méthode, et s'en fut sur le seuil. Desolina avait un quart d'heure devant elle.

Ayant mis le thé dans la théière, elle tint prête une pincée de poudre pâle, dans un cornet de papier. Il n'y avait, dans son âme hardie, aucune sorte d'hésitation. Mais elle était émue; elle se remettait continuellement à supputer les chances dont allait dépendre toute sa destinée.

Giovanni ne pouvait être de retour à Tavesco avant onze heures, et par conséquent, en aucun cas il n'atteindrait Lugano plus tôt que vers deux heures de l'après-midi. De plus, on l'avait excité à rendre une visite au Sasso d'oro : Desolina croyait être sûre qu'il n'y manquerait point. Le passage à Stagno faisait un nouveau retard, et parce qu'il lui fallait se détourner de sa route, et parce qu'il n'en repartirait pas tout de suite. Tout dépendrait donc du sommeil d'Armanio. S'il buvait son thé sans défiance, avant huit heures Desolina serait sur la route de Lugano, dans la carriole procurée par Gennaro, et en compagnie d'une autre femme. Néanmoins, le départ n'irait pas sans quelque difficulté. C'est que la Tessinoise, par un dernier raffinement de précaution, voulait

donner un prétexte : elle prétendrait se rendre à la ville, à cause de l'indisposition même de Palmieri — pour aller chercher un médecin. Ceci exigerait l'intervention d'un nouveau personnage, la vieille Lucia, qui était volontiers garde-malade, quand elle n'allait pas glaner ou cueillir des simples...

Le thé était prêt. Desolina mit du sucre, un peu plus qu'à l'ordinaire, dans la tasse d'Armanio, ajouta de la poudre et versa la liqueur bouillante. Sa main ne tremblait pas, ses pupilles étaient un peu dilatées. Elle avait peur, sans que sa volonté en souffrît la moindre atteinte. Elle se servit ensuite elle-même, mit la main sur son cœur, et après une forte inspiration, elle s'écria :

— Armanio!...

Le vieux finit sa pipe et vint s'asseoir. Ce fut la minute atroce. Après s'être coupé une tranche de polenta, il goûta le breuvage. La pâleur de Desolina eût pu donner l'éveil — mais s'il avait l'habitude de l'épier au dehors ou dès qu'il y avait quelqu'un, il détournait à demi le visage d'elle lorsqu'ils étaient seuls. Son palais n'avait rien de la finesse de sa vue ou de son ouïe : l'usage des épices brûlantes, la fumerie continuelle du tabac violent de Brisago l'avaient blindé. Il avala une gorgée très chaude, et déposa sa tasse avec tranquillité. Desolina disait tout bas :

— Très sainte Madone, je te brûlerai un cierge

chaque dimanche pendant cinq ans... Sauve-moi des mains de ces hommes. Tu sais bien qu'ils me rendent malheureuse... Très sainte Madone, aie pitié de moi !

Le vieux mangea lentement sa polenta et, ayant vidé une première tasse, il en réclama une deuxième.

Desolina la lui servit en priant intérieurement :

« Tu m'as exaucée, très sainte Madone, et je tiendrai fidèlement ma promesse... Je la doublerai si tu ne m'abandonnes pas !

Palmieri, ayant fini de déjenuer, se rendit au jardin. Avant de se mettre au travail, il s'accorda une pipe encore. Il la fuma assis dans la galerie, et comme il était sans méfiance, il céda presque sans lutte à la torpeur qui l'envahissait. Cependant, après avoir fermé trois ou quatre fois les yeux, il eut un instinctif mouvement de réaction. Desolina, qui l'observait obliquement par la vitre, le vit se dresser à moitié. Dans sa terreur, elle leva ses mains jointes vers l'image de la Vierge, clouée à la muraille : le vieux se rassit. La pipe lui tomba de la main. Il demeura immobile. Pendant un quart d'heure, la jeune femme n'osa sortir. Elle considérait la silhouette de Palmieri, la tête renversée sur la poitrine, à droite, avec la crainte de le voir se réveiller brusquement. Lorsque, enfin, elle se décida, ses jambes fuyaient sous elle. Il lui

fallut plusieurs minutes pour arriver au but. Elle toucha d'abord l'épaule du vieillard, puis son bras, puis elle le secoua légèrement, puis plus fort; il ne bougeait pas :

— O Vierge sainte! balbutiait-elle.

Un quart d'heure encore, elle attendit. Elle se rassurait à mesure. Enfin, après l'avoir appelé, sans recevoir de réponse, elle se décida à courir chez la Lucia.

La cueilleuse de simples habitait une cahute sordide, près du jardin de Preda. C'était une femme de stature naine, développée en largeur, avec une tête en cube, des dents à croquer du granit, des yeux circulaires, et qu'elle ne pouvait fermer complètement, des bras courts, épais, très solides. Rien ne l'étonnait : elle semblait mettre sur un même plan tous les actes des hommes et tous les événements de la vie.

A la vue de Desolina, elle leva, en silence, ses yeux pesants :

— Lucia, dit la jeune femme... Armanio est atteint d'un mal étrange... il s'est endormi en fumant sa pipe et ne répond pas à mes cris.

— Il est vieux, fit sentencieusement Lucia... Qui sait si ce n'est pas son dernier matin?

— Ne veux-tu pas veiller sur lui pendant que j'irai chercher un médecin?

Desolina étouffait en prononçant ces paroles :

— Pourquoi ne veillerais-je pas sur lui ? répondit Lucia avec calme. J'ai veillé sur des centaines de gens parmi ceux qui vivent et ceux qui sont morts... J'aime mieux ça que de courir dans la montagne...

— Alors, viens ! reprit Desolina, d'un ton presque joyeux...

— Je n'ai rien d'autre à faire...

Les deux femmes traversèrent le chemin sans être vues, et se trouvèrent auprès du vieillard. Il n'avait guère bougé. Son souffle était imperceptible ; un peu de salive lui coulait sur la barbe :

— Eh là ! compère Palmieri... cria la Lucia.

Elle le fixait de ses yeux ronds, et le poussait aux épaules.

— C'est vrai qu'il est bien endormi, dit-elle, il faudrait le traîner sur son lit...

— Je vais t'aider, fit Desolina, avec répugnance.

Ce fut une besogne odieuse. Mais enfin, Armanio reposa, la tête sur l'oreiller :

— Maintenant, je te laisse ! dit la jeune femme.

— Oh ! tu peux bien me laisser... il n'y a encore personne au village qui vaut Lucia pour rester avec les malades. Et je connais beaucoup de remèdes ! Va donc, ma fille !

Desolina jeta un dernier regard sur le vieux, le vit immobile et s'en fut mettre son meilleur costume, avec ses bijoux. Cela ne lui prit que

peu de minutes. Elle se glissa ensuite par le dehors de Tavesco, où elle ne rencontra que deux ou trois commères, des enfants et Panseri le peintre d'enseignes qui, la sachant taciturne, se contenta de lui jeter un salut. Elle trouva la carriole qui attendait à quelque distance, sur la route. Une femme aux cheveux gris s'y trouvait : c'est elle, qui, non seulement devait accompagner Desolina, mais encore conduire l'attelage. Elle avait des yeux clairs, perçants et jeunes dans une face usée. Elle dit simplement :

— Tout va bien?

— Tout va bien?

— En route, alors!

Elle bondit sur le siège avec une agilité singulière et le petit cheval rouan, de mine chétive, partit vivement. Une détente se produisit dans le cœur de la jeune Tessinoise. Elle se vit sauvée; un sang frais comme les sources de la montagne bondit par ses artères. Elle regarda, avec exaltation, le clocher de Tavesco, disparaître derrière les rocs. Aucun souvenir ne l'attirait en arrière. Enfance, jeunesse, — toute sa vie passée lui parut aussi odieuse qu'elle l'avait été en réalité. Elle aspira l'air « neuf », l'air libre qui lui fouettait le visage, et, pour la première fois, elle se sentit une créature agissante. Cela lui fut presque aussi délicieux que l'amour même.....

Depuis la veille, Jean était à Lugano. Pour se soustraire quelque peu à son imagination, il avait dîné chez Vacounine. Le Slave était lui-même fort excité : la police russe venait de faire une râfle de nihilistes. Et l'autre discourait à ce sujet, avec une abondance de termes scatologiques, qui divertissaient presque le jeune homme. Il annonçait le grand cataclysme, la dislocation de cet empire russe qui se noyait dans ses excréments.

— Nous sommes à l'aurore du plus grand événement du siècle! hurlait-il. La révolution française même n'est qu'un épisode à côté de la lutte épouvantable qui secouera l'univers dans ses fondements. C'est que vos Girondins et vos Montagnards croyaient encore aux fictions sociales. L'éruption slave sera l'explosion des individus!

Il finit cependant par remarquer la préoccupation de son hôte. Jean, qui le savait sûr, ne résista pas à l'attrait de la confidence. Vacounine l'écoutait en roulant des yeux terribles. A la fin, il poussa un éclat de rire :

— C'était écrit! dit-il... Oui, c'est une des histoires qui se lisent sur votre visage. Et j'aurais dû m'y attendre!

Puis, il ajouta gravement :

— Il faut réussir, mon garçon... car si vous ne réussissez pas, vos chances de mort prématurée vont croître dans une proportion respectable...

Heureusement, vous avez avec vous la finesse italienne... Ni la belle des belles ni Gennaro ne feront de faux mouvements...

— Je ne puis guère commettre de maladresses, dit Jean avec un sourire, tout est réglé en dehors de mon intervention — qui aurait été dangereuse: il n'y aura plus qu'à prendre le train.

— Et à ne manquer aucun train ultérieur... Où allez-vous? Paris?

— Non. La fuite en ligne droite... sans arrêt... très loin!

— Oui... C'est au mieux... Ah! petit ami, que je vous envie!

Ils passèrent une partie de la soirée devant le lac, en ce même endroit où la Tessinoise était apparue pour la première fois au peintre. Malgré l'automne, le temps était tiède. La brise soufflait à peine. Sur la masse sombre et miroitante du lac, quelques barques passaient, furtives. Un chant lointain rasait les ondes. Et Jean, le cœur défaillant de tendresse, se souvenait de ces premières heures où il avait senti descendre en lui la magie latine. Ah! elles ne lui avaient pas menti en lui annonçant une vie neuve!

Comme les plus beaux jours d'antan semblaient pâles et ternes! Ici, ses sens, son âme, chacune de ses fibres, avaient connu une renaissance. Il lui semblait n'avoir auparavant vécu que de rêve et

d'illusion, et qu'aujourd'hui seul fût une réalité!... Une nuit encore, quelques heures, et le destin sera vaincu!

Il arracha une touffe de fleurs flétries; il les porta à ses lèvres; elles sortaient de cette terre qu'elle avait frôlée pendant que les lucioles croisaient leurs petites lampes mobiles :

— Je vous conseille de prendre un peu de chloral! fit le géant, lorsqu'ils se séparèrent. Vous allez passer une de ces grandes nuits d'attente, qui, même lorsque le bonheur doit les suivre, sont tragiques...

Il suivit le conseil du Slave et put dormir jusqu'à l'aube. Mais alors, une agitation frénétique s'empara de lui et ne le quitta plus; toutes ses pensées, toutes ses sensations se présentèrent sous la forme de l'attente : c'est peut-être la pire des fatigues nerveuses. L'arrivée de Gennaro lui apporta d'abord un peu de soulagement. Le contrebandier avait quitté Tavesco de grand matin :

— Rien! dit-il en abordant le jeune homme.

Il avait été convenu que, s'il se présentait quelque obstacle, Desolina relèverait les rideaux de sa fenêtre.

— Alors, tu crois que nous réussirons? fit Jean d'une voix rauque.

— Tout doit réussir! répondit Gennaro. Il n'y a plus que la chance qui puisse être contre nous.

— Tu es tout de même bien sûr de la vieille?

— Comme de moi-même. Elle connaît la conduite des chevaux depuis son enfance... Puis elle n'est pas bête... Je te dis qu'il n'y a plus que la chance. Et à la chance, je crois que les saints eux-mêmes doivent se soumettre...

Il tira de sa poche une énorme montre qu'il tenait de son père et dit :

— Nous avons deux heures... Fais-moi donner à manger... puis, nous aurons encore bien le temps... Toi-même, mange si tu le peux : j'ai remarqué, dans les montagnes, que ceux qui mangent se tirent mieux d'affaire que les autres...

Jean fit apporter du café, du pain et des œufs que le contrebandier dévora avec allégresse. Tandis qu'il observait cette figure verdâtre, ces yeux faux et brillants, ce nez robuste en forme de rostre, il songeait aux paroles de Morières. C'était vrai, pourtant. La sauvagerie avait envahi son existence, et qui sait quand elle en sortirait! Cela aussi venait-il de la terre latine? Avait-il pris un peu de l'âme des gens de sac et de corde? Et tandis qu'il s'étonnait, des idées éparses s'associèrent. Est-ce que, après tout, la sauvagerie n'envahit pas les destins qui lui paraissent les plus fermés, et dans toutes les classes? Acteurs ou victimes — qu'est-ce donc que le drame de Carnot et de l'impératrice Élisabeth tombant sous le poignard, de Mac-Kinley et de

Humbert, « tirés » en pleine foule comme des fauves sur la savane, de la princesse Louise frayant avec un lieutenant Keglewich, ou de la princesse de Bourbon enlevée par un peintre? Qu'est-ce que les mille aventures banales où l'amant tue la maîtresse, la maîtresse l'amant, le fils naturel son père, le mari sa femme? Par quoi l'enlèvement de Desolina participait-il davantage de la barbarie primitive?

« Par rien! » s'affirma-t-il.

Mais le profil aigu de Gennaro, attirant de nouveau son regard :

« Si... par lui!... par la nature du complice! »

Il eut un mouvement de dégoût; la passion balaya ce scrupule.

— Tu as le visage bien tiré, poverino! remarqua le drille... Eh! ne crains rien... Maintenant que tu as engagé bravement la partie... même si tu perdais aujourd'hui... nous gagnerions demain!... Tant pis pour Preda, s'il se trouve sur notre route!

Il cligna de l'œil et fit un geste d'égorgement :

— Gennaro! s'écria le jeune homme avec force... Je t'ai dit cent fois...

— Qu'importe ce que tu as dit? interrompit jovialement le contrebandier... *Les actes mangent les paroles!* Et puis, ce n'est jamais toi qui lui feras son affaire!... Ça ne sera qu'une petite rencontre entre lui et moi!...

Cette réponse à sa pensée intérieure éveilla chez Jean une sorte de crainte mystérieuse :

— Jamais je ne te pardonnerais!... jamais... et même...

— Tu me dénoncerais ! ricana l'autre. Et moi, je te dis que tu me pardonnerais très bien. Quant à me dénoncer, tu ne te connais pas, si tu t'en crois capable!

Il acheva sa dernière tasse de café, alluma un Brisago, et reprit :

— Nous y sommes... Donne tes ordres pour transporter tes bagages à la gare... Moi, j'irai guetter Desolina et la vieille...

— J'irai avec toi...

— Non!... jusqu'au dernier moment, il faut te tenir à l'écart... Moi-même, je ne viendrai pas avec elles... je les précéderai... On voit bien que tu n'as jamais passé de la marchandise sur le Baltecc'!

Jean le regarda sortir avec un mélange d'espérance et de mélancolie. Quoi qu'il arrivât maintenant, il serait l'obligé de cet homme! Il soupira. Mais les préparatifs de départ le sollicitèrent. A mesure que l'heure passait, un enchantement allégeait son être. Pénétré de l'image somptueuse de Desolina, toute autre chose lui parut éphémère, fragile, mesquine. Gennaro, après tout, ne remplissait-il pas simplement l'office d'un valet de chambre dévoué?

Il arriva trois quarts d'heure trop tôt à la gare. Une famille anglaise, quelques aborigènes, deux touristes allemands, y promenaient leurs vies étales.

« Elle va venir! ».

Il en avait l'absolue certitude, tellement que sa fièvre même s'apaisait un peu et qu'il n'attendait plus. Mais, vers onze heures moins un quart, les billets pris, les bagages enregistrés pour Berne, il fut ressaisi d'inquiétude. Il sortit de la gare et se mit à marcher nerveusement. Dix minutes se passèrent encore. Il songea que, si elle était en retard, tout serait compromis. Brusquement, il poussa une exclamation : Gennaro venait de surgir d'une voie latérale. Il se précipita vers lui ; il cria, joyeux :

— Elle est là?

Le contrebandier le regarda avec compassion :

— La chance a été contre nous!..,

Jean, ivre de désespoir, chancela. L'autre le prit sous le bras, le jeta dans une voiture, et le mena à l'hôtel. Dans la chambre seulement, il reprit la parole :

— Voilà!... je te l'ai dit... il fallait encore la chance... et la chance, c'est une vache! Écoute ce qu'elle a fait... L'expédition de Preda a été avertie à mi-route de ne pas avoir à continuer... et de tout remettre à quelques jours... Alors Preda est

revenu... Ce qu'il a deviné, je n'en sais rien; mais il s'est lancé sur la route, avec le cheval de l'osteria... il a rattrapé la carriole, une demi-heure avant Lugano... Il a repris Desolina, et la vieille a continué la route pour m'avertir et chercher un médecin... C'est tout. Il n'y a plus qu'à recommencer... Seulement, ce sera plus chaud!... Bon! voilà le pauvre petit qui s'en va!

Jean, effectivement, s'était à moitié évanoui. Il revint à lui en quelques minutes; la réaction le souleva. Il hurlait :

— Il ne l'aura pas... ou je mourrai!...

— Eh! Cristo! fit le contrebandier, sûrement qu'il ne la gardera pas...

Et dans un élan de tendresse, il souleva Jean contre sa poitrine :

— Ah! pauvre cœur... mon tout petit... est-ce que tu crois que Gennaro va le laisser tranquille? Je le hais depuis dix ans... non, depuis notre enfance!... Jamais je n'ai regardé son sale visage sans colère... Sa mort me démange... Seulement, il me fallait une bonne raison, et quand en aurai-je une meilleure? Allons, très cher, laisse un peu faire ton ami... il prend tout sur lui... Jamais on ne devinera! Me prends-tu pour un imbécile? La montagne ne parle pas!

Un dévouement féroce éclatait dans ses paroles et sur son visage. En tout temps, cet homme âpre,

sauvage et faux, avait été un ennemi traître et un camarade sûr ; en tout temps, il avait été ardent à servir ceux qu'il avait pris en affection. Mais pour des raisons mystérieuses de préférence, jamais il n'avait éprouvé pour personne une amitié comparable à celle qu'il éprouvait pour Jean Savigny.

Engourdi par la souffrance, le jeune homme écouta longtemps sans protester. A la fin, cependant, il dit :

— Si c'est par amitié pour moi que tu parles ainsi, n'oublie pas, Gennaro, que rien au monde ne saurait me faire excuser un crime !

— Un crime ! ricana Tagliamente... Mais je demanderais plutôt pardon d'avoir tué le chien de Salvator que d'avoir tué un homme comme Preda !...

Il siffla la marche de Garibaldi et grommela :

— Toujours est-il que tu ne vas pas maintenant lâcher cette pauvre femme ? C'est elle alors que tu condamnerais à mort...

— Je donnerais ma vie pour la délivrer ! cria Jean avec violence.

— Ta vie ! fit Gennaro en haussant les épaules... C'est pour le coup que la Desolina serait perdue... Donne ce que tu as dans ta tête et dans ta poche...

Il jeta un regard hypocrite sur le jeune homme :

— Tu veux la douceur, pauvre bambino, eh bien ! on essayera de nouveau par la douceur.

X

LA POURSUITE

Desolina s'était montrée aussi résolue que la fatalité avait été dure. Dès qu'elle s'aperçut que Preda la poursuivait — et grâce à sa vue de montagnarde, elle le sut longtemps avant qu'il ne pût l'interpeller — elle se concerta avec sa compagne. La vieille, rusée et pleine d'expérience, comprit son rôle dès les premiers mots. Elle n'accéléra ni ne ralentit l'allure du petit cheval; lorsque le contrebandier fut assez proche, elle fit halte naturellement. Giovanni avait sa tête d'assassin. Il arriva sur les deux femmes, la cravache haute, la bouche pleine de son plus atroce vocabulaire. Mais l'attitude de la vieille, aussi bien que celle de sa femme, lui en imposa. Carlotta le regardait avec un air d'étonnement et Desolina était parfaitement calme.

— Tu ne m'attendais pas! cria-t-il, avec une fureur railleuse.

— Non! répondit la jeune femme... Si je t'avais attendu, je n'aurais pas quitté Tavesco... Tu aurais toi-même été chercher le médecin.

Leurs regards se pénétrèrent. Les plus vieux juges ressentent l'influence d'une attitude. Preda qui, jusqu'alors, n'avait jamais vu Desolina employer la ruse, eut un doute, un doute qui l'irritait peut-être davantage, tout au fond, mais qui le calmait en « surface ».

Il ricana :

— Chercher le médecin! Est-ce que tout le monde ne pouvait aller avertir un médecin? Et fallait-il courir jusqu'à Lugano?

— Je n'en sais rien. Je voulais être sûre d'en ramener un... car ils ne viennent pas vite quand on ne les cherche pas soi-même... Et puis cela m'effrayait là-bas... Je préférais ne pas être auprès d'Armanio... je me sentais encore plus en prison qu'à l'ordinaire?... Tu sais bien que ta casa me dégoûte toujours — mais avec quelqu'un qui peut y mourir, je devenais folle... Toutes les femmes sortent à Tavesco... j'ai voulu être libre au moins une fois!

— Et fuir avec le forestiere! dit-il haineusement.

— Je n'aime pas les forestieri! fit-elle avec dé-

dain. Tu aurais pu le savoir... Mais tu te connais mieux en marchandises qu'en femmes!

— Elle ment! pensait-il.

Mais il était assez compliqué pour virer d'une impression à une autre, et il se répétait qu'elle n'était pas menteuse. Puis, à mesure qu'il était auprès d'elle, l'inquiétude physique s'évanouissait. Car enfin, il n'y avait aucun doute possible : elle était intacte.

— Le forestiere est à Lugano! dit-il brusquement.

Il parlait au hasard, essayant de la troubler.

— Comment le saurais-je? fit-elle avec indifférence... Tout ce que j'ai appris, c'est que son ami partait hier... et je croyais que tu ne l'ignorais pas plus que personne.

Preda était au courant de ce départ, mais il n'y pensait plus. Son doute s'accentua. La voix aussi de Desolina agissait : il croyait en connaître toutes les nuances, en pouvoir deviner les moindres altérations. Il fit une dernière épreuve.

— Nous irons ensemble à Lugano...

— Je ne puis pas m'y opposer...

— Tu aurais mieux aimé y aller seule?

— J'aime toujours mieux être seule qu'avec toi!

Il eut une longue hésitation. D'une part, il pouvait apprendre quelque chose d'imprévu à la

ville, d'autre part, il désirait retourner au plus vite près de Palmieri. Le vieillard était le seul être qu'il aimât : du reste, il se figurait pouvoir mieux découvrir la vérité à la maison qu'au dehors. Il se décida soudain.

— Carlotta, dit-il, peux-tu me promettre d'envoyer un médecin ?

— Je t'en enverrai autant que tu voudras, fit la vieille... Comme je n'ai pas longtemps à rester à Lugano, je pourrai même en ramener un dans la carriole... si tu me payes deux lire pour cela !

Giovanni n'essaya pas de marchander, comme il l'eût fait dans une autre circonstance :

— Bon ! reprit-il... Et connais-tu le docteur Rossi ?

— Mieux que les autres.

— Tâche de trouver celui-là !

Il hissa Desolina sur la croupe de son cheval et reprit le chemin de Tavesco. A mesure qu'il avançait, il se trouvait plus stupide. Il continua cependant la route, d'abord en vertu de l'inertie, qui nous gouverne aussi nettement qu'elle gouverne les corps bruts, ensuite parce que sa visite à Lugano devenait inutile ; s'il y avait quelque chose, la vieille avait dû maintenant avertir *les autres*. Il fallait en prendre son parti. Preda, par tempérament comme par profession, savait admirablement accepter les situations inévitables. Il n'abandonna

pas l'espoir de démasquer sa femme, mais il sépara nettement cet espoir de l'heure présente.

— Comment *cela* est-il arrivé ? demanda-t-il, lorsqu'ils s'approchèrent de Tavesco.

— Je n'en sais rien. J'ai trouvé Armanio engourdi et je n'ai pas pu parvenir à l'éveiller.

— Où l'as-tu trouvé ? Était-il tombé par terre?

— Non. Il était assis dans le vieux fauteuil de la galerie... il s'est endormi en fumant sa pipe, je suppose...

« Il faudra voir son tabac », pensa le contrebandier.

— Est-ce qu'auparavant il était aussi bien portant que d'habitude ?

— Je ne regarde presque pas Armanio.

— Il a pris son thé?

Elle eut un léger frémissement :

— S'il ne l'avait pas pris, c'est qu'il aurait été malade! répondit-elle avec sécheresse.

— Enfin, toujours est-il que tu t'es enfuie! dit-il insidieusement.

Elle ne s'émut pas plus de cette assertion qu'elle ne s'en était émue la première fois :

— Je t'ai dit que je voulais *ramener* le médecin... et aussi que j'étais contente de sortir seule. Sache, Giovanni, que je sortirai seule chaque fois qu'un de vous deux ne sera pas à ma garde... Et même, si cela continue, si tu t'obstines à faire de

moi une prisonnière, je finirai bien par me révolter.

— Tu sais ce que tu risques ! dit-il d'un ton paisible.

— Je risquerai tout !

— Eh bien, nous verrons ça, ma belle !... En attendant, ne crois pas que la vérité m'échappera ! Si tu as voulu partir avec le forestiere, nous verrons à traiter chacun selon ses mérites — toi, l'*autre*, Gennaro...

A la frayeur qui lui souleva l'âme, elle sentit la force de son amour. Sa voix ne la trahit point :

— Prends garde à tes menaces, Giovanni. Avec toi, je n'ai pas eu un seul beau jour. Je te tuerais, que je rendrais service même à ceux qui se disent tes amis. Je ne veux plus être punie sans motif ! Je suis déjà à moitié dégoûtée de la vie. Si tu m'en dégoûtes tout à fait, je tâcherai de ne pas mourir seule. Après tout, je ne suis pas plus bête que toi ; et d'ailleurs, quand elle n'a peur de rien, une femme vaut bien un homme.

Le contrebandier, malgré, ou peut-être à cause de sa finesse, vit dans ces paroles une preuve de franchise. Il demeura perplexe. L'innocence de Desolina lui parut plus probable que sa culpabilité :

— Dans le brouillard, répondit-il, il n'est pas facile de distinguer un douanier d'un arbre... J'ai

voulu te rattraper d'abord... j'examinerai ta conduite plus tard. Tes menaces me font rire! Si tu es coupable, je t'enlèverai la peau à coups de trique...

— Si je suis coupable! dit-elle lentement. Mais, j'ai été frappée mille fois sans être coupable, et cela, tu m'entends bien, je jure sur la Madone que je ne le souffrirai plus!

— Nous verrons! gronda-t-il.

Il était plus d'aux trois quarts persuadé.

Quand Giovanni et Desolina rentrèrent à la maison, Palmieri venait de s'éveiller.

Il avait la tête encore trouble. La présence de Preda contribua à lui faire reprendre connaissance. Le contrebandier congédia la Lucia et demeura seul avec son oncle. Il considéra un moment le vieillard en silence, avec une tendresse réelle, et demanda :

— Est-ce que tu te souviens comment cela t'est arrivé?

— Il paraît que je me suis endormi, répliqua Armanio avec inquiétude.

— Oui, mais je voudrais savoir ce qui s'est passé auparavant.

— Rien du tout. Il me semble que c'était il y a une minute... Je fumais ma pipe...

— Tu n'avais rien ressenti?

— Je ne sais pas bien, Giovanni... peut-être que j'étais un peu lourd... oui, peut-être... J'ai mal de tête!

— Avant ta pipe, comment te sentais-tu?

— Comme d'habitude, je pense.

— Tu n'as aucune idée qu'on t'aurait fait quelque chose?

Le vieux, pris de soupçon, réfléchit. Mais, pas plus que Giovanni, il ne songea au thé.

— Non... qu'est-ce qu'on aurait pu me faire?

— As-tu gardé ton tabac?

Palmieri fouilla dans une poche et retira sa blague à moitié pleine :

— Voilà ce qui me reste.

Le contrebandier, hanté par le souvenir des tabacs opiacés, regarda et flaira :

— On pourra le faire examiner! dit-il...

Et brusquement :

— Voyons, est-ce que tu ne crois pas que Desolina aurait pu nous monter un coup?

Le vieux connaissait Desolina mieux que Giovanni lui-même. S'il la haïssait, s'il était sûr qu'elle désirait sa mort et celle de Preda, il ne la croyait guère perfide. Elle ne l'était pas, en effet. Mais elle avait une réserve de ruse, et, sa résolution prise, aucune duplicité, aucun mensonge, ne devaient la faire reculer. Cette métamorphose était faite pour décevoir les instincts les plus sûrs comme les intelligences les plus subtiles :

— Ça m'étonnerait! répondit Armanio..,

— C'est que, dit vivement Preda, elle courait

sur la route de Lugano, sous prétexte de chercher un médecin... et le forestiere est là-bas...

Le vieux demeura pensif. Il ne se méfiait guère de Jean non plus : il le jugeait un peu fou, et, à coup sûr, maladroit.

— Tout Tavesco savait qu'il allait assister au départ de son ami, dit-il enfin... Qu'est-ce que Desolina t'a raconté?

— Qu'elle voulait amener elle-même un médecin et qu'elle était contente de pouvoir courir seule. Elle m'a menacée de s'enfuir chaque fois qu'elle le pourrait; puis encore, elle a dit qu'elle ne pouvait souffrir ta présence.

— Elle ne te l'apprenait pas, fit le vieux avec un demi-sourire.

Ils se regardèrent profondément, et leurs impressions réagissant l'une sur l'autre, ils se sentirent à peu près sûrs de l'innocence de Desolina.

— Le forestiere donnerait sa fortune pour elle! fit encore Giovanni.

— Oui! répondit dédaigneusement Palmieri, mais il ne donnerait pas un coup de couteau!

Preda ne put s'empêcher de sourire. Il avait, ancré au fond de l'âme, ce mépris particulier du sauvage pour le civilisé, du paysan pour le citadin, de l'aventurier pour l'homme en place ou le bourgeois, mépris qui, d'ailleurs, a pour revers un respect et même une admiration candides. Par là, il ne

pouvait pas jauger les sentiments d'un Savigny comme ceux d'un Tagliamente ; il devait se tromper à la fois en qualité et en quantité.

— Tu crois qu'il ne l'enlèverait pas ? demanda-t-il.

— Pas avant d'avoir offert de l'argent pour l'avoir ! riposta Armanio.

La valeur de cet argument parut presque sans réplique. Giovanni se contenta de dire :

— Attendons le médecin.

Celui-ci se présenta assez tard dans l'après-midi. C'était une indécrottable vieille bête, plus propre à soigner des chevaux que des hommes, imbibé de notions caduques, de recettes absurdes, et à qui cinquante ans de pratique n'avaient rien appris. Il avait jadis soigné une blessure de Preda et, depuis, l'autre le tenait pour le grand lama de la médecine. Toutefois, Rossi eût été capable de diagnostisquer *grosso modo* un empoisonnement. Un peu sourd et très presbyte, il examina Palmieri par la langue et par le pouls, sans presque écouter les explications des deux hommes :

— Votre langue est sale, dit-il avec sévérité. Vous devriez prendre garde à votre estomac !

— Qu'est-ce qu'il a eu ? cria Giovanni.

— Vous devez manger des cochonneries, reprit le docteur... on mange des cochonneries dans ce pays...

— Qu'est-ce qu'il a eu? hurla le contrebandier.

— Ce qu'il a eu! ce qu'il a eu! fit l'autre, en haussant les épaules... vous le savez bien, Cristo! Il a eu une espèce de léthargie...

— Mais pourquoi?

— Il s'use!... C'est la vieillesse...

— Je n'ai que soixante ans, se récria Palmieri avec indignation.

— Eh bien! Est-ce que vous vous prendriez pour un jeune homme? On en trouve, tous les jours, des hommes de soixante ans, morts dans leurs lits, comme des oiseaux dans la neige. Pourquoi ça ne vous arriverait-il pas aussi bien qu'à un autre? Ah! ah! il se croit fait autrement que son prochain!

— Alors, vous ne pensez pas qu'il avait avalé une drogue? insista le contrebandier.

— C'est vous le médecin? cria Rossi d'une voix de fausset. Si vous en savez plus que moi, vous auriez pu vous dispenser de me faire secouer dans cette maudite carriole qui détériorerait un âne!... La drogue que ce vieux-là a prise, il la gardera jusqu'à sa mort... Qu'il se tienne les pieds chauds, se purge une fois tous les quinze jours, et mette une bonne veste de laine en hiver... Il est vert... c'est une bonne couleur pour une feuille mais pas pour un chrétien.

La vieille brute empocha ses honoraires et se

retira, suivie par l'admiration de Preda et l'inquiétude d'Armanio. Le résultat de sa visite fut décisif. Giovanni ne garda plus qu'un soupçon à fleur de peau. Il ne châtia pas sa jeune femme et ne songea plus à mettre quelques pouces de fer dans le ventre du forestiere, mais il n'en prit pas moins des mesures plus rigoureuses de surveillance, dans la crainte d'une nouvelle léthargie de l'oncle. Comme Salvator, Gennaro, d'autres encore, il avait des alliés au village : il eut le courage de payer un certain nombre de bocali et il fut convenu que les « siens » épieraient Desolina. Elle se trouva ainsi plus étroitement captive.

XI

LE DÉSESPOIR

Jean, averti des événements par Tagliamente, revint le surlendemain à Tavesco. Ceux qui auraient pu donner quelque corps aux soupçons, Panseri et ses six filles, la vieille Carlotta, gardèrent le silence; aussi, le peintre put-il retourner chez Giovanni comme si rien d'anormal ne s'était produit. Giovanni se contenta de lui adresser son sourire le plus doucement ironique et de lui dire :

— Nous admettons votre innocence, scior pittore !... Le chasseur le plus fin est quelquefois mis en défaut par la bête la plus maladroite... Il me suffit de n'avoir pas perdu ma poudre...

— Je ne saisis pas très bien ce que vous voulez dire ! répliqua Savigny.

— Il y a une chance pour que vous disiez vrai !... A propos, sior francese... voilà qu'il commence à

se faire froid !... Vous préféreriez peut-être peindre Desolina à l'intérieur de la casa !

La vie devint insupportable. Pour Desolina surtout. Elle avait goûté l'espérance plénière de la liberté. Sur la route de Lugano, la vie profonde et mystérieuse lui était apparue. A travers la fangeuse fatalité, elle en gardait l'ivresse. Puis, à mesure que croissait son amour pour Jean, les caresses de son mari ressemblaient de plus en plus à la violence d'un animal. Lorsqu'il approchait d'elle, elle croyait s'évanouir. Et plus d'une fois, tenant un couteau à table, elle se sentit une main de meurtrière. D'abord, elle avait résolu de subir le monstre en silence, ainsi qu'elle faisait depuis tant d'années. Peu à peu, ce lui devint impossible. Elle prétexta des douleurs internes : il n'en tint aucun compte. Toutefois, elle n'osait pas se défendre, elle craignait de compromettre les chances qui lui restaient encore. Lorsqu'il avait fallu se soumettre, tout le jour ses membres tremblaient, son estomac refusait la nourriture.

Jean aussi souffrait amèrement. Il ne voyait plus d'issue. La possibilité même de se concerter avec Desolina était presque abolie. Dans la grande chambre blanchie à la chaux, si Palmieri n'était pas toujours présent, on le savait à peu de distance, à portée d'entendre, par la porte éternellement ouverte, tout ce qui n'était pas chuchoté.

Quelquefois, lorsqu'il montait à l'étage, ils pouvaient échanger quelques rapides paroles. Mais le vieillard n'en avait jamais pour plus de deux ou trois minutes. La haine croissait en eux. Desolina eût trouvé tout acte légitime de la part d'un homme de sa race, mais elle avait des scrupules *pour Jean*. Il avait, lui, des minutes rouges. L'amour éparpillait sa conscience. Lorsqu'il découvrait un crime passionnel dans le journal, une sympathie ardente faisait affluer le sang à son cœur. Il rêvait jusqu'au soir, il s'éveillait la nuit en sursaut, et, avec pitié, il songeait à l'assassin.

L'automne finissait d'arracher les feuilles et les pétales. Tandis que la région du lac demeurait clémente, l'air de Tavesco commençait à blanchir. Depuis longtemps, les oiseaux migrateurs avaient fui. Dans la vasque du ciel coulait l'eau légère des nuages. La montagne devenait âpre et mauvaise; les glaces avançaient au loin leurs pierres diaphanes sur le Monte Generoso ; la neige s'accumulait en duvets irisés, en poudres de sel et d'argent. Jean rôdait pendant de longues heures autour du village. Sa proie était là, la proie sans laquelle il ne pouvait quitter cette terre sauvage. Comment la saisir — par quelle ruse, par quelle violence l'arracher de cette petite maison perdue derrière les châtaigneraies, où elle était mieux gardée que les criminels au bagne? Elle était même plus captive

qu'en été, car, avec le mauvais temps, les expéditions de Giovanni se faisaient très rares.

La présence de cet homme était plus insupportable que tout le reste. Comment en débarrasser Desolina, au moins deux ou trois fois par semaine ?

Un matin, Jean monta jusqu'à Stagno. Il trouva le ferraio en train de réparer une herse dans sa forge. A la vue de Savigny, le Sasso d'oro se troubla. C'est qu'il avait, quelques semaines auparavant, reçu le complément des deux cent lire convenues, et ses recherches demeuraient vaines.

— Que les saints vous protègent, sior forestiere, cria-t-il très haut, pour se donner une contenance. Vous avez donc eu le courage de grimper jusqu'ici? La route devient mauvaise, mais ce n'est rien à côté du Baltecc'.

Sa main de suie leva le marteau et frappa. Ce geste lui donna de l'assurance. Il fixa son œil cave et plein d'un feu sec sur le jeune homme :

— Vous venez chercher des nouvelles!... Eh bien!... il n'y en a pas encore...

— Le monde a été fait en six jours! remarqua le peintre... et c'était Dieu qui le faisait...

Ces paroles rassérénèrent le vieux. Sa face maniaque succéda à sa face soucieuse :

— C'est la sagesse qui sort de votre jeune bouche! s'écria-t-il. Je vois, sior pittore, que vous

n'êtes pas de ces gens présomptueux qui jugent du vent et des nuages... C'est avec la patience que le châtaignier fait ses châtaignes... Je vous dis que la mine est proche. Je la sens, je la devine sous mon pic et ma baguette. Elle se dérobe, car l'or est malicieux : elle ne nous échappera pas... Je mourrai dans un palazzo, et vous aurez la fille d'un prince, si c'est votre plaisir. Ai-je l'air d'un fou?

Le bonhomme se mit à rire d'enthousiasme, et sa folie, dans son œil pâle, apparaissait alternativement joyeuse et terrible.

— Ne seriez-vous pas aise, demanda Jean, d'avoir un compagnon?... Par ces temps noirs, il devient dangereux d'errer seul dans la montagne.

— Un secret est comme les vieux ours, riposta le Sasso d'oro, il vaut mieux qu'il vive loin de tout le voisinage.

Ses lèvres disparurent, tellement il les pinçait; son regard était oblique et menaçant :

— Mais vous n'êtes pas obligé de vendre votre secret! Seulement, comprenez-moi bien, je voudrais que vous ne risquiez pas votre vie : nous y perdrions trop! Supposez que Preda, qui est souvent libre maintenant, vous accompagne une ou deux fois par semaine? Vous lui laisserez croire ce que vous voudrez...

— Il a l'œil vif, Preda, et je ne travaillerais pas volontiers devant lui.

— Soit! il vous attendrait à quelque distance!... Et jusqu'à l'endroit que vous désigneriez, il vous aiderait à porter les outils...

— Il serait toujours assez proche pour deviner où je travaille.

— Tout le monde peut le savoir. Il n'y aurait qu'à vous suivre... C'est ce que Preda ferait sans peine!

Le vieux parut pensif. Il lui fallait, effectivement, franchir des passes que l'approche de l'hiver rendait périlleuses et où il traînait péniblement son attirail.

— D'ailleurs, reprit Jean, il est votre associé. Je lui ai promis une part. Comme nous sommes quatre, il lui serait bien difficile de trahir!.. Croyez-moi, ferraio, cela ne sera pas inutile... vous travaillerez mieux... et volontiers ajouterai-je encore deux cents lire à ce que je vous ai déjà remis.

Ce dernier argument pesa dix fois plus que tous les autres. Le Sasso d'oro, depuis quelques jours, combinait un plan complexe, qui exigeait une mise nouvelle.

— Que le grand saint Marc me soit en aide! fit-il... Laissez venir le contrebandier... Je saurai bien surveiller ses mouvements... Cet œil que voici n'est pas encore aveugle, sior pittore, et cette oreille sait entendre!

Jean descendit lentement jusqu'à Tavesco. Il arriva chez Giovanni après l'heure habituelle. Le contrebandier était en train de fumer son Brisago. Étalé sur une vieille peau de bique, les semelles rôtissant au feu, la face trempée dans les lueurs rouges, sa béatitude même avait un air de fausseté : on eût dit du bonheur passé en fraude.

Palmieri s'occupait à coudre des pièces à une grosse veste d'hiver, et Desolina rangeait de la vaisselle. Dès qu'on l'avait vue, le logis prenait un air de légende. Elle pouvait être une reine des temps simples, s'occupant ainsi que s'occupait la fille d'Alcinoüs : le vieil Armanio revêtait des aspects de chef achéen ; Preda ressemblait à quelque Ulysse dégénéré.

Jean jeta un regard de douloureuse admiration sur celle qui, asservie et misérable, enchantait cette besoigneuse bicoque.

— Vous êtes en retard, sior Savigny, fit le contrebandier, avec son sourire oblique.

— Je viens d'en haut ! s'empressa de répondre le peintre. Je suis allé voir le Sasso d'oro !

— Ah ! fit nonchalamment Giovanni... Je parierais bien une caisse de tabac contre une cigarette qu'il joue toujours à cache-cache avec sa mine d'or.

Sous son air soucieux, il dissimulait un espoir tenace et ardent, l'espoir de loterie des Italiens :

— Qui sait! murmura Savigny... Je ne serais pas déjà si étonné qu'il « brûle ».

Le front du contrebandier se couvrit de rides, comme un étang sous la brise. Le sourire disparut de sa bouche et il demanda, avide :

— Pourquoi croyez-vous cela?

— Pourquoi? Sans motif, peut-être... Ça m'a produit cet effet, voilà tout... Et, à propos, le vieux ferraio, quoiqu'il soit encore leste et résistant, s'expose beaucoup, en allant seul, tous les deux ou trois jours, dans des endroits dangereux. Je voudrais bien que quelqu'un l'accompagne... volontiers je payerais quelque chose.

Preda affecta une indifférence plus profonde :

— Ça pourrait se trouver.

— Le vieillard est maniaque. Son compagnon devrait parfois l'attendre pendant une heure ou deux.

Après un silence, Giovanni dit d'un ton brusque :

— Est-ce que l'association tient toujours?

— Pourquoi ne tiendrait-elle plus?

— Alors, ça pourrait être moi qui accompagnerais le Sasso d'oro?

— Si vous voulez... J'offre trois lire par demi-journée...

Si Preda avait ou n'avait pas de méfiance, c'est ce que lui-même peut-être eût été embarrassé de

dire. Hypnotisé par l'idée du trésor, il se dédoublait, il tendait à devenir dupe. Un Napoléon, même un Talleyrand, un Bismarck, si on sait les prendre, sont aussi exploitables qu'un imbécile : le sauvage et rusé Giovanni avait trop rêvé à la mine du Sasso d'oro; il était intoxiqué. Et les trois lire aussi pesaient dans la balance :

— C'est entendu, dit-il. J'accompagnerai le vieux fou.

Il monta plusieurs fois par semaine chez le ferraio. Ses absences eurent peu d'effet. Ce n'était qu'une détente pour Desolina et le peintre. Ils pouvaient se parler davantage — mais leurs projets semblaient de plus en plus incertains et vagues. Et dans le village montagnard, où nulle âme ne ressemblait à la sienne, Jean perdait chaque jour un peu de sa personnalité. Il se trouvait lâche. Ses scrupules n'étaient-ils pas vains, falots, presque ridicules? Il n'y avait plus au monde qu'un seul drame, de moins en moins social, de plus en plus barbare. D'une part, la femme aimée et suppliciée, d'autre part, le bourreau. Quel mal y aurait-il à tuer le bourreau? Lorsqu'il se le demanda d'abord, encore imprégné de l'atmosphère des villes, cela lui parut abominable. Il s'y accoutuma. Dans sa solitude morale, son amour ne grandit plus, sans doute, mais il devint encore plus obsédant. Alors, l'idée des souffrances de Desolina ne lui laissa plus

une minute de trêve. Il se réveillait en sursaut, et pendant des heures, tremblant de rage, de pitié et de fièvre, il voyait le dégoût, l'horreur, l'effroyable résignation de la jeune femme. Des larmes ruisselaient de ses paupières; son amour n'était que tendresse; la honte de ne l'avoir pas délivrée, ou de n'être pas mort pour elle, devenait si forte qu'il ne pouvait demeurer au lit. Souvent, il se promenait de long en large, jusqu'à l'aube, à rêver d'un combat où il jouerait sa vie contre celle du contrebandier. Toujours la pensée que, s'il était vaincu, elle demeurerait esclave, le décourageait. Il ne craignait — ou du moins ne croyait pas craindre la mort — mais il ne voulait pas que Desolina restât enchaînée à la brute. Au fond, il rêvait, en cas d'échec, le suicide à deux : plusieurs fois, il fut sur le point de le proposer à la Tessinoise.

Il l'eût trouvée prête. Elle craignait bien moins la mort que lui. Heureuse, elle eût aimé la vie éperdument. Malheureuse, elle n'avait pas de ces « circuits » d'âme qui émiettent la volonté. Aussi pensait-elle au suicide, chaque jour davantage. Toutefois, elle n'eût à aucun prix accepté le suicide passif. Pour elle, la mort devait être précédée par quelque effort suprême de libération ou de vengeance. Le jour où la tentative dernière aurait manqué, elle voulait empoisonner Palmieri et

Preda. Et sa pensée, monotone, tournait comme une bête en cage. Continuellement, les mêmes plans impraticables la hantaient. Un seul lui semblait avoir quelques chances : celui-là même qui avait échoué. Elle n'aurait pas plus de peine à endormir Armanio que la première fois : le vieux restait sans méfiance. Il mangeait et buvait tout ce que lui servait Desolina. Comme d'habitude, il allait fumer, même par les matins frais, sa première pipe au jardin, pendant qu'elle préparait et servait le thé.

Un jour que Palmieri était monté à l'étage, elle dit au jeune homme :

— Écoute... il faut en finir! Avant la fin de ce mois, je serai morte ou je serai libre...

Il lui jeta un regard de tendresse exaspérée :

— *Nous* serons morts, ou libres... riposta-t-il.

Elle hésita. Si passionnée fût-elle, le besoin de « mourir ensemble », presque normal chez les amants, lui restait étranger. Elle eut admis qu'il vécût, même qu'il fût encore heureux. C'est un autre sentiment qui la portait à accepter; elle croyait sincèrement qu'il ne pourrait ni vivre sans elle, ni continuer à vivre ainsi. Aussi dit-elle avec simplicité :

— Si vous le voulez, — mon cher cœur!...

Puis, rapidement, car le vieux commençait à redescendre :

— Je sais monter à cheval... on va plus vite qu'en voiture. Procurez-moi un cheval... un matin... comme l'autre fois... Je partirai par derrière le village... et *ceux* de Preda ne pourront pas arrêter un cheval au galop !

— Nous fuirons ensemble, cette fois, dit-il tout bas... Il est maintenant inutile de prévoir la suite... J'aurai deux chevaux, à l'endroit que vous désignerez...

Palmieri était dans le corridor ; ils se turent.

Après le retour de Lugano, Jean avait éprouvé une grande gêne devant Tagliamente. Les paroles du contrebandier restaient vives dans sa mémoire. Rien que de les avoir entendues, il se sentait étrangement déchu. Gennaro parut en avoir conscience. Il se montra plus discret et plus réservé que ne le comportait sa nature. Absent de Tavesco presque toute la semaine, en course sur le lac et la montagne, il ne voyait Savigny que le samedi et le dimanche. Mais son affection tyrannique ne s'accommoda pas longtemps de cette attitude. Bientôt, l'inaction de l'automne aidant, il redevint assidu et familier. Malgré lui, Jean cédait à cette sympathie ; il ne voyait pas sans plaisir la face fauve, les yeux faux et durs qui, pour lui, devenaient francs et tendres. Dans le village frileux, dans le paysage déchiqueté et roussi, devant la rogue ossature des

monts, cet homme équivoque, seul, donnait l'impression d'un appui. Hors lui Jean n'apercevait que des forces menaçantes. Aussi, aux heures où il ne pouvait voir Desolina, volontiers accompagnait-il le drille par les sentiers de chèvres ou dans les forêts mourantes. C'était le confident, le plus sûr des confidents. Jean ne lui disait pas tout : ce n'était pas par méfiance, c'était parce que Gennaro ne pouvait comprendre que le gros de la passion et de la tristesse. Plus subtil dans la haine où, au rebours, Jean était simple, le contrebandier devenait presque éloquent, lorsqu'il parlait de ses ennemis. Quand il apprit que Desolina préparait de nouveau la fuite, il demeura assez froid. C'était sur la pente qui mène à San Bernardino, par un temps sec, dur et réconfortant. Le ciel était clair aux trois quarts. Des nuages se tordaient et se déchiraient sur quelques cimes : leurs nuances montraient toutes les variétés du blanc : blanc de nacre, d'argent, de neige, de fleur, de craie, selon l'opacité, les reflets, les transparences, les ondulations.

Ils s'assirent sur une souche de chêne, les yeux tournés vers le village, pareil à ces cités d'oiseaux qui s'élèvent dans les régions australes. La végétation, autour, usée, rouilleuse, évoquait l'idée d'un très vieux cimetière.

Gennaro se fit expliquer le projet de la jeune femme et demeura pensif :

— C'est possible! dit-il d'une voix dolente... à condition qu'elle tienne à cheval... Elle monte, je le sais. Mais je crois me souvenir qu'elle monte assez mal... Si elle tombait, cher cœur, et si ceux de Preda arrivaient... tout serait fini... sans compter qu'elle peut se casser bras et jambes...

Jean l'écoutait avec surprise. Ces paroles pessimistes étaient les dernières qu'il attendît de Gennaro :

— On dirait que tu veux me décourager! dit-il, avec un peu d'irritation.

— Tu te trompes... je t'approuve!... Seulement, que feras-tu si elle tombe ou si le cheval s'abat?

Il cligna de l'œil et se mit à rire, tout bas, d'une façon impudente et désagréable :

— Tirerais-tu sur les autres? dit-il...

— S'ils intervenaient... oui! répliqua rageusesement Savigny.

— A la bonne heure! répliqua gaiement le contrebandier... Nous viderions nos revolvers... Seulement, tu sais... si nous leur échappons à eux, il y aura cette fois les juges de Lugano et d'ailleurs... Je voulais te faire voir la partie que tu joues!

— N'exagères-tu pas? s'écria le jeune homme... Combien d'hommes se risqueraient à nous barrer la route?

— Trois au moins. Je vois d'ici leurs maisons. Je ne dis pas qu'ils le feront, tu m'entends bien!

Mais enfin, ils pourraient le faire. Tu vois, mon petit, que tu pourrais avoir à tuer...

— Qu'ont-ils à se mettre sur ma route?

— Nos ennemis sont toujours sur notre route, mon cœur!...

Un grand malaise envahit l'âme de Jean. Il mesura avec amertume la distance où les circonstances l'avaient entraîné. Gennaro tira un Brisago de sa poche, et dit :

— Ne te chagrine pas... il n'y aura personne sur ta route... On ne peut pas avoir deux fois la mauvaise chance que tu as eue... D'ailleurs, puisque tu prends cette fois le taureau par les cornes, songe que nous serons, toi et moi, tout le temps avec Desolina, pour parer aux événements... Tu comprends, après cela, il faudra que je m'exile, à moins que je ne tue Preda ou qu'il ne me tue. Est-ce que tu pourras m'utiliser là-bas, chez les forestieri?...

Jean fit un signe affirmatif. Le visage de Tagliamente marqua une joie presque naïve :

— Alors, tu n'as plus qu'à me dire le jour, j'y serai avec trois chevaux, je sais déjà qui me les louera...

Une semaine fiévreuse se passa. Desolina voulut tout prévoir. Outre que Preda était moins souvent en route par cette saison, il ne se décidait guère pour des expéditions de longue haleine. Il en

accepta une, pourtant, alléché par une prime sérieuse. Desolina donna le signal.

Malgré son premier échec, et le caractère suprême de sa nouvelle tentative, elle se sentit beaucoup moins émue que naguère. Elle se leva avec tranquillité et disposa toutes choses avec ordre. Elle songeait à peine au narcotique et beaucoup aux difficultés de la route. L'ivresse qu'elle avait éprouvée lorsqu'elle s'était sentie libre, la reprenait tout entière, coupée par de rapides chocs dans la poitrine. Elle songeait que, cette fois, elle devait ou réussir ou mourir. Une troisième issue ne se présentait pas à son esprit. Tout nouveau délai parut inconcevable. L'ironie latente des choses est sans doute une pure figure de rhétorique. Mais qui, considérant sa vie passée, en bien comme en mal, n'a pas un peu l'impression d'avoir été joué par les événements ?

Desolina se voyait déjà sur la route, lorsque l'eau se mit à bouillir. Elle fit le thé, et quand il fut prêt, elle prit doucement la dose de narcotique qu'elle avait gardée. Il y en avait, approximativement, juste ce qu'il fallait pour endormir le vieillard. Elle s'approcha de la table : elle étendait lestement la main, lorsque Armanio, qui était sur le seuil, fit deux pas vers le corridor. Elle entendit très bien la direction de sa marche; elle eut un mouvement de recul, heurta une chaise... et près

des deux tiers de la poudre se répandirent sur le carreau...

Ce moment fut atroce. Les oreilles de la jeune femme tintèrent, son cœur défaillit. Il lui fallut une demi-minute pour voir que le vieux restait sur le seuil. Son sang-froid lui revint alors d'un seul coup, et sans perdre un geste, elle vida ce qui restait du narcotique dans la tasse, balaya ce qui était tombé, jusqu'aux cendres, et versa le thé. Ensuite, le trouble revint, mais non plus pour la même cause. Elle se répétait :

— Y en a-t-il assez ? S'endormira-t-il ?

Dans son ignorance, elle attribuait à la poudre un pouvoir presque magique : elle ne désespérait point.

— Armanio ! cria-t-elle enfin.

Le vieux, comme d'habitude, finit sa pipe et entra. Il était aussi loin de tout soupçon que la première fois. Il prit paisiblement sa tasse de thé, en redemanda une deuxième. Puis, comme le temps était favorable, il alla faire quelques menus travaux au jardin. Elle le guettait par la vitre, avec une impatience frénétique. Le vieux, posément, répara des treillages, inspecta les ruches qu'il avait doublées, selon le système du Pasteur d'abeilles, tâta de-ci de-là quelque arbre ou quelque plante persistante, et se décida enfin à rentrer à la maison. Ses yeux étaient pâles, il marchait mollement.

— Je me sens lourd, marmotta-t-il entre ses dents...

Il s'assit, il entre-ferma les yeux. Elle le regardait ; elle avait une palpitation chaque fois qu'il respirait plus fort. Un moment, il parut somnoler : sa tête se penchait sur une épaule; il eut quelques ronflements. Desolina priait. Mais comme elle se méfiait maintenant de la Vierge, elle s'adressait au Christ :

— Jésus, j'ai souffert plus qu'une créature humaine ne doit souffrir ! Ayez pitié de moi, Sauveur !... faites que j'échappe à ces hommes... car il ne m'est plus possible de vivre avec eux...

Et elle répétait avec exaltation :

— Ayez pitié de moi ! Ayez pitié de moi !

Puis, elle récita le Pater, les yeux ardemment fixés sur le vieillard. La tête se pencha davantage. Mais alors, Palmieri fit un mouvement brusque, ses yeux se rouvrirent; il fit un grand effort et se leva de sa chaise :

— Je suis lourd... lourd ! grommelait-il encore.

Et se souvenant soudain de son attaque, il fut pris de peur. Pendant une dizaine de minutes, la lutte contre le sommeil fut vive et pénible. Ensuite il devint évident que Palmieri ne s'endormirait pas. Les yeux redevenaient moins ternes, les mouvements moins lourds. Il alla achever la réaction au jardin.

Desolina se réfugia dans sa chambre. Un désespoir incommensurable l'y écrasa. Elle ne savait pas d'abord si elle n'allait pas poignarder le vieillard et se tuer ensuite. Puis, elle voulut se sauver quand même. Elle profiterait d'un moment où Armanio serait à l'étage pour s'enfuir sur la route. Peut-être, après tout, ne la rattraperait-il point avant qu'elle fût parvenue à l'endroit où Jean et Gennaro l'attendaient. Elle redescendit. Une heure passa, puis une autre : à aucun moment Palmieri ne monta l'escalier. Deux fois, Desolina sortit sur le seuil, mais chaque fois elle se vit observée. La seconde fois, elle fut sur le point de prendre son élan : elle se rappela l'agilité du vieil homme et elle pensa en même temps que rien n'était perdu, qu'il suffisait de se procurer une nouvelle dose de narcotique : Tagliamente ou le peintre s'en chargerait... Une autre heure s'écoula : elle vit qu'il était trop tard, que tout était fini pour ce jour-là. Son âme s'emplit de ténèbres. La lueur d'espoir qu'elle avait eue au moment où elle était devant la porte, s'évanouit. Elle crut qu'elle ne pourrait jamais échapper et qu'il faudrait mourir. Et, réfugiée dans le coin le plus obscur de la maison, elle pleura longuement, elle se sentit captive de la destinée comme elle avait, de tout temps, été captive des hommes.

XIII

L'ACCIDENT

Un lundi du mois de décembre, Jean Savigny revenait de Lugano. C'était au début du crépuscule. Le soleil venait de crouler derrière les cimes; une fête immense ruissela sur les pics, les neiges, les forêts et les herbages. Jean, malgré lui, s'arrêtait pour la contempler. Dans cette heure saisissante, il semblait que le ciel et la terre eussent grandi. Des lueurs surnaturelles dessinaient les défilés, creusaient les vals, multipliaient les replis de la montagne. En haut, les nuages, saturés de lumière, imitaient toutes les formes du monde, mais en éclat, en éblouissement. Cet univers fut d'abord planant, léger et jeune. Il s'alourdit. Il y eut des îles pesantes, des rocs durs et violâtres, des lacs de soufre et de bitume, des fleuves de plomb, puis enfin, l'ombre mangea les couleurs

vives, il ne demeura que les rouges noirs, les mauves mélancoliques, les verts d'algues.

Jean sentit la vieillesse des choses. Sa chair était roidie, son cœur ralenti. Quand le ciel laissa couler une à une les gouttes lumineuses des étoiles, il eut un sursaut. Sa jeunesse s'éveilla, mais atroce, suppliciée. Tout ce qui lui restait naguère de scrupules, de souvenirs, de regrets de la vie passée, avait disparu : l'amour seul était en lui, comme une maladie incurable. Il ne songeait plus qu'il était peu à peu devenu un demi-sauvage : la vie d'antan lui était indifférente. La honte seule et le chagrin de ne pouvoir délivrer Desolina consumaient son être. Ce que pouvaient être la société et ses lois, disparaissait devant une seule figure souffrante. Tout autre devoir que le devoir envers elle semblait vain et dérisoire.

Comme chaque jour, des plans innombrables tourbillonnaient dans sa tête. Bientôt, il les reconnut ; tous étaient chimériques. Le plus sûr, celui-là même que Desolina avait choisi, devenait impraticable ; Preda avait provisoirement renoncé aux expéditions de contrebande. Il ne s'absentait que quelques heures, trois ou quatre fois par semaine, pour accompagner le Sasso d'oro. Et Jean ne voyait plus qu'un seul moyen, plein de danger et d'incertitude : se jeter, avec Gennaro, sur le vieux Palmieri, le terrasser, le lier, enlever Desolina aux

yeux de tout le village. Ceux de Preda interviendraient, ou essayeraient d'intervenir, mais si l'on choisissait un jour où Salvator était chez lui, le maître maçon pourrait, avec ses partisans, tenir en respect les autres. Tout, néanmoins, restait livré au hasard...

— Il n'y a pourtant que cela à faire ! se disait le jeune homme.

Les lumières de Tavesco étincelèrent. Une fine vapeur enveloppait le village. Jean eut le frisson très doux du refuge. Au sein des ténèbres, épaisses comme un univers de houille où, de-ci de-là, brûlerait un corpuscule, Tavesco apparaissait intime, délicat et frêle. Que de fois, les soirs d'été, il y avait rêvé le bonheur ! Mais, peu à peu, il l'avait exécré, comme le captif sa prison, comme le forçat son île...

Après l'instinctif éclair de joie, Jean le considéra avec haine. Il désespéra d'en jamais retirer Desolina.

Lorsqu'il fut assez proche, une rumeur de voix frappa son oreille. Il s'en étonna. En cette saison, Tavesco ne bougeait que les soirs du samedi ou du dimanche. Les autres jours, dès l'ombre venue, un silence presque inquiétant régnait sur le village.

A mesure que Jean avançait, la rumeur grandissait ; rumeur de foule tessinoise loquace et perçante. « Il y a quelque chose ! » se dit-il.

Trop accoutumé à la tristesse, son cœur s'emplit de pressentiments funestes. Ils se précisèrent, lorsqu'il vit la foule, avec des torches et des lampes, pressée auprès de la maison de Giovanni :

— Un malheur!

Sa gorge sécha, ses jambes faiblirent; il se souvint conbien de fois Desolina avait parlé de la mort. Un moment, il dut s'arrêter, s'appuyer contre une clôture : il la voyait étendue, les yeux clos pour la paix éternelle... puis, l'excès de crainte lui rendit des forces, il s'élança.

Brusquement, il la vit.

Elle était devant la maison, la face dorée par les lueurs, immobile, les bras tombés, comme ployée par un rêve. Il la distinguait très bien; — elle se tenait à l'écart et, par la nature du terrain, dominait la foule.

— Qu'y a-t-il? s'écria-t-il, hors d'haleine.

Une vieille femme se tourna vers lui :

— Giovanni Preda est mort!

Il poussa un cri de stupeur, la joie qui l'emplit fut si violente qu'il trébucha et tomba sur un genou. Ensuite, une curiosité extraordinaire, un besoin infini de certitude le redressant, il fendit la foule des femmes et des enfants. A la lueur des torches, il vit Preda étendu sur le sol. La face du contrebandier était sanglante, ses yeux mi-clos, sa bouche grande ouverte; il avait des morts l'aspect

allongé, aplati et fantoche. La curiosité étant presque étanchée, un espace vide se fit et Jean put considérer le cadavre. Il le contemplait, avide, presque avec férocité, et sans haine. La force, la ruse, la volonté qui, naguère, pesaient si lourdes sur sa destinée, n'avaient plus là que leur simulacre. Le curé, le syndic, le Sasso d'oro, Panscri le peintre d'enseignes, et ses six filles, Gennaro Tagliamente, se détachaient dans le clair-obscur; le grand Salvator agitait une torche dont les étincelles se détachaient en étoiles filantes :

— Comment cela s'est-il fait? demanda enfin le jeune homme.

Panscri voulut répondre; le Sasso d'oro lui mit la main devant la bouche :

— Moi seul le sais! répondit-il... c'est un accident... Une pierre a roulé de la montagne, alors que nous étions au bord de l'abîme... Je ne suis pas un porc fou... j'ai vu tomber la pierre et Giovanni...

— Êtes-vous sûr que c'est un accident? sanglota Palmieri.

— Est-ce que vous aurez bientôt fini de me demander cela? cria le ferraio avec indignation... Suis-je un vieux montagnard... un guide renommé? N'ai-je pas conduit Monsieur Desor?... Je sais distinguer une pierre qui roule, je pense... Je dis que c'est une pierre, et sans votre chagrin, sior Palmieri, je prendrais votre question en mauvaise part.

— Ne vous fâchez pas, tout le monde sait que vous êtes un homme sincère, intervint doucement le curé, et vous aussi, Palmieri, vous le savez.

Armanio fit un signe affirmatif et, prenant la main du cadavre, il dit :

— Pourquoi votre Dieu l'a-t-il laissé mourir?

Un sanglot dur lui brisa la voix; des femmes pleurèrent. Mais ses ennemis — il en avait beaucoup — l'examinaient avec une attention froide, minutieuse et satisfaite.

— Il faut transporter le mort dans sa maison, dit enfin le syndic, et si sior Palmieri et la signora Preda le désirent, un médecin viendra de Lugano...

Quatre hommes, les mêmes qui l'avaient rapporté de la montagne, se saisirent du cadavre et le transportèrent dans la maison. Preda n'était pas roide encore; il vacillait d'une façon étrange. Palmieri suivait, en marmottant une prière. Après que le cortège eut disparu, Jean tourna le visage vers Desolina. Elle était toujours immobile, extrêmement pâle. Quand ses yeux se rencontrèrent avec ceux du jeune homme, une joie invincible les fit étinceler. Ce fut, en tous deux, le sentiment d'une aventure infinie, qui changeait la face du ciel et de la terre — et cette nuit qui naguère pesait si lourde, cette nuit de houille, sembla aussi légère que la ronde des veilleuses allumées à la cime des monts et des arbres.

Lorsque Desolina fut rentrée à son tour dans sa demeure, Jean se mêla au groupe du curé, de Panscri, de Salvator et de Gennaro. Pendant quelques minutes encore, la foule persista autour de la maison. Elle s'égayait. Un désir de beuverie germait au cœur des hommes, les femmes se sentaient dans une atmosphère ensemble mélancolique et « férïée ». A la lueur dansante des torches, aux pâles reflets des lampes, ces êtres bruns et violents, pour avoir vu un trépassé, goûtaient mieux la joie de vivre...

— On dirait des guêpes sur un pot de miel! fit le Sasso d'oro, avec mépris. Sior forestiere, vous voyez notre peuple : les chiens sont plus tristes qu'eux devant un cadavre!

— Quand cela est-il arrivé? demanda Jean...

— A trois heures... sur la Vire des Chèvres. Nous nous étions arrêtés pour examiner les traces d'un éboulement. La pierre est arrivée, presque sans bruit, si vite qu'un bouquetin ne l'aurait pas évitée — Preda a roulé au bas de la montagne, à côté de Stagno... Dieu seul a tout fait...

— Que son nom soit béni! murmura le curé.

— Pas par toi, prêtre simoniaque, grommela Salvator...

La foule se divisait. Panscri, Salvator, Gennaro, le Sasso d'oro et Jean se dirigeaient vers l'albergo. Quand ils furent à mi-route, Tagliamente attira le

jeune homme dans l'ombre. Là, d'une voix creuse et véhémente, il disait :

— Ah! mon cœur, mon tout petit! Te voilà libre pourtant... il n'y a plus rien entre elle et toi... cet homme a fait ton bonheur en tombant de la Vire...

Il pressait la main de Jean avec une voix convulsive; il y posait fortement ses lèvres : — Tu vas vivre!... Dis-moi que tu es content, très cher... dis-moi que tu te réjouis de l'avoir vu immobile...

Un porteur de torche passa, une lueur de cuivre dansa sur le visage de Gennaro. Ce visage était terrible, les joues palpitantes et retroussées vers les pommettes, les lèvres amincies, singulièrement retroussées contre les dents, les yeux ronds, phosphorescents et fous. Cette émotion effraya et toucha Savigny.

— Celui-là méritait son sort! fit encore le contrebandier... Il n'y a pas une mauvaise bête dans la montagne qui ne soit bonne à côté de lui... Et tu sais! j'espère qu'il ne trouvera pas grâce devant Dieu! J'espère qu'il brûle déjà là-haut!...

Il ajouta d'une voix chevrotante :

— Tiens, vois-tu, sans les *autres*, je l'aurais tué, celui-là, comme j'écrase une guêpe avec mon bocale... Mais tu n'aurais pas dormi tranquille...

Il se mit à rire, d'un rire sauvage, joyeux, menaçant :

— Il vaut mieux que la montagne ait fait la besogne...

Jean rôda le soir autour de la maison de Preda, mais il n'osa ni ne voulut y entrer avant le lendemain. Il trouva Desolina seule dans la salle commune. Elle était grave, pâle, lointaine, dans ses vêtements noirs. Leur premier geste avait été un élan l'un vers l'autre. Ce geste se figea : leur attitude parut soudain contrainte, leurs yeux se détournèrent. Il y avait de l'effroi dans le silence qui suivit... Mais, lorsqu'il la prit dans ses bras, elle ne refusa pas ses lèvres; leur baiser fut long, dévorant, plein de tendresse plus encore que de passion.

Desolina parla la première :

— Je n'ai pas dormi, dit-elle. Toute la nuit, j'ai cru qu'il allait se relever... Je voudrais quitter cette maison.

— Pourquoi ne la quitterais-tu pas?

Elle le regarda avec étonnement :

— Je ne peux pas. Qu'est-ce qu'on dirait si je laissais le mort seul?

— Est-ce que tu t'occupes de ces gens que tu ne verras plus ?

— Pourquoi ne les verrais-je plus ?... Et puis, ce serait mal!

— Mal? Crois-tu devoir quelque chose à cet homme qui t'a fait tant souffrir?

Elle répondit avec gravité :

— On doit toujours aux morts!

Il ne put s'empêcher de sourire :

— Pas aux assassins... pas aux ennemis!

— Les morts ne sont plus des assassins!

Il comprit qu'il ne devait pas la contredire. Au fond, il trouvait du plaisir à lui voir ces scrupules :

— Alors, tu ne quitteras la maison que quand il en sera parti...

— Oui, répondit-elle, pensive... je vendrai ma part... Armanio la prendra peut-être pour de l'argent... car il hérite la moitié de tout, comme moi. Et puis, je vivrai où tu voudras...

— Chère âme, dit-il, en tremblant... en es-tu sûre? Où je voudrai? Ne regretteras-tu pas Tavesco?

Elle jeta un long regard sur le jardin :

— Je ne peux pas regretter Tavesco... Toute ma vie y a été un tourment... Je voudrais seulement quelquefois revoir le curé et la femme de Salvator...

Elle parlait, un peu lasse, avec un air de douceur qu'il ne lui avait jamais connu :

— Tu seras heureuse à ta manière, dit-il tendrement, et non à la mienne.

— Oh! je sais bien que je serai heureuse avec toi... surtout si nous pouvons vivre sans péché...

Maintenant que je suis libre, je voudrais ne pas offenser Dieu!

Il ne comprit pas, il tourna vers elle un visage interrogateur. Elle, un peu pâle, parla plus bas :

— Je pense que tu m'aimes comme je t'aime. Et moi je t'aime pour toujours. Quand j'étais prisonnière, quand cet homme nous séparait, je ne m'inquiétais pas de vivre en païenne...

Elle hésita. Il passa sur l'âme de Jean une vaste, une pesante inquiétude. Lorsque leurs bouches s'étaient réunies, il avait cru que l'aventure incertaine, morbide et douloureuse finissait. Et voilà qu'une ombre nouvelle s'allongeait sur son amour.

Il dit avec fièvre :

— Parle vite, bien chère. Je pensais que le bonheur était venu...

Elle l'enveloppa de son profond regard noir et safrané; ses épaules tremblaient :

— Si tu m'aimes tout à fait, il est vraiment venu.

Il la prit dans ses bras, avec un cri ardent, plaintif :

— Es-tu ma femme, Desolina?

Elle demeurait immobile, respirant à peine, la poitrine tumultueuse.

— Que demanderais-tu à une jeune fille de ton rang?

— Ah! s'écria-t-il, amer... avec une jeune fille,

je n'aurais pas enduré ces longues tortures... Ensuite, la jeune fille serait libre... toi, c'est presque une année qu'il faudrait t'attendre!... Et que t'importe, après tout! Crois-tu que je ne tiendrai pas parole?

— Si! Mais nous aurions commis le péché.

— Si tu m'aimais, tu n'y penserais seulement pas!

Elle demeura une minute rêveuse. Puis, ses lèvres remuèrent : elle priait. Elle dit enfin :

— Mon cœur! je serai à toi si tu le veux... Mais ce sera mal, et peut-être serons-nous punis...

Elle le saisit avec tendresse, elle le pressa contre son sein. En lui baisant les joues, elle les couvrait de larmes. Elle disait :

— Je veux bien être damnée pour toi, car je t'aime plus que tu ne m'aimes, mon cœur!... Je sais que je perdrai ton amour, si nous faisons comme des infidèles... Et cela n'est rien, mais tu ne seras pas heureux...

Il l'écoutait en silence, sentant qu'il n'avait rien à lui répondre. Des siècles les séparaient. Il la comprenait cependant; il l'approuvait presque. Esclave, elle avait été prête à l'adultère, même au crime. Ni la religion, ni aucun sentiment social n'avaient alors de force contre son amour. Ou plutôt, elle avait un autre sens de la religion et de la morale. Elle priait naguère Dieu et la Vierge de

l'aider à fuir avec son amant; elle croyait sincèrement qu'ils devaient être avec elle. Il n'y avait là aucune contradiction, rien que l'adaptation souple et prompte de l'âme latine aux circonstances. Cette souplesse et cette promptitude la mettent à l'abri de la casuistique anglaise ou du cynisme américain.

Il considérait, avec une agitation insupportable, ce visage blanc et passionné, ces yeux en feu sous les larmes. L'attente, en elle-même, ne lui faisait pas peur. Qu'il eût Desolina près de lui, qu'il passât les heures du jour dans la lumière de sa beauté, qu'il respirât la confiance que donnent des mains unies et des lèvres jointes, cela pouvait après tout suffire. Ce n'est pas l'attente qui l'épouvantait, mais l'incertitude : trop longtemps les choses avaient tourné contre eux. Ce nouvel arrêt ne semblait pas une pause, mais une couvée de hasards, de circonstances, d'hostilités sournoises. Tout rentrait dans le brouillard, dans le mystère terrible.

Il dit, avec un grelottement :

— Tu seras à moi si je le veux?

Elle lui jeta un regard d'esclave.

— Oui.

— Tu me pardonnerais de le vouloir?

— Oh! caro mio, je te pardonnerais si tu plantais un couteau dans ma poitrine.

— Mais tu serais triste...

— J'aurais peur de Dieu... J'attendrais le malheur?

Alors, le cœur de Jean s'emplit d'une tendresse désespérée, plus grande, plus forte que l'amour. Il se rappela combien elle avait souffert; il lui fut atroce de croire que lui aussi serait son tourmenteur.

Tout tremblant, il cria :

— Chérie!... chérie... est-ce que je pourrais faire mon bonheur de ta peine?...

Ses propres paroles le glacèrent. Il y eut dans tout son corps une roideur étrange et pesante; sa bouche sentit à peine le baiser dont elle le récompensait.

XIV

A LUGANO

Il ne voulut pas que Desolina connût la France par les temps froids; il craignait aussi de la dépayser brusquement. Deux maisons voisines se trouvèrent, à Lugano, au bord du lac. Il les loua toutes deux, vécut dans l'une, et mit Desolina dans l'autre, avec une vieille femme de Tavesco et une servante. Ils ne vivaient pas solitaires. Outre le Pasteur d'abeilles qui arrêtait souvent son ourque en face des jardins, outre Gennaro qui descendait deux ou trois fois par semaine, ils voyaient Lampuniani, Vacounine, et même les jeunes filles du nihiliste.

Vacounine, dont la conduite, de cent manières, contredisait les doctrines, était en accord avec lui-même sur la théorie et la pratique du mariage.

Il avait été marié librement — sans autre cérémonie que de faire casser une cruche par son beau-père. Les jeunes ourses n'avaient ni vertu ni vice : elles n'attendaient guère l'amour; elles préféraient des rôtis, des entremets et des truffes. Aussi, reçurent-elles Desolina avec indifférence d'abord, puis avec plaisir, car elles avaient des cœurs mous et tendres. Mafflues, pesantes, vacillantes, avec leur marche de jeunes tapirs, elles avaient du goût. Sachant parfaitement qu'elles étaient inhabillables, elles traînaient des tuniques de laine, des gandouras, d'amples manteaux ou des robes à la bonne femme, et portaient des bottines d'hommes. Mais elles distinguaient l'élégance des autres créatures. Vacounine, intéressé à l'avenir de son jeune ami, voulut que ces grosses filles s'occupassent de Desolina. Elles le firent avec mesure et délicatesse. Par degrés, elles modifièrent le costume de la Tessinoise, comme aussi elles lui enseignaient quelques usages.

Leur élève fut excellente, pleine de vigilance, d'attention, de souplesse. Dès les premières indications, elle se prêta passionnément à la métamorphose, elle comprit que la moitié de l'avenir y était attaché. Et leste, et douée de la vive compréhension latine, aidée aussi par le rythme exact, par la « logique de grâce » que la nature avait déposée en elle, ses progrès furent si liés, si justes, qu'on ne

s'apercevait guère de leur promptitude. Elle recherchait la critique, elle la voulait, sûre de la surmonter par la patience et l'instinct.

Ses colossales amies, avant la fin de l'hiver, lui avaient appris tout ce qu'elles pouvaient sur l'art du vêtement et de la science des salons. La démarche les inquiéta quelque temps. Celle de Desolina leur semblait délicieuse — mais trop parfaite. Elle en parlèrent à Vacounine. Il se récria : — Soyez sûres que toutes celles qui ont reçu une démarche semblable la gardent... L'art ne peut la détruire. Si elle n'est point à la mode, c'est qu'on ne peut y atteindre par l'éducation, pas plus qu'au génie... Est-ce que vous voudriez changer sa voix ou son regard?

Avec le temps, l'inquiétude de Jean décrut. A voir tous les jours sa lumineuse fiancée, à la sentir si proche, à constater les efforts énergiques et sûrs qu'elle faisait pour sortir de sa caste et s'élever vers celle de son ami, et surtout à n'avoir jamais plus l'impression d'obstacle, de frein, d'obscure menace, il se rassurait. Il ne se rassurait pas sans crainte, si l'on peut ainsi dire, ni même sans remords. Comme tous ceux qui aiment ou désirent avec violence, il se méfiait de la tranquillité. Il semble que nos pères nous aient transmis à tous un mystérieux avis, plus fort que l'expérience, qui nous fait craindre le bonheur. Cette

précipitation, le but une fois atteint, le souhait exaucé, à chercher un autre but, à courir des chances nouvelles, c'est la vie même, sans doute, mais c'est aussi la peur de toute l'énergie méchante, de tous les périls intangibles qui guettent l'être apaisé...

Jean, en quelque manière, essayait « de garder son inquiétude ». Il n'y réussissait pas. Pendant l'hiver encore, bien que cet hiver fût plein de miséricorde, il eut des craintes : il lui arrivait de s'éveiller en sursaut et de guetter, par la vitre, cette autre vitre derrière laquelle reposait Desolina ; il lui arrivait, à peine ayant quitté l'amie, de revenir en arrière, de courir, plein d'anxiété, redire l'adieu qu'il avait imaginé néfaste. Mais, comme un vin de béatitude, le printemps latin descendit sur le lac et fondit le front blanc du Monte Generoso.

Ces terres exquises firent leur œuvre. Elle fut, sans doute, rarement aussi parfaite. L'eau et le soleil, en proportion exacte, donnèrent leur fraîcheur et leur force. Le Tessin étincela comme un jardin des Hespérides.

Jean et Desolina, presque chaque jour, descendaient au lac. Sur ses eaux rajeunies par les cimes fondantes, ils promenaient des âmes impatientes de bonheur, des espérances précises. L'incessant parfum des rives leur donnait de sa fièvre. Ils se

regardaient avec des yeux inquiets, parfois surpris eux-mêmes de n'avoir pas encore pris l'un à l'autre cette joie pour laquelle ils se promettaient de vivre ensemble. Au crépuscule, leurs yeux s'emplissaient de larmes ; elle sentait alors, avec la supplication de son ami, le reproche de la terre latine, dont la voix secrète ne conseille jamais d'attendre.

Un jour, le Pasteur d'abeilles vint avec son ourque. Il aimait les jeunes gens ; eux-mêmes ne détestaient point la figure étrange ni le bavardage du bonhomme. L'air était chaud, mais à toute minute traversé d'un souffle allègre qui semblait avoir frôlé la neige des monts, et dont leur peau se réjouissait. Le peuple abeille était ivre de travail. La barque, ou marchait avec une lenteur excessive, ou vacillait dans un havre : d'ailleurs, les bestioles rousses avaient acquis le sens du voyage ; elles savaient partout retrouver l'ourque vagabonde.

— C'est que, fit le Pasteur, répondant à une question du peintre... elles sont peut-être la quinzième génération de celles que j'amenai pour la première fois sur ce lac, dont elles connaissent les détours, les caprices et les pièges. Les vieilles devinent le bateau à une distance où l'œil peut à peine le voir... D'ailleurs, s'il est nécessaire, je n'aurai qu'à frapper sur ce pot de fer : elles en

distinguent le son du son des voix et des instruments de musique...

Le vieil homme devint rêveur. Il dit après un silence :

— Je me demande souvent comment sera l'autre monde. Personne ne le décrit, sinon Dante. Il ne parle pas d'abeilles... Je ne puis me figurer un paradis où elles ne seraient pas... Puisque tous les bonheurs doivent être réunis pour les élus, est-il possible que le ciel soit vide de ruches ?

Il rectifia légèrement la position du gouvernail, jeta un regard profond sur Lugano et reprit :

— Je suis un pauvre vieil homme qui ne fais de mal à personne. Et je ne crois pas, en vérité, que le Seigneur me refuse une place honnête après ma mort... J'espère ne pas être vaniteux en pensant cela... si c'est une vanité, je veux bien m'en repentir ! Eh bien ! je pense que, arrivé au ciel, s'il ne s'y trouve pas d'abeilles, j'en demanderai à Dieu. Il est tout-puissant : que lui importerait de les faire monter avec les élus ?

— Je crois vraiment que cela ne lui importerait guère ! répondit Jean, en mettant un baiser sur la main de Desolina.

Puis, il fut curieux de la destinée de ce vieillard solitaire. Et il lui demanda :

— N'êtes-vous jamais mécontent de votre sort, sior Lorenzo ?

— De mon sort! s'écria le Pasteur en frappant ses mains l'une contre l'autre... Mais, sior pittore, quel sort pourrais-je souhaiter? Il ne doit pas y avoir de plus beau lac que celui-ci, et j'ai ce joli troupeau pour famille... Ce serait un péché d'être mécontent!... Je suis triste quand il leur arrive des accidents, oui — ou quand il y a une maladie dans les ruches... Grâce à la Madone, les accidents sont rares, les maladies plus rares encore.

— Alors, cela vous suffit pleinement? Vous n'avez jamais désiré autre chose?

Le vieux Tessinois se mit à rire, doucement et longuement :

— En vérité, je ne le sais plus! dit-il. Ai-je peut-être souhaité une touzette, puis une famille, qui le dira?... On prétend qu'il y a des gens malheureux de n'avoir pas des ailes. Je n'ai jamais été de cette sorte de gens...

Ils écoutaient, engourdis de joie. Pressés l'un contre l'autre, ils ne sentaient plus le passage des heures. Ce grand ciel de satin et de cristal parut immuable; immuables les toisons, les chevelures, les mousselines, les cachemires, les tapis, les robes du végétal, les pierres ardentes de l'eau, les blocs roux des montagnes. Ils furent des enfants absorbant la divine lumière et ne songeant pas au bonheur, puisqu'ils sont le bonheur. Les souhaits cruels et redoutables, l'inquiétude qui veille en

nous comme la lampe des sanctuaires, l'instinct de quelque chose qui ne cesse de s'user et de disparaître, ils en furent libérés.

Ils débarquèrent, ils s'enfoncèrent parmi des herbes et des arbres. Un étang les arrêta, enveloppé de saules et de rudes peupliers noirs. La vie, impétueuse et fraîche, se hâtait de construire. Les sagittaires, les populages, les roseaux, les lysimaques, les algues, les lentilles d'eau, dans les alternatives des lueurs et des ombres, sous le vol des insectes, poussaient en flèches, en glaives, en dentelles, en peluches vertes, en verts-de-gris, en laines humides.

Jean considérait la silhouette de Desolina penchée, et l'image qui doublait sa beauté sur la surface d'émeraude. Une peur subtile le pénétra, en même temps que la plus tragique volupté. Pour avoir été absente quelques heures, l'inquiétude revint, plus opaque. Il craignait les durs lendemains, les hasards qui dénouent, toutes les trahisons qui font ressembler les événements à des personnes. Et, saisissant Desolina, il la couvrit d'un orage de baisers. Elle, ravie, ses yeux tout pleins des images de l'eau et des arbres, aussi confiante qu'il était craintif, lui donna ses lèvres éblouissantes, souffla l'espérance dans un terrible et magnifique baiser.

— Ah! fit-il... à moitié consolé, quelle épreuve,

Desolina! Qu'elle est longue et que c'est dur! Chaque jour je m'éveille avec la peur de t'avoir perdue...

Elle comprenait presque, maintenant, l'âme du jeune homme. L'instinct de l'amour, qu'elle avait profond, l'affinait, la rendait subtile :

— Mais il n'y aurait que la mort qui pourrait me prendre à toi, chère âme! Et la mort, comment faire? On ne peut rien promettre contre elle.

— Est-ce vrai? cria-t-il. Es-tu sûre que rien d'autre ne peut nous séparer?

Elle regarda autour d'elle, comme pour chercher quelque chose :

— Viens!

Et l'entraînant vers un gros peuplier noir, où elle avait, en passant, vu, dans une sorte de cage, une madone et un bambino, elle dit :

— Écoute bien, caro mio... je veux être frappée de mort, et je demande au Christ et à sa mère la malédiction éternelle, si jamais je trahis mon amour!

En l'entendant parler, en contemplant ce visage où la beauté du monde semblait rassemblée, ce corps où se retrouvait un peu de tout ce qu'il y a d'élégance, de souplesse, de variété, dans les arbres, les herbes et les eaux, il eut une exaltation de foi. Cette minute fut parfaite. Dans son extase, sans croyance, sans culte, et voulant adorer pourtant,

il s'agenouilla, il posa humblement ses lèvres sur le petit pied de la Tessinoise...

Quand il se releva, il la vit pâle, les yeux fixés sur l'autre rive. Il se retourna, il perçut, immobile entre les deux saules, dans un rai jaune de soleil couchant, un vieil homme qui les regardait. Jean eut un léger froid, en reconnaissant le Passé. Car, celui qui se tenait là avait pendant si longtemps veillé sur leurs gestes, si longtemps emprisonné et empoisonné leur amour! Il comprit qu'elle devînt pâle et que, superstitieuse, elle y vît un mauvais présage. Et se forçant à prendre un air gai, il murmura :

— Il a bien vieilli, l'Armanio!... J'aurais presque pitié de lui, si je ne lui gardais rancune... à cause de toi, chérie!

— Oh! fit-elle d'une voix âpre, et frissonnant, il ne faut pas avoir pitié de lui... il n'en aurait pas, lui, s'il était notre maître!...

Il l'emmena. Elle était encore tressaillante, les prunelles trop larges, trop bleues, quand ils retrouvèrent l'ourque du Pasteur d'abeilles.

XV

LE REVENANT

Il ne songeait guère, le lendemain, à l'incident. Mais, un jour qu'il revenait d'une course, il aperçut le vieillard près du lac, à peu de distance des deux maisons.

« Une coïncidence », songea-t-il.

Une ombre d'inquiétude lui avait traversé l'esprit. Peu de temps après, la nuit, au clair de lune, comme il venait de quitter Desolina, il vit encore, en passant, la silhouette torse. Il s'arrêta pour la considérer : elle s'effaça. Il demeura incertain, croyant qu'il s'était trompé.

Ensuite, il vit Armanio dans Lugano, puis encore, un après-midi, au bord du lac. Il en éprouvait, en somme, moins d'inquiétude que d'agacement. Toutefois, Desolina pouvait s'en effrayer. Aussi, décida-t-il de parler à Palmieri à la pre-

mière rencontre. Il n'attendit pas longtemps. Deux jours plus tard, il se heurtait à lui dans le chemin qui conduisait chez Vacounine. Il s'arrêta, il salua brusquement le vieil homme :

— Vous habitez donc maintenant Lugano, sior Palmieri?

Armanio demeura interloqué, son front vert s'assombrit :

— Non, sior pittore, fit-il enfin... j'habite encore Tavesco... mais quelquefois je passe deux ou trois jours à l'albergo du Moulin, qui n'est pas loin d'ici...

Jean se sentit énervé. A poser des questions indirectes, il serait usé par la patience et la ruse du vieux. Il porta un coup droit :

— Pourquoi rôdez-vous autour de ma maison?

— Moi? fit Palmieri d'un air idiot... Mais je vais partout, sior pittore... et pas plutôt près de votre maison qu'ailleurs...

— C'est bien! répondit rudement le peintre. Je saurai bien vous éloigner.

Armanio le regarda presque en face :

— Peut-être que j'en approche sans le savoir, dit-il, tout bas... je suis seul, je pense à Giovanni, et *elle* est tout ce qui reste de lui... Je me tiendrai loin de votre maison, sior pittore...

Jean fut presque attendri. Mais la vieille face fé-

roce et cauteleuse lui rappela les paroles de Desolina. Il se contenta de dire :

— Vous ferez bien !

Au fond, il se sentait rassuré. L'ennui et le chagrin du vieillard solitaire lui parurent une explication suffisante.

La semaine suivante, il dînait chez Vacounine. Le soir était léger, odoriférant, avec des étoiles humides. Une escadrille de canots faisait sur le lac des lacets, des labyrinthes de lueurs. Et par les fenêtres ouvertes, les invités écoutaient le bruit de cordes et de voix éparpillées dans les arbres. Tous les yeux étaient pour Desolina, vêtue d'étoffes argentées et nacrées, que sa beauté mate portait aussi bien que l'eût pu faire une blonde Vénitienne...

— Bellissima, dit Vacounine, échauffé par les vins... si j'avais l'âge de ce Français, j'aurais bien de la peine à ne pas le jeter dans le lac !

— Illusion de l'âge dans un cerveau de barbare ! s'écria Lampuniani. A vingt ans, je te vois d'ici. Tu devais préférer les bocks et les discours d'estaminet aux belles filles. Et puis, quand tu aurais été passionné, ce n'est pas pour une femme parfaite que tu te serais battu. J'ai vu beaucoup de crimes amoureux. Les filles étaient toujours laides ou avec une tare... Je suis sûr que la belle Hélène et

la divine Cléopâtre n'étaient pas dignes d'embrasser les pieds de Desolina... La grande beauté peut bien produire des passions, non des crimes !

— Voilà comment cet homme a traversé la vie ! Ses grosses lunettes lui ont servi de prisme... Moi, je vous dis que la beauté et le crime se touchent de si près, que je ne puis voir une femme comme Desolina sans penser aux couteaux et aux revolvers...

Il tourna son visage rouge et tumultueux vers la Tessinoise :

— Vous serez bien heureuse si l'on ne commet pas de crime sur vous ou par vous !

Elle laissa tomber les raisins qu'elle élevait vers sa bouche ; l'on vit trembler tout son corps :

— N'écoutez pas ce mauvais sauvage ! fit Lampuniani, avec une nuance de mécontentement dans la jovialité... Il n'est bon qu'à se faire pendre ou exiler !

Vacounine se sentit fâché contre lui-même. Il dit :

— Allons prendre le café au jardin !

A l'ombre des grands thuyas, dans l'odeur nerveuse du café, tous eurent quelques minutes d'engourdissement. Au loin, des fusées partirent d'une barque, des feux de Bengale colorèrent l'étendue. Jean s'était rapproché de Desolina : il la sentait mélancolique et presque craintive. Et, dans l'at-

mosphère sensuelle et fine, ce manque de joie était cruel. Comme elle restait silencieuse :

— A quoi penses-tu ? lui dit-il.

— A toi ! répondit-elle avec un faible sourire.

— Ce n'est pas une raison pour être triste.

— Si. J'ai peur que tu ne sois pas heureux.

— Je ne l'ai jamais été plus doucement.

Elle tourna vers lui des yeux humides :

— Est-ce bien vrai, très-cher ? Tu ne t'ennuies pas dans ce pays ? Tu ne voudrais pas en partir ? Moi, où que tu ailles, je serai bien...

Elle avait une voix étrange, hâtive, qui le surprit. Mais il ne comprit pas qu'elle souhaitait le départ. Il murmura :

— Je ne m'ennuie pas du tout. Je ne désire au monde que ta présence.

Elle soupira et ne répondit point...

Le surlendemain, Gennaro vint faire une visite à Jean. Quoique son allure fût familière et son amitié démonstrative, il avait su garder ses distances. Avec la souplesse italienne, il comprenait qu'il ne fallait pas traiter Desolina comme il l'eût traitée à Tavesco ; il montrait à cet égard une circonspection extrême, évitant, autant que possible, de se présenter lorsque Jean n'était pas seul.

Maintenant qu'il ne craignait plus quelque coup de tête du contrebandier, le jeune homme le recevait avec plaisir. Et puis, il était touché de ce dé-

vouement profond, presque animal, qui ne réclamait rien en retour.

Gennaro avait l'air soucieux. Jean connaissait ces mouvements du front qui rapprochaient les yeux déjà trop proches, et ces mâchements à vide qui faisaient saillir les mâchoires. Tagliamente répondait à peine et ne regardait pas en face. Sachant qu'il aimait, dans ces moments-là, à être interrogé, Jean lui demanda :

— On dirait, mon vieux Gennaro, que tu as des ennuis. Les douaniers ne t'ont pas fait de farces ?

— Eux ! fit Gennaro, en haussant les épaules... Les braves coglioni... m'en ont-ils fait du bon sang depuis la saison nouvelle !..

Il mit sa main dure sur l'épaule de Jean :

— C'est pour toi que j'ai de l'ennui !

Jean le considéra avec étonnement, puis avec inquiétude. Et quoiqu'il ne vît rien, dans sa vie actuelle, qui ne fût clair et rassurant, il eut un petit choc au cœur :

— A cause ?

— A cause du vieux Palmieri.

Des choses obscures palpitèrent dans l'âme du jeune homme.

— Qu'ai-je à faire avec le vieux Palmieri ? dit-il doucement.

— Rien. Seulement, je crois que le vieux devient

fou, répondit le contrebandier en mâchant plus fort... Alors, tu n'as pas besoin d'avoir rien à faire avec lui... Il suffit que sa folie tourne contre toi, ou contre la signora... Il a rôdé autour de ta maison.

— Je le sais ; je lui ai même parlé, dit Jean. Et je lui ai trouvé l'air stupide et inoffensif.

Il y eut un silence. Gennaro avait baissé la tête : il sifflait. Ses joues étaient dures, sa bouche féroce :

— Il aurait pourtant bien pu crever ! reprit-il.

— Qu'est-ce que le pauvre diable pourrait nous faire, Gennaro ?

— Un coup de fou, carissimo... Ce qui passera par sa sale tête verte... Et ça ne sera rien de bon pour toi...

Le Tessinois planta brusquement son regard dans celui de Jean. Sa tendresse, son anxiété, je ne sais quelle menace lointaine, tout troubla le jeune homme. Il eut de nouveau le frémissement de la vie barbare, tragique, sans scrupules :

— Je suis venu te donner un conseil, disait Tagliamente... Pourquoi ne partirais-tu pas pendant quelques mois ? Le vieux s'affaiblit : dans l'été il ne pourra plus se servir de ses jambes ou il sera mort... à moins qu'il ne soit dans une maison de fous...

— Si tu le crois si faible, il n'est guère à craindre.

— Eh ! je sais bien que tu l'aplatirais d'un coup de poing ! Mais il n'attaquerait jamais en face... Quand il serait fou comme dix fous, vois-tu, il est de la race qui frappe par derrière... Tu ne veux pourtant pas exposer la signora ?

Tout cela paraissait naturel, et toutefois, Jean ressentait toujours une impression de choses souterraines, équivoques. Étaient-ce les yeux de Gennaro, si faux dès que la tendresse ne les animait plus, était-ce la longue et sinistre attente ?.. Il ne s'attarda pas à s'analyser. Aussi bien, le départ, de toute manière, lui convenait : un peu de nostalgie, le besoin de mettre ordre à ses affaires, s'unissaient à cette nouvelle menace, d'autant plus agaçante qu'il ne pouvait, sans ridicule, s'attaquer directement à Armanio. Mais Desolina n'en serait-elle pas attristée ? Il voulait le savoir sur l'heure.

Elle était au jardin, parmi la gloire heureuse des roses, lorsqu'il la rejoignit. Son sourire avait de la contrainte ; toute sa personne exhalait une mélancolie devenue habituelle, et qui, en ce moment, le frappa davantage. Elle se tenait devant lui, le visage nacré par la jeune lumière, et comme un reflet de rubis sur la chair pourpre de ses lèvres ; un vol de moucherons dansait près de la chevelure bleuâtre :

— Tu m'avais dit, l'autre soir, que tu m'accompagnerais volontiers, murmura-t-il... Veux-tu que nous allions à Paris ?

Elle marcha vers lui avec un cri léger :

— Oh ! tout de suite si tu veux...

Et confuse, jetant ses bras autour des épaules du jeune homme :

— Je n'osais pas te le demander !

Il fut heureux de ce cri, de la joie qui colorait la belle fleur humaine, mais, tout au fond, restaient le doute, l'incertitude, quelque chose de très confus qui rôdait dans sa conscience comme une bête à peine visible dans une caverne.

A Paris, la vie fut éclatante et douce ; toute mélancolie disparut du visage de Desolina. Dans cette grande patrie de la femme, elle s'enivrait de découvertes. Jean mit une ardeur d'amoureux et d'enfant à lui faire tout connaître de la cité, au fond si tragique, mais qui, pour les regards simples ou neufs, prend l'aspect d'un nouveau monde.

La Tessinoise, créée pour la passion, mais aussi pour l'allégresse aisée, pour l'enthousiasme vif et confiant, se crut dans un univers de joie. Et puis, elle devina (ceci plus profondément) que la grande ville la rendait plus puissante, assez puissante pour garder l'amour de Jean. Là-bas, au Tessin, elle craignait d'avoir contre elle la vie *vraie* de son fiancé, d'être affaiblie dans son cœur lorsqu'elle paraîtrait parmi les femmes de France. Bien vite elle connut sa valeur. Elle la voyait aux regards de

tous les hommes, bien plus encore à ceux des femmes. Les plus sottes, à Paris, conçoivent qu'elles sont au centre de la sélection humaine, en quelque sorte à la Cour, non plus d'un royaume, mais du monde. Desolina s'y sentit sûre de sa qualité.

« Je le garderai! » pensait-elle, au retour du théâtre ou de la promenade.

Tressaillante d'amour vainqueur, elle comprit qu'il ne fallait négliger aucun détail; elle observa minutieusement les rivales; elle se civilisait enfin avec une opiniâtreté merveilleuse.

Jean s'en ébahissait et Morières, observateur moins intuitif mais plus soutenu, disait :

— Elle va très bien, la luciole!...

Il avait été fort choqué du retour de Jean avec la Tessinoise. Quant au mariage, il le tenait pour une incomparable sottise :

— Fais-en ta maîtresse! conseillait-il. Au moins, tu gardes une issue... Allons! habite avec elle, au lieu de la laisser seule avec cette vieille Francesca, qui doit avoir des instincts d'entremetteuse...

Il prévoyait, pendant les premiers jours, que Desolina ne serait pas fidèle. Et il ne se gênait pas pour le dire :

— Elle ne *peut* pas l'être! Et, en définitive, ce serait injuste. De telles femmes ne sont pas faites pour un seul homme... Quand ton amour faiblira,

il deviendra absurde que cette fortune de beauté soit distraite de la circulation. Alors, si elle n'était que ta maîtresse, le dénouement serait propre et gai.

Desolina le sentit ennemi, mais inconsistant. Elle ne commit pas la faute de le haïr ; elle fut devant lui naturelle et simple ; il finit par croire qu'il avait pénétré son caractère :

— Je me suis trompé, avoua-t-il un soir... Elle n'est pas conforme à son genre de beauté ! Elle sera très fidèle... jusqu'à en être crampon. Puis, elle se civilise monstrueusement. Or, qu'est-ce que je craignais pour toi? Les sauvages. Je m'étais prédit que tu ne sortirais pas de ce trou sans avoir reçu des coups de couteau (même, je te voyais plutôt mort que vivant) ou sans avoir commis des infamies. Le hasard t'a servi : en « crevichonnant », le bandit t'a épargné les sales affaires. En se civilisant, la luciole va rendre ta mésalliance inoffensive... C'est de la veine, la plus imméritée qui soit !

Jean rit de son meilleur rire d'enfant. Puis, d'un ton de révolte joyeuse :

— Pourquoi imméritée? Parce que je ne suis pas digne de Desolina? Qui en serait digne? Du moins l'ai-je conquise par quelque effort... et c'est de cela seul que je m'honore ! Oui, j'ai couru le risque de recevoir ou de donner des coups de couteau... je me suis mêlé aux barbares. Desolina ne

valait-elle pas autant que ce qu'un explorateur va chercher chez des nègres ou des Esquimaux? Je prétends avoir bien fait. J'aurais pu en être puni, oui. C'est l'histoire de tous ceux qui font un mouvement hors de leur petit territoire social... S'ils échouent, ils se résignent, mais s'ils triomphent, quelle victoire!

— Tu n'as pas le sens des hiérarchies! fit Morières, en haussant les épaules... Au fond, tu as plongé dans un monde qui ne ressemble pas mal à celui de la pègre... Tu y as ramassé autre chose qu'une môme de bastringue... c'est de la veine et rien de plus. Tu n'en as pas moins sali tes mains à celles d'un Preda ou d'un Gennaro... Voudrais-tu pas que je t'en glorifie?

— Non, mon vieux, fit Jean avec une faible colère, tandis que des souvenirs équivoques rampaient en lui... je ne suis pas allé à la barrière... je suis véritablement allé chez les sauvages... Un Preda est un sale type, mais sa déclaration de guerre à la société est nette : elle peut avoir sa noblesse. Quant au Gennaro, tu ne le comprendras jamais... il y a en toi un petit côté prud'homme : le pire de Tagliamente, tu peux le voir; le mieux, tu y es sourd et aveugle par destination. Pour le cœur, *le grand cœur*, tu m'entends, je ne connais encore personne qui vaille cet homme faux, voleur et, sans le gendarme, assassin!

— Eh! qui nie leurs qualités? cria Morières, avec presque de la véhémence. Crois-tu que ceux de la barrière n'en ont point?... Puis, au fond, je ne te reproche rien. C'est mon opinion qu'un acte n'est mauvais que s'il en sort du mal pour soi-même ou les autres. Tu t'en tires... tu es content et personne n'a rien à te reprocher. Tout va le mieux du monde! Seulement, tes actes étaient tout de même blâmables... Le pont est-il moins pourri, court-on moins de péril à mettre le pied dessus, parce qu'un individu a eu la chance de le franchir?... Enfin, n'en parlons plus : veuille la force obscure que tu as bravée ne jamais se retourner contre toi!

Jean passa presque tout l'été à Paris. A peine s'il entrevit l'Océan. Il s'amusait de la préférence passionnée de la Tessinoise pour la ville. Cette préférence s'accommodait d'une vie simple, presque monotone. Pourvu que Desolina passât chaque jour par quelques rues, elle était parfaitement contente. Point dépensière de nature, la vue des choses lui suffisait presque toujours; elle ne demandait pas à les posséder. Morières appréciait vivement ce détachement.

— Elle ne te ruinera pas! disait-il... Elle prend un plaisir infini à tout, et n'abuse de rien. Elle ne

gâche rien non plus. Il y a là une sorte de perfection dont les conséquences sont merveilleuses pour un mari. Car, mon garçon, que pourrais-tu refuser à une femme que mille hommes, à Paris, ne demanderaient qu'à submerger de luxe? Tes petits trente mille livres de rentes feraient du soixante à l'heure!

L'automne approchait. Il fut fluide et joyeux comme un printemps. Le Bois restait frais, les pelouses semblaient reverdies, des nuages fins se hâtaient de verser leur ondée et de s'évanouir en charpie. Jean et Desolina s'accoutumaient à leur bonheur : ils l'habitaient comme on habite sa maison natale. La date du mariage les occupa. A la fin d'octobre on pourrait publier les bans pour lesquels Jean avait préparé toutes les pièces : la dernière qui arriva fut envoyée par le curé de Tavesco.

Peut-être y avait-il toujours eu une espèce de doute dans l'âme de Desolina, car, lorsqu'elle alla se faire inscrire à l'état civil avec Savigny et Morières, elle eut une suffocation de joie. Comme presque tous ceux de sa caste, sa foi dans les actes officiels était absolue :

— Fichtre! dit Morières devant ce visage tragique de bonheur... elle prend l'existence au sérieux.

Elle voulut prier à l'église; elle y demeura une

demi-heure, abîmée dans la gratitude. Toute la journée, elle eut un peu de délire. Et le soir, comme Jean la quittait, elle lui dit tout bas :

— Si tu savais, caro mio... J'ai eu si peur du péché !... Tous les jours, je croyais que Dieu m'abandonnerait !...

Il la tint longtemps contre sa poitrine, écoutant palpiter ce bonheur qui était son propre bonheur.

Dans la rue, il marcha au hasard, énervé d'espérance. Puis, son agitation s'apaisa, il eut des rêves heureux et rassurés, il songea à l'avenir avec une entière douceur... Il était près de minuit quand il se trouva près de sa maison.

Alors il vit, avec saisissement, une grande silhouette maigre se dresser devant lui.

XIII

L'ÉQUIVOQUE

Jean reconnut Gennaro Tagliamente et cela ne lui fut pas agréable. Même, il s'irrita de la façon insolite dont le Tessinois se présentait.

— Eh! tu n'attendais pas ton ami, fit l'autre en lui saisissant la main avec violence... Que veux-tu, j'avais de l'ennui... je ne prenais plus de plaisir... pas même à tromper ces coglioni de douaniers... Alors, je me suis dit : « Il faut que je le voie, mon tout petit... Quand je l'aurai vu, j'aurai le cœur plus tranquille. » J'ai pris les trains. C'est long... je croyais ne jamais arriver au bout!

Ses yeux ne se levaient plus sur Savigny. Il avait le ton volubile, les gestes vifs à froid, la face grimaçante, fuyante, impersonnelle. Jean éprouva les mêmes défiances confuses que là-bas, au Tessin, avant le départ.

Il dit froidement :

— Vous auriez dû me prévenir.

— Je me le disais... Seulement, tu sais, l'écriture et Gennaro sont brouillés... Puis, je te voyais mécontent de recevoir ma lettre... j'étais honteux de moi. Je me disais : « Quand on sera face à face, il excusera son ami. Qu'est-ce qui vaut une poignée de main et les mots qu'on dit de sa voix naturelle? » Tu n'es pas fâché, carissimo? Je me tiendrai dans un petit coin... tu verras, je ne t'ennuierai jamais... je ne pèserai pas plus qu'un moineau sur un châtaignier.

Sa voix s'attendrissait. Brusquement, il eut ses yeux francs, son visage d'amitié. Alors, le jeune homme sentit son mécontentement s'évanouir ; il se rappela tout ce que le sauvage avait fait pour lui — et des souvenirs innombrables, tout le Tessin lumineux, violent et parfumé, se levèrent dans sa tête :

— Ça me fait plaisir de te voir, mon vieux Gennaro, dit-il doucement.

— Ah ! je le savais bien... je reconnais ton bon cœur ! cria le drille... Vois-tu, cher petit, je ne pourrai jamais plus vivre longtemps sans toi... Tu m'avais dit là-bas que je pourrais travailler à Paris...

Jean se souvint de ses paroles : elles étaient nettes. Il ne songea pas une minute à n'y pas faire

honneur, mais il lui fut pénible d'avoir à le faire *maintenant :*

— Sans doute, fit-il d'une voix blanche... Que peux-tu et que veux-tu faire?

— J'aime les chevaux, répliqua Gennaro. Je les connais bien. Quand j'avais vingt ans, j'ai pris soin d'une écurie. Alors, quelque chose dans les chevaux, ça m'amuserait...

— On essayera de te trouver cela...

— Pas tout de suite, fit hâtivement le contrebandier. Je veux vivre un mois ou six semaines à mon goût. J'ai du bon papier de banque dans cette poche... Quelques vacances ne me feront pas de mal.

Son regard était devenu faux. Il faisait craquer, en les tordant, ses mains noueuses comme des sarments.

— Comme tu voudras!... Et qu'est-ce que tu vas faire cette nuit? Où as-tu mis tes bagages?

— J'ai suivi le conseil d'un homme de mon pays... j'ai laissé ma malle à la gare... Je pourrai la réclamer lorsque j'aurai un logement.

Sa voix s'embarrassa, il parla d'un ton humble.

— Je voudrais loger près de chez toi... pas pour t'ennuyer, mon cœur... mais pour être à ta disposition...

Jean, perplexe, considérait son homme. Avec

son feutre vert, pointu et orné d'une plume chauve, sa veste couleur de moisissure, ses culottes terreuses et ses bottes, Gennaro soulignait son origine. Et il n'inspirait pas confiance. Le masque dénonçait des violences mal contenues, la sournoiserie et l'amoralité. Où le loger sans trop attirer l'attention et sans s'exposer à quelque rebuffade? Jean se souvint d'un hôtel de sculpteurs, de rapins et même de modèles, qui se trouvait dans une rue prochaine.

— Mon vieux Gennaro, dit-il, comme tu n'as pas de malle avec toi, se loger est moins commode que tu ne crois. Il faudra donc une profession. Je dirai que tu es un modèle?

— Tu diras ce que tu voudras... Allons retenir ma chambre... puis tu m'indiqueras où je puis manger un morceau, car ce diable de train m'a fait un trou de six pieds... Ce que j'ai mangé en route est dans le train!

Jean conduisit son compagnon à l'hôtel du Rhône et de la Méditerranée. Un gros méridional, la figure onctueuse comme une olive, les lèvres rissolées, vint bâiller au nez des deux hommes. Il reconnut Savigny :

— Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service? grailonna-t-il, avec une quinte de toux qui imitait le bruit d'une friture.

— C'est ce brave garçon qui voudrait loger chez

vous... Comme il ne connaît pas Paris, je vous le recommande.

— Ah! vous me le recommandez? fit le maître du Rhône et de la Méditerranée.

Et ses yeux gros et malins marquèrent que la recommandation ne lui paraissait pas superflue.

— Et autrement... qu'est-ce qu'il compte faire à Paris, cet homme?

— Vous auriez dû le deviner, fit le peintre en souriant... Il va me servir de modèle.

— Allons! il chasse de race... il s'en tirera. D'ailleurs, puisqu'il est sous votre protection, le Rhône et la Méditerranée lui sont ouverts... Une chambre de combien?

— Une trentaine de francs par mois...

— Au deuxième, numéro vingt-neuf... Voulez-vous voir?

Gennaro alla jeter un coup d'œil sur la chambre, pour la forme — car, au fond, il se fût accommodé d'une étable :

— Nous reviendrons plus tard, fit alors Savigny.

— Le temps, il n'existe pas ici, dit l'hôtelier.

Le jeune homme éprouva un singulier soulagement, comme s'il venait de surmonter une difficulté considérable. Il avait craint de garder son homme pour compte et, non par répugnance, mais par un obscur sentiment superstitieux, peut-être aussi par appréhension des critiques de Morières,

l'idée d'avoir Gennaro comme hôte lui était pénible. Aussi appela-t-il presque gaiement un cocher :

— Rue Royale... chez Alcide !

Alcide tenait un bar où se mêlaient des jockeys, des garçons d'écurie, des entraîneurs, et des noctambules, des chanteurs italiens, des guitaristes espagnols, des nègres dansant la gigue ou le cake-walk.

Quand ils pénétrèrent dans la taverne, une femme chantait une serinette espagnole, avec ollés et claquements de castagnettes ; deux petites filles dansaient en agitant leurs jupes rouges comme des banderilles. On apercevait, sur de hauts sièges, des jockeys pareils à des enfants sinistres, la plupart écossais, irlandais ou gallois, car la maison avait des traditions celtiques ; de-çi de-là, quelque entraîneur à la tête de maître d'école, quelque gentleman au teint de charcuterie, et l'atmosphère associait les senteurs brûlantes du tabac, les essences du gin, du whisky, du cognac, des ales, le parfum des citrons, l'âme excitante des gingembres, la solide odeur des fromages et des viandes.

L'endroit enchanta le Tessinois. Ses yeux virèrent, son larynx, tout de suite, fredonna la chanson à la tierce, et, imperceptiblement, son corps dansait à l'unisson des petites filles.

— Que veux-tu manger? fit Savigny. Il y a du

jambon, du roastbeef, des anchois, des sardines, des harengs marinés, du saumon, du homard, du gorgonzola et toutes les boissons du monde.

— Du pain, du vin, du hareng, du jambon, du gorgonzola, fit le drille avec une bouche de joie.

Quelques minutes plus tard, il se livrait au plaisir le moins décevant des animaux et des hommes. Il mangeait terriblement, avec des mâchoires craquantes et des mains sales. Son être respirait une sensualité aiguë et sèche, une vigueur de bête maigre, une adresse agile et crapuleuse. Il devint gai, l'alcool lui phosphora dans les prunelles et alluma ses tempes. Jean, hypnotisé, le regardait faire, en essayant d'écarter l'obscure méfiance qui lui « tachait l'âme ». Cette défiance était, si l'on peut dire, vide d'événements : elle tenait au Tessinois même.

A l'heure où allait se clore l'aventure, le jeune homme appréhendait tout ce qui concernait ce village de Tavesco où la vie avait été si tumultueuse, sournoise et humiliante.

— Eh ! comme tu me regardes ! fit le contrebandier...

Jean se troubla sous le regard des prunelles vives. Il balbutia :

— Quelles nouvelles là-bas ? Salvator n'a pas encore ouvert le curé ?

Gennaro poussa un éclat de rire cuivré qui

éveilla en sursaut les jockeys et fit faire un faux pas à l'une des petites danseuses.

— Au fond, si quelqu'un touchait au curé, Salvator l'assommerait...

— Et Panscri?

— Ses six filles sont toujours à marier... Ah! il regrette le temps où tu dormais dans son mur!... Quant au Sasso d'oro, le pauvre! il cherche toujours...

— Le Pasteur d'abeilles?

— Grand saint Marc! celui-là est plus heureux que nous tous!

Il y eut un silence. Gennaro avalait du gorgonzola, et l'on eût dit qu'il mangeait de la pierre striée de mousse. A la fin, Jean reprit la parole :

— Et cette vieille brute de Palmieri?

Gennaro haussa violemment les épaules :

— Sa folie est presque complète. J'ai donné au syndic le conseil de le faire mettre en cage... il a du bien... ça n'aurait rien coûté à la commune. Mais le syndic ne veut pas qu'il soit fou... Moi, je crois que ce serait un bonheur pour lui de pourrir dans la fosse, ce vieux porc!

Il but une pleine rasade. La vieille Espagnole chanta d'une voix plus stridente; les castagnettes claquaient désespérément; « les ollé » partaient de la salle avec fureur, et les deux petites, lasses, la peau humide, trébuchaient dans leurs pantoufles

fines. Brusquement, Gennaro se leva et se mit à marteler le plancher. Il hurlait et sautait en mesure, il agitait de longues mains frénétiques; toute sa personne avait quelque chose de fou, de brutal, de joyeux et de rythmique qui plut violemment aux jockeys et fit sortir des clameurs de leurs poitrines étiques. Mais le bar fermait. Le Tessinois se laissa mettre en fiacre par son compagnon. Il y resta quelques minutes affalé, le visage ardent, les yeux étranges. Puis, réveillé aux cahots de la vieille mécanique, il saisit Jean à bras-le-corps, il le serra désespérément contre sa poitrine, en criant :

— Qu'il y ait seulement quelqu'un qui te touche... Celui-là oubliera pour toujours le goût de la polenta!

Le lendemain matin, Jean n'osa, sans préambule, conduire le contrebandier auprès de Desolina. Il proposa à Gennaro de l'attendre dans son atelier, où la présence d'un homme vêtu de mousse et d'amadou n'avait du moins rien que de naturel. Le contrebandier trouva ce fumoir agréable et les plâtres lui furent sympathiques :

— Prends ton temps, fit-il... j'ai des brisago et des grandson...

Le peintre trouva Desolina tout émue de bonheur : la beauté de la délicieuse créature était alors innocente, rassurée et lisse comme celle des enfants. Une vie de printemps ruisselait d'elle. Il

se sentit laid et terne, il demeura dans une extase mêlée de honte à l'idée que cette œuvre luxueuse de la nature lui était échue. Et longtemps, il ne parla pas de Gennaro. Mais il le fallait; il finit par dire :

— J'ai une petite nouvelle à t'annoncer, chérie...

Desolina, par nature, ou à la suite de son existence abominable, n'aimait pas les nouvelles. Son rêve était que rien ne changeât; elle aimait son sort actuel jusqu'à le vouloir monotone. Elle dit avec une petite moue :

— Pas une mauvaise nouvelle, cher cœur?

— Pas une mauvaise, non!... C'est une visite que nous recevons... de là-bas... ce grand fou de Gennaro.

— Il est à Paris! cria-t-elle.

— Oui.

Elle n'eut pas le temps de cacher son émotion. Ce fut une rafale. Son visage pâle, ses yeux tremblants, ses mains qu'elle levait comme lorsqu'on voit l'ennemi, trahirent un trouble violent. Il l'avait saisie dans ses bras, il l'interrogeait avec anxiété. Et, à la fin, elle imita un sourire :

— J'ai eu peur, dit-elle... Tout ce qui vient de là me fait mal... comme s'*il* vivait encore.

Quoique surpris de l'excès de cette émotion, il la comprenait. Ne l'avait-il pas, quoique moins

vive, ressentie lui-même? Il demanda tendrement :

— Alors, peut-être vaut-il mieux que tu ne le voies pas?

Elle haussa les épaules, tout en donnant plus de naturel à son sourire :

— Pourquoi pas? C'est la surprise seule qui m'a agitée... Je n'ai rien contre Gennaro... au contraire. Il est ton ami, il a fait pour nous tout ce qu'il était possible de faire... Je suis même sûre que je le verrai avec plaisir!

La pâleur avait disparu. Rien ne demeurait qu'une inquiétude au fond des yeux; il se décida à la conduire à son atelier. Gennaro y estompait les statues de fumée. Il accueillit Desolina avec un calme respectueux. Elle-même paraissait tranquille.

— Eh bien! sior Tagliamente, dit-elle... qu'apportez-vous du pays?

— Rien, signora... toutes les maisons sont à leur place... il n'y a que le vieux Ferrari qui s'est décidé à entrer dans la terre... La signora Salvator pense à vous bien souvent...

Il allait, accumulant les paroles oiseuses. Elle l'écoutait avec indifférence. Mais lorsque Jean se retournait, leurs regards se fixaient un moment l'un sur l'autre, ceux de l'homme sombres, ceux de la jeune femme fébriles, dilatés, interrogateurs.

Si Jean avait éprouvé de la crainte en annonçant à Desolina l'arrivée du contrebandier, il ressentit une vive gêne vis-à-vis de Morières. Avant d'aborder son ami, il décida le Tessinois à remplacer son costume d'amadou par un complet quelconque. L'autre ne fit guère de résistance, il comprit que Paris exigeait un autre uniforme que Tavesco. Une lourde étoffe bleu marin, un feutre noir, lui donnèrent un aspect gauche, mais détournèrent de lui la gaieté des voyous. Lui-même éprouvait, sous ce nouveau costume, une sensation cossue et agréable.

Morières ne reconnut pas tout d'abord ce grand escogriffe flottant dans sa veste. Quand il distingua les yeux faux et la bouche sensuelle :

— Voilà une bonne idée ! dit-il à Jean... Il y a une sorte de moralisation à leur mettre des habits qui leur vont mal. La gaucherie est une des routes de l'honnêteté...

Il sourit à Gennaro qu'il savait ne pas comprendre un mot de français et reprit :

— Je parle, bien entendu, de la gaucherie dans l'attitude... C'est un fait que, à part les allures dues à la discipline, dont le caractère conventionnel est un genre de gaucherie correcte, l'élégance est plutôt un mauvais signe. Lorsqu'elle est fine, supérieure, aristocratique, elle marque pour le moins l'absence de morale. Lorsqu'elle est populaire ou

barbare, elle désigne la fourbe et la violence. Un bon ouvrier a l'attitude gênée, comme aussi le savant, le philosophe, l'inventeur; l'adresse de ces gens-là est toute concentrée dans leur profession. Mais tout voleur émérite, tout coquin astucieux, tout brigand habile, ont de l'élégance... La colonne vertébrale des criminels est féline...

— Pourtant, j'ai vu à la correctionnelle, rétorqua Jean, des types mastocs ou déformés qui...

— Je t'arrête, tu vas dire une sottise. A la correctionnelle, neuf délinquants sur dix sont de pauvres délinquants... c'est du rebut. Ils ne sont pas précisément inélégants, mais ils marquent mal, étant ratés... Mais les autres, les pauvres bougres, ceux que les Anglais appellent des « travailleurs malhabiles », quelle armée de nains, de rachitiques, de bossus, de tortus, de cagneux, de bancroches! Ah! ils sont bien plus ratés encore et ils ont moins de souplesse. Pour comparer, il faut choisir des échantillons équivalents — et alors, incontestablement, ceux du crime ou de l'égoïsme ont meilleure dégaine que les autres.

Il offrit un verre de cognac à Gennaro qui écoutait, en bâillant, ces paroles inconnues.

— Est-ce que tous les contrebandiers, là-bas, n'avaient pas, en temps que bêtes marchantes, meilleure façon que leurs congénères maçons,

cultivateurs ou savetiers? J'ai toujours admiré les mouvements de la fripouille ici présente... Qu'est-ce qu'il vient faire à Paris?

— Rien. Il paraît qu'il s'ennuyait.

Morières examina attentivement le Tessinois. Mais à ce jeu, si l'autre avait eu quelque chose à cacher, Morières eût été vaincu sans rémission. Son observation, tout abstraite, se fût heurtée à l'instinct, et au plus subtil des instincts. Gennaro, se voyant regardé, sourit:

— Ton ami n'a pas confiance en moi! fit-il en flairant le cognac... C'est égal, caro mio, je lui pardonne à cause de toi.

Il eut le geste dédaigneux et doux d'un homme très fort devant un homme très faible. Jean traduisit la réflexion du Tessinois :

— Il me méprise, parbleu! dit Morières, et comme il a raison! Qu'est-ce que je ferais dans une société, je ne dis pas barbare, mais seulement rude à la façon Louis XIII, contre un type comme lui? Je ne pèserais pas une drachme!... Au fond, je conçois un peu la révolte de ses pareils contre notre société. En sont-ils moins des forts qui n'ont pas l'emploi convenable de leur force? La sélection sociale tend à les éliminer : ils ne sont plus selon ses règles. Alors, pour ces créatures énergiques, promptes, rusées, pleines de qualités admirables, que faire? S'adapter? Ils y perdent...

et c'est embêtant, malgré tout, de se voir décroître lorsqu'on est si plein de sève...

Il demeura une minute méditatif devant les laines bleues que sa cigarette tissait autour de lui et reprit :

— Alors, il serait venu seulement pour te voir?

— Il le dit.

— Ce n'est pas que je l'en croie incapable! J'admets l'extrême sincérité de ses amitiés comme de ses haines. Le bougre voit tout blanc ou tout noir... Mais avec ça, rien que sa présence me donne de l'inquiétude... C'est la vie sauvage qui rapplique... Heureusement, tu lui as mis un complet qui va mal!

XIV

L'APAISEMENT

Depuis l'arrivée de Tagliamente, Desolina n'était plus heureuse. Elle avait des émotions soudaines, des pâleurs, des attitudes d'attente, des yeux qui regardaient mal ou au loin, des bras abandonnés ou nerveux — et les moments où elle échappait à tout cela, où elle venait à Jean avec des caresses, avec des paroles véhémentes et tendres, avaient quelque chose de saccadé, de heurté, d'illogique, qui contristait le jeune homme. Il admit d'abord, ou s'efforça d'admettre, que les souvenirs trop précis ramenés par Gennaro en étaient seuls cause. Cette idée ne le satisfit que quelques jours. Il commença d'avoir des soupçons, ou plutôt d'avoir un état d'âme soupçonneux. Mais qu'imaginer? Quelle cause, autre que la mémoire du passé, pouvait assombrir la jeune femme? Il cherchait en

vain — il ne voyait que le vide. L'idée d'un secret entre Desolina et Gennaro était franchement absurde. Jean connaissait mieux que quiconque tous les actes de sa fiancée — et il savait d'ailleurs, avec certitude, que jamais elle ne s'était trouvée en tête-à-tête avec le contrebandier. Alors? Malgré lui, il se mit à épier les gestes, à éplucher les paroles, à surveiller les démarches de la Tessinoise. Ce n'était pas difficile. Desolina ne sortait jamais seule. Elle ne sortait même jamais avec la vieille femme qui lui servait de gouvernante.

Il parut vite évident qu'elle n'avait aucun moyen de communication avec le contrebandier. Pour mieux se rassurer, Jean confia franchement ses inquiétudes à Philippe, qui l'écouta avec une extrême attention et répliqua :

— Je suis de ton avis, il ne doit y avoir aucune communication particulière entre Desolina et le Tagliamente...

— Alors, quoi?

— Alors, nous avons repris pied dans la vie sauvage...

— Tu en reviens toujours là! s'écria Savigny avec un peu d'humeur. Mais cela n'explique rien! Quel pouvoir veux-tu que Gennaro ait sur mon sort, s'il n'a aucun secret avec Desolina?

— Je l'ignore. Je fais du symbole... Ce que tu ne

peux nier, c'est le changement que la seule apparition de ce montagnard a produit sur ta fiancée. C'est un *x*. Nous n'avons ni toi ni moi les éléments pour le résoudre... Seulement, tu ne le nies pas? J'appelle ça provisoirement la vie sauvage... Car si le même fait se produisait avec une femme et un homme de ton monde, nous aurions tout de suite une hypothèse plausible : le trouble de Desolina ne s'expliquerait guère que par une seule cause... Or, cette cause, tu n'y as pas même songé.

— Tu m'y fais songer, dit Jean d'une voix sombre.

— Naturellement! riposta Philippe, en haussant les épaules. Mais c'est fou! Tu peux hardiment partir de cet article de foi : Desolina est désespérément fidèle... aussi fidèle que ce chien de Tessinois... Si ces gens font quelque chose, ce n'est pas *contre* toi!

— Et que pourraient-ils faire *pour* moi? s'écria Jean avec impatience... Desolina est libre. Il n'y a pas un être au monde qui puisse nous menacer...

— Je ne dis pas qu'il y ait quelque chose à faire pour toi, ni que le sieur Tagliamente y songe : je tiens seulement pour impossible toute menace de sa part contre ta sécurité ou ton bonheur... S'il n'y a pas un simple phénomène d'influence dans le cas de la luciole... une superstition, un pressen-

timent (et ça c'est bien du sauvage!)... s'il s'agit *d'actes*, on peut donc éliminer les actes dirigés *contre* ta personne. Le cas échéant, voilà de quoi faciliter les recherches... Si tu avais seulement un ennemi, tout deviendrait clair. Comme Preda est mort, cette hypothèse tombe à l'eau...

Les lèvres de Jean se crispèrent. Il demeura quelque temps les yeux fixés dans le vide. D'abord, il voulut garder sa pensée pour lui seul. L'entraînement des confidences en décida autrement :

— Il me reste un ennemi, dit-il à voix basse... Toutefois, il est absurde d'y songer... En quoi un pauvre être tombé en décrépitude, ignorant et stupide, peut-il me menacer du fond du Tessin ?...

— Tu ne m'avais pas parlé de ça, dit Philippe à voix basse... Est-ce de la vieille brute qui surveillait Desolina qu'il s'agit?

— Oui.

— A-t-il fait acte d'inimitié?

— A Lugano, il rôdait autour de nos maisons. Et Gennaro prétend qu'il avait de mauvaises intentions. Alors, à cause d'elle...

Il s'arrêta, embarrassé. Philippe fumait d'un air indifférent. Puis, il se mit à dire :

— C'est peut-être une fausse piste... Mais nous n'en avons pas d'autre. En définitive, est-ce que Gennaro avait l'air de redouter ses actes?

— Oui... comme on peut redouter les actes d'un fou.

— Alors, je ne vois que deux plans à suivre. Faire filer Gennaro par une agence... ou t'adresser franchement à lui...

— Et selon toi, qu'est-ce qui serait préférable?

— Le faire filer.

Jean suivit ce conseil. Il s'adressa à une agence en renom. Pendant une semaine, il reçut chaque jour un rapport sur les démarches de Tagliamente. Il sut que le Tessinois rôdait beaucoup par les rues, qu'il suivait fréquemment Jean lui-même et Desolina et qu'il avait l'air de surveiller leurs maisons. Tout cela suggérait qu'il y avait quelque chose, mais n'affirmait rien de précis. D'autre part la tristesse de Desolina persistait. Elle avait toujours ces sursauts, ces rafales d'inquiétude, les brusques absences du regard et de la parole. De guerre lasse, le jeune homme résolut de s'adresser à Gennaro lui-même.

Un soir, il mena le contrebandier au bar d'Alcide. Gennaro aimait cet endroit; il y était retourné deux ou trois fois seul, il y avait gagné la sympathie de quelques gens d'écurie, dont l'un, fils d'Anglais et d'Italienne, lui servait de truchement. Jean attendit que la gaieté des alcools en-

flammât le drillé. Puis, le regardant bien en face, il lui dit :

— Gennaro, tu ne m'as pas dit la vérité !

Le contrebandier ne changea pas de visage. Sans doute, son œil était faux et oblique, mais la franchise n'y naissait qu'aux minutes de grande expansion.

— Et en quoi ne t'ai-je pas dit la vérité ? fit-il, d'un ton paisible.

— Tu avais un autre motif que l'ennui, en venant à Paris.

Gennaro fredonna l'air que criait la vieille Espagnole et déclara :

— Mon cœur, je n'avais pas d'autre motif.

Jean regarda ce visage indéchiffrable, ces lèvres de ruse et ces prunelles opaques. Il comprit que plus il dirait de paroles et plus aisément l'autre le duperait. Seule une attaque prompte pouvait réussir :

— Armanio est à Paris ! dit-il vivement.

Le visage du Tessinois marqua un intérêt violent.

— Tu l'as vu? dit-il.

— Non, mais je sais — mais *nous savons* qu'il y est.

— Moi, fit mélancoliquement Gennaro, je ne le sais pas. Par mes os, cher petit, je l'ignore ! Dis-moi ce qu'on t'a dit... j'attraperai le vieux porc !

— Gennaro! s'écria Jean avec violence... oses-tu me dire en face que tu l'ignores?

— Que ce verre me serve de poison, si j'en sais quelque chose!...

Son ton était véridique. S'il mentait, il serait maintenant impossible de le savoir. Jean lui jeta un regard suppliant :

— Gennaro, je t'en supplie! Est-il à Paris?

Une tendresse indicible rayonna sur le fauve visage, le meilleur de cet homme re-sculpta toute cette chair dure et déloyale :

— Crois-moi, carissimo, je n'en sais véritablement rien!

Cette réplique mettait fin à la conversation. Jean avait repris confiance : il était d'ailleurs horriblement las de doutes et de soupçons. Aussi renonça-t-il à faire épier le contrebandier : les rapports de l'agence n'étaient propres qu'à l'irriter. Il questionna pourtant Desolina mais mollement. Elle répondit :

— Je te l'ai dit, chéri, c'est l'arrivée de Gennaro qui m'attriste... j'ai peur!... Je ne serai tranquille qu'après notre mariage.

— Mais enfin, demanda Jean, est-ce qu'il t'a dit quelque chose?... t'a-t-il apporté une nouvelle quelconque?

— Il ne m'a rien dit. Et je n'ai aucune nouvelle de personne.

Elle répondait avec accablement, il craignit d'insister, il se persuada qu'elle ne souffrait vraiment que de craintes vagues :

— Désires-tu que Gennaro reparte?

— Non ! fit-elle plus vivement... Son départ n'arrangerait rien. Vienne seulement le jour de notre mariage... et je croirai que Dieu est avec nous.

Ce jour n'était pas loin. Jean se résigna à l'attendre en fataliste. Morières, à qui il avait raconté l'insuccès de ses tentatives, approuva cette attitude.

— Ou il n'y a rien à craindre du tout, et la lutte se passerait dans le rêve. Ou il y a quelque chose, et tu ne découvrirais rien... que par hasard. Je dois dire que je suis assez disposé maintenant à admettre qu'il n'y a *matériellement* rien. La situation n'en est pas moins agaçante pour toi.

Une semaine passa, angoissante. Desolina devenait plus nerveuse à mesure que la Date approchait. Repliée sur elle-même, elle semblait continuellement aux écoutes. Une fatigue extraordinaire creusait sa face. A chaque instant, ses petites mains avaient des tressaillements. Elle perdait la faculté d'être attentive. Lorsque Jean lui parlait, ses yeux, d'abord tendres et intéressés, brusquement s'éloignaient, élargis, bleuissants. Après les promenades, elle était prise d'une fati-

gue excessive et, parfois, s'endormait. En retour, elle dormait peu la nuit et se levait courbaturée. D'ailleurs la présence de Gennaro lui semblait indifférente. Lorsqu'elle le rencontrait, dans l'atelier de Jean, elle ne le regardait jamais, elle l'écoutait à peine. Le contrebandier montrait toujours la même réserve, réserve qui s'imprégnait toujours plus de déférence. Il voulait que la distance entre elle et lui fût socialement d'autant plus distincte qu'il montrait plus de familiarité avec Savigny. Cette familiarité se modifiait aussi. Complète lorsque le Tessinois était seul avec Jean, il la réfrénait sévèrement devant toute autre personne que Desolina et Philippe. Paris semblait lui avoir inculqué des principes de hiérarchie : avec la souplesse italienne, il savait les observer tout en gardant sa liberté. — Lui aussi se civilise, disait Morières... Seulement, ce n'est qu'en gestes. Le fond n'en est que plus ardemment sauvage.

Le jour du mariage vint. C'était un jour de nacre, un de ces jours où le teint du ciel est frais, jeune et sain. Jean eut un prodigieux élan de bonheur. Ce fut comme l'agonie de tout ce qui, dans le passé, avait été dur, hostile ou laid, une immense floraison de joie. Alors, le Soir aux Lucioles, le Crépuscule de la Fontaine, le jour du premier baiser, la nuit de la mort de Giovanni, où Desolina

était nimbée par les torches, les lentes oscillations de l'ourque, les mois de Paris jusqu'à la venue de Gennaro, tout fut en lui une magnifique histoire de Création. L'attente lui parut courte qui allait être ainsi payée...

Au moment où il se disposait à rejoindre sa fiancée, on lui remit un télégramme. C'était une écriture énorme et enfantine, presque hiéroglyphique. Il déchiffra péniblement. Cela venait de Gennaro. Le Tessinois annonçait qu'il n'assisterait pas au mariage, afin d'éviter de mauvais souvenirs à la signora. Cette délicatesse attendrit Jean, et, en même temps, il se sentit délivré du seul malaise qui se mêlait à sa joie.

Il trouva Desolina aussi nerveuse que de coutume, peut-être plus craintive. Elle se leva quand il parut devant elle, ses beaux bras, un moment, s'attachèrent au cou du peintre et le pressèrent avec une force sauvage.

— Ma chérie ! fit-il d'une voix d'adoration... est-ce que toute cette tristesse ne va pas finir?

— Oh si ! cria-t-elle passionnément... tout à l'heure, quand Dieu m'aura *acceptée*.

Morières parut avec un sculpteur de ses amis. Pour les femmes, il y avait la vieille Francesca et la propriétaire de la maison.

A la mairie, Desolina se montra indifférente,

presque glaciale. Mais dès qu'elle vit l'église, elle manqua défaillir. Elle se redressa tout de suite, elle entra avec une grande palpitation, des yeux éblouis. L'orgue enfla sa voix torrentielle : cette vaste musique, dans l'église presque déserte, eut quelque chose de plus profond et de plus pathétique. La transformation de Desolina fut extraordinaire : une sécurité éblouissante parut sur le divin visage, tous les traits s'éparpillèrent en douceur, en tendresse, en gratitude heureuse. La cérémonie terminée, elle demeura encore quelques minutes prosternée, puis elle vint à Jean et murmura :

— Maintenant, caro mio... Dieu et le bonheur m'ont voulue !

V

LA CATASTROPHE

Quand Jean se leva le lendemain, Desolina était encore endormie. Tant d'insomnies, tant d'émotions, et le bonheur même, l'avaient épuisée. Sa jeune chair reposait énergiquement. Il la contempla longtemps dans son sommeil. On le sait, peu de femmes, les plus fraîches, les plus veloutées, en supportent victorieusement l'épreuve. Le contour s'alourdit, ou devient stupide, vague, neutre, impersonnel, des carnations très fines décèlent des tares, le grain de la peau est plus grossier.

Desolina *pouvait* dormir. Son teint mat qui eût pu tourner à l'ivoire, sa grâce qui eût pu durcir, sa bouche d'Anadyomène qui eût pu se détendre, gardaient leur suprématie hardie et délicate. C'était l'élasticité de l'enfance et la noblesse des lignes pures... Il mit un baiser furtif et joyeux sur

la chevelure ténébreuse, fit ses ablutions en silence, puis il prit les journaux que la vieille Francesca avait mis sur la table. Il les lisait sans attention, les rejetant et les reprenant, distrait par sa joie. Brusquement son regard fut attiré par un nom. Il le relut, ses yeux devinrent fixes, le pli de l'attention prit un caractère de crainte et d'horreur. Dix fois, quinze fois, il épela l'entrefilet où s'insérait le nom, et chaque fois il devenait plus pâle. Voici ce qu'il voyait :

« *Hier on a retiré de la Seine, à Saint-Cloud,*
« *le cadavre d'un individu déjà vieux, aux che-*
« *veux et à la barbe blanche qui, à en juger par*
« *l'état des chairs, doit avoir séjourné dans l'eau*
« *depuis une huitaine de jours. On n'a pu relever*
« *aucune trace de violence sur le défunt, qui*
« *était vêtu d'un costume italien, une veste et des*
« *culottes de faux velours, des bottines lacées, de*
« *fabrication grossière, des bas de coton brun, du*
« *linge assez propre, marqué aux initiales A. P.*
« *Dans les poches de la veste, on a trouvé un*
« *portefeuille contenant plusieurs billets de banque*
« *français et suisses, et des papiers établissant*
« *l'identité du noyé qui se nomme Armanio*
« *Palmieri, originaire de Tavesco, en Tessin. Le*
« *corps a été transporté à la morgue. Rien ne*
« *permet de croire à un crime, les présomptions*

« *sont en faveur d'un accident plutôt que d'un*
« *suicide.*

Une émotion atroce tordit les nerfs du peintre. Il entendit le sang s'élancer par vagues dans son crâne et retomber en sifflant. Comme en rêve, des milliers d'événements se présentèrent à sa conscience. Mais les événements ne défilaient pas au hasard, ils étaient ordonnés, centralisés, presque logiques. La mort de Preda, les rôderies d'Armanio autour du lac, les tristesses et les peurs de Desolina, les paroles féroces et tendres, les attitudes singulières de Gennaro, avaient tout le relief de choses présentes. En même temps, il entendait la voix, il voyait le sourire sarcastique de Philippe.

Et il se répétait tout bas, mais dans son cerveau cela se prolongeait étrangement :

« La vie sauvage... la vie sauvage ! »

Quand il eut, non pas réfléchi, mais subi, pendant un quart d'heure, ses souvenirs et ses pensées, il se leva automatiquement, il marcha vers la chambre à coucher.

Desolina dormait encore. Il la contempla avec amour et terreur. Il se dit :

— Je ne la réveillerai pas. Qu'elle ait ce repos !

Il eut d'elle une pitié infinie, il sut qu'elle avait souffert beaucoup, plus encore qu'il ne l'avait imaginé. Et il ne voulait pas admettre qu'elle fût

mauvaise ni même dure : elle était à moitié sauvage, et elle avait vécu dans une atmosphère d'effroyable contrainte. D'ailleurs, il ne savait pas encore si elle était, en quelque manière, mêlée aux drames : il la soupçonnait seulement. Et il s'assit, sombre, le cœur chagrin, ne pouvant se résoudre ni à l'éveiller ni à s'éloigner d'elle. Sans doute, à travers le sommeil, finit-elle par sentir cette présence et peut-être cette émotion. Elle s'agita, balbutia quelques syllabes, ouvrit les yeux.

Elle devina tout de suite qu'il était troublé et devint pâle. Leurs yeux se pénétrèrent. Elle balbutia :

— Qu'as-tu, caro mio?

Alors, la pitié de Jean devint si intense qu'il se mit à pleurer, et elle, dressée avec épouvante, s'écriait :

— Il faut me le dire... je veux le savoir, mon cœur!

Peut-être s'il avait pu fuir jusqu'à la chambre voisine, il eût gardé son secret. Mais quand la petite main de Desolina saisit la sienne, il perdit toute force, il dit, tremblant de tous ses membres :

— Desolina, tu savais que Gennaro a tué Giovanni?

Il espéra qu'elle allait crier non! Il l'espéra avec une énergie farouche qui roidissait chacun de ses muscles. Mais elle ne répondit pas. Alors, il

fut pris d'une détresse écrasante. Et lentement, il répétait :

— Tu le savais!... tu le savais!

Elle avait baissé la tête ; elle sanglotait. Pendant longtemps ils demeurèrent sans pouvoir rien dire. Enfin elle parla :

— Je le savais, dit-elle... Mais je le savais seulement...

Il demanda d'une voix brisée.

— Il te l'avait annoncé, pourtant?

Elle lui jeta un regard plein d'amertume et de douceur :

— Il ne m'a rien annoncé... il ne m'a jamais parlé de rien! Je l'ai deviné.

Il fut sûr qu'elle ne mentait pas. Sa peine fut moins affreuse. Il se rappela soudain de quelle ardeur il avait lui-même souhaité la mort de Giovanni. Puis, cette mort, là-bas, dans la montagne, lui paraissait moins coupable que l'autre. Il ramassa le journal qu'il avait laissé tomber par terre, il le déplia :

— Tu connaissais aussi la mort de Palmieri?

Elle prit le journal avec avidité, ses yeux immobiles, élargis, dévoraient le nom d'Armanio :

— Je ne le savais pas, dit-elle.

Un moment l'ombre du mensonge passa sur son front, ses pupilles s'embrumèrent. Ce fut la vérité qui vint :

— Je ne savais pas qu'il était mort, reprit-elle d'une voix brisée... mais je savais bien pourquoi Gennaro avait quitté le Tessin.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit? cria-t-il avec désespoir... Nous aurions pu sauver cette misérable créature.

Elle haussa tristement les épaules :

— Oui, caro mio, nous aurions pu le sauver... mais alors il n'aurait pas manqué ta vie ou la mienne... et la mienne ce n'était rien, mais la tienne!

Le silence reprit, plus long, effroyable. Il se sentait enveloppé de crime!... Un monde le séparait de cette femme tendre, loyale, et qu'il adorait. Était-elle coupable? Il n'en savait rien... Elle n'avait péché par aucune autre complicité que le silence... Elle n'avait fait aucun autre mal que de se taire... Mais enfin, *elle avait su*... et c'était épouvantable! Il voulut réfléchir; il ne le put. Ses idées couraient éparses comme des troupeaux saisis de panique; elles se heurtaient frénétiquement entre elles; elles lui causaient une impression de mal physique.

Il lui fut insupportable de rester là; une force invincible le poussait dehors; il sentait que, pendant des heures et des heures, il ne trouverait plus rien à dire à sa compagne. Et, se levant, il chuchotait :

— Au revoir, Desolina.

Elle sortit violemment de la torpeur où elle était plongée, elle se jeta sur lui, le prit contre elle, le serra d'une étreinte frénétique :

— Ne me laisse pas seule, chéri... J'aurais si froid et si peur!...

Il regarda avec une pitié profonde ces beaux yeux — ces yeux sauvages, — il s'efforça de rendre l'étreinte. Mais tout son être était contracté, distrait, absent.

— Soit! fit-il doucement... Nous irons donc trouver Gennaro ensemble!

Elle se mit à trembler; elle fit un mouvement de répulsion. Toutefois, comprenant que cette entrevue était inévitable, elle ne protesta point, elle s'habilla.

Dans la rue, elle dit cependant :

— Ne sois pas trop dur, mon cœur... Gennaro a tout fait pour l'amour de toi!

Ces paroles lui furent abominables. Il sentit plus sanglante sur son âme la mort des deux hommes. Et il se demanda avec accablement si le vrai assassin n'était, en somme, pas lui-même, lui pour qui ces choses s'étaient faites et sans qui Preda et Palmieri vivraient encore.

Tagliamente ne manifesta aucune émotion quand il vit devant lui Jean très pâle et Desolina tremblante. Le peintre lui dit :

— J'ai à te parler, Gennaro!

Le contrebandier jeta un regard significatif sur sa petite chambre que deux portes frêles séparaient mal des chambres voisines. Il demanda :

— Rien de grave, j'espère? Sinon, il vaut mieux aller à ton atelier... Ici, tu sais, les voisins n'ont qu'à avancer un peu l'oreille contre le bois... pas même besoin d'élever la voix pour qu'ils prennent part à la conversation...

— Eh bien! allons à l'atelier.

A l'atelier, Jean demeura quelque temps les yeux fixés sur Gennaro. Sa gorge était sèche, son larynx paralysé et il demeurait, devant le contrebandier, plein de détresse, sans indignation ni colère. A la fin, il cria d'une voix rauque :

— Pourquoi as-tu chargé ma conscience de la mort de deux hommes? Qui t'a donné le droit de tuer pour moi?

Gennaro haussa lentement les épaules. Il était un peu pâle, sa lèvre était crispée, et ses yeux, francs alors, pleins de tendresse, pleins de dévouement, avouaient. Mais sa langue mentit avec tranquillité :

— Et où vois-tu que j'aie tué quelqu'un? Une pierre a renversé Giovanni Preda... et de l'autre homme dont tu parles, je ne sais pas même à qui tu penses.

— Tu l'as poussé au fleuve comme tu avais lancé la pierre sur l'autre...

— Et qui est tombé au fleuve? demanda Gennaro avec gravité.

Cette hypocrisie irrita Jean. Il s'écria :

— Mon devoir est de te dénoncer!

— Si j'avais tué dix hommes, fit le sauvage avec une sorte de grandeur, tu ne dénoncerais pas plus ton ami que je ne te dénoncerais toi-même. Mais je jure que je n'ai tué personne!

Il continuait à regarder Savigny bien en face. Une ironie douce plissait ses lèvres. Puis, il dit avec pitié :

— De quoi vas-tu t'inquiéter? La montagne a fait un bon ouvrage... La mort de Giovanni a été un soulagement pour tout le monde... A part un vieux fou, qui pense encore à cet homme? Sois donc heureux, mon tout petit!...

Il tourna son visage respectueux vers Desolina :

— Celle-là t'aime à mourir pour toi... et la vie de ton ami aussi t'appartient...

Il y eut un silence très long, glacial, terrible. Jean sentait qu'aucune colère ni aucune supplication n'arracherait un aveu au sauvage. Ces choses affreuses, et dont il était aussi sûr que de sa propre existence, ni lui, ni personne, n'en aurait jamais la *preuve*. N'était-ce pas mieux ainsi? Ne pourrait-il pas même, à la faveur de cette équivoque, se faire un doute de sa certitude? Cette pensée le mit en fureur contre lui-même : il se détesta

autant que s'il avait commis les crimes. Et il clama :

— Misérable! Crois-tu que si je racontais ton arrivée mystérieuse à Paris, la justice douterait que c'est toi qui as assassiné Palmieri?

— Il est donc mort? répliqua tranquillement Gennaro. Tant mieux pour toi, caro, car il était assez fou pour te servir au couteau, toi ou la signora... C'est une bonne nouvelle.

— Si tu avouais du moins! hurla le jeune homme... Tes mensonges rendent le meurtre plus horrible.

— C'est avouer qui serait un mensonge!

Jean étouffait; il arracha sa cravate en poussant des imprécations; un délire de dégoût le précipitait à grands pas à travers l'atelier; puis tout son être chavira, il se laissa tomber sur un fauteuil et pleura comme un enfant.

Desolina s'était jetée sur lui, et longtemps, pleins d'immense compassion l'un pour l'autre, ils mêlèrent leurs peines, tandis que Gennaro, avec tristesse, mais sans regret, demeurait immobile contre la muraille.

Quand Jean se releva, il était épuisé, et l'épuisement atténuait sa peine. Il remit sa cravate, il se lava le visage. Puis il dit à Gennaro :

— Je ne peux pas te revoir maintenant!

— Tu me reverras plus tard! fit le Tessinois,

en haussant les épaules... tu as trop bon cœur pour abandonner le plus véritable de tes amis!

Il tendit la main et le peintre, songeant que c'était sans doute la dernière fois, ne refusa pas l'étreinte.

A la maison, il dit à sa compagne :

— Est-ce que cela te serait égal, Desolina, de quitter l'Europe?

— Ma vie est avec toi, répondit-elle doucement — et là seulement je puis être heureuse où tu seras heureux!

Ils ne se dirent pas d'autres paroles. Elle comprenait qu'il avait besoin de silence et que rien, ce jour-là, ne le distrairait de son chagrin. Et lui *tombait* en lui-même comme dans un gouffre irrésistible. Il y régnait un affreux désordre. Aucune de ses sensations ne semblait en place; les associations qui reliaient ses pensées avaient changé de sens : elles étaient comme d'un autre homme. De tous les objets qu'il regardait machinalement, il se détachait de la douleur et du fantastique. Quelquefois, il se levait, il regardait une esquisse à la muraille, un bibelot sur la cheminée, ou la couverture d'un livre. Il s'attachait machinalement à une teinte, à une tache, à une fissure, puis, brusquement, il s'étonnait. Alors, considérant ses vêtements ou sa main, il se demandait ce qu'il faisait là. Il se répétait :

« Comment arranger ma vie avec *cela*? »

Et il se rasseyait, commençant des projets qui le menaient toujours très loin, parmi des êtres dont il ne connaissait aucun. Puis, c'était comme la chute d'un poids; il sursautait :

« Est-ce que je pourrai arranger ma vie? »

Et il voyait d'une part sa vie, et l'espérance, et le désir, et la soif d'aimer et d'être heureux, et les baisers de Desolina, et d'autre part ces hommes qui étaient morts, qui pesaient sur tout son présent et tout son avenir. Péseraient-ils toujours? Ou allait-il les oublier? Comment dormir en attendant? Et son amour paraissait misérable, triste comme le cadavre écrasé de Preda, comme la carcasse noyée de Palmieri.

« C'est absurde! songeait-il... Je n'ai rien fait ni rien voulu... Une force de la nature ne m'en aurait pas débarrassé plus innocemment! »

Cela lui faisait une douceur vague. Puis, le tonnerre d'un tramway mécanique, ou le clapotement de la foule extérieure, où le vol fin et nuageux d'une petite mouche, l'effaraient convulsivement. Quelle abomination à ces mots : « On a tué pour moi! » C'était lui qui avait tué. Il avait tué parce qu'il vivait, parce qu'il aimait. Il avait commis le crime par sa seule présence. Pouvait-il ignorer où il était, avec qui il vivait? Pourtant, il avait ignoré, il avait eu seulement ce

rêve du crime qui est commun à tous les hommes.

Il posa son front contre la vitre. Les gens flottaient sur la rue comme des hirondelles sur la rivière. Il les enviait tous, même ceux qui passent infirmes dans la vie, avec des visages inquiétants de bossus, des teints mortuaires de phtisiques ou ceux que guette la paralysie. Le temps était gai. Il y avait de longs pans de soleil, l'air était encore net, les trottoirs et les rues ne portaient pas cette tristesse de poussière qu'y mettent plusieurs jours de sécheresse. Soudain tout cela parut mort et plein de pourriture; une misère hideuse se leva des corps et des vêtements ; tous périssaient à chacun de leurs gestes... Comment ne sentent-ils pas leur « attente » déjà finie? Chacun de leurs pas de fantômes n'est-il point une disparition ?

Puis, sa pensée les quitta. Il ne les vit plus. Il se retrouva et sentit sa peine aussi fraîche qu'une blessure faite à l'instant.

L'instinct de la fuite le talonna : des trains, des bateaux, des paysages coulant comme des fleuves. Pourquoi pas maintenant? Pourquoi passer ici une nuit qui serait si odieuse? Il sera toujours temps, s'il ne trouve pas le soulagement, de revenir. Les préparatifs mêmes de voyage feront fuir les heures.

Il n'hésita plus, il alla annoncer le départ, comme s'il avait annoncé une promenade :

— Nous partons ce soir, Desolina... Fais prépa-

rer tout ce qu'il faut pour une longue absence.

Elle ne s'étonna point. Elle lui jeta, sans oser l'embrasser, un regard si humble et si câlin qu'il se détourna pour ne pas pleurer. Il la sentit aussi misérable que lui-même, mais avec cette différence qu'elle n'était misérable qu'à cause de lui :

« Elle a attendu les crimes en silence! pensa-t-il... Et malgré cela, elle est plus dévouée et plus sûre que moi... »

Il s'hypnotisa sur les préparatifs. Il mangea à peine, fit des calculs, consulta des itinéraires, choisit des vêtements et des objets, et même il sortit avec Desolina pour toucher un chèque et prendre des lettres de crédit. Ces choses firent passer les heures avec une vitesse inconcevable malgré qu'elles fussent brûlantes de douleur, pleines de tressauts qui lui secouaient la cervelle comme des coups de massue. Quand il ne fut plus qu'à deux heures du départ, tout étant prêt, il se dit :

— Il faudrait aller voir Philippe.

Il savait qu'il ne pouvait et ne devait rien dire, que même toute confidence sur Gennaro et les morts était à jamais défendue. A cause de cela, il aurait mieux aimé partir sans avoir parlé à son ami. C'était impossible. Il y alla donc, avec Desolina, qui, ce jour-là, il le comprenait, n'aurait pas voulu le quitter.

Cette entrevue avec Philippe fut morose et

gênante. Celui-ci ne soupçonnait rien ; et un voyage de noces ne pouvait le surprendre. Il parla comme il parlait toujours, avec intelligence et sans chaleur. Jean éprouvait tant de chagrin à l'écouter qu'il fut content d'entendre sonner six heures :

— Adieu, Philippe ! dit-il doucement... Ne m'oublie pas.

— Il n'y a pas encore de raisons pour que je t'oublie... tandis que toi, tu en auras cent dans une journée... C'est égal, notre amitié ne fut mauvaise.

— Philippe ! s'écria Jean avec un retour de sa chaleur native... jamais je ne changerai pour toi...

Philippe eut un sourire froid, amical tout de même :

— Qu'importe la vérité ? Ta formule d'adieu vaut mieux que la mienne.

« Comment est-il possible qu'il n'ait rien vu ? songeait Jean en remontant dans son fiacre. A-t-il pris le ravage de nos faces pour du bonheur ? »

Cela le soulagea. Il songea que le remords, après tout, ne pouvait être qu'un phénomène réflexe : le rebondissement de la faute contre *son auteur*. Alors, la première horreur passée, cette faute *étrangère* à lui s'effacerait.

Il fut pris d'une torpeur. A la gare, il fit tout avec ordre et exactitude quoique ses actes fussent machinaux, puis, sous les énormes toits de verre

de la Maison du Voyage, sifflante et palpitante, il eut des frissons de joie, il aspira cette fumée qui rappelle tous les rêves de vitesse et d'espace; ses yeux burent les lueurs des gros yeux électriques, et la foule l'attendrissait presque par sa fragilité devant les bêtes de feu et leurs durs organes. Enfin, le long obus chargé de voyageurs s'élança dans la nuit.

Jean eut un soupir de délivrance, il serra vivement Desolina contre son cœur. Dans un mouvement de bonté plus encore que d'amour, il murmura :

— Allons être heureux, chérie!...

Et il lui semblait que la possibilité du bonheur allait croître avec la distance.

Elle décroissait, au contraire. Le bruit des roues, le wagon balancé, la fuite furieuse des paysages d'ombres et de lueurs, qui furent d'abord comme des sources vives d'énergie, devinrent fatigants. Il sentit son cœur au travers, le triste ressaut de ses veines.

Alors, ce petit coupé où ils étaient confinés fut une prison. En vain filait-elle à travers l'espace, elle n'en était ni moins étroite ni moins étouffante. Quel captif a jamais été consolé par l'idée que la terre l'emporte avec une vitesse vertigineuse? Jean voulut parler avec sa compagne, lire des journaux. Mais son esprit était comme paralysé, tout

le ramenait vers ce qui lui semblait être devenu le principe même de son existence.

« Si je pouvais dormir?... » se dit-il.

Il se coucha sur la maigre couchette du wagon-salon, et le changement d'attitude d'abord parut lui faire du bien. Il se figura qu'il allait s'endormir, puis il y eut dans tout son être un roidissement étrange, suivi de palpitations. L'horreur ne cessa plus une minute. C'était une suffocation perpétuelle. Il se disait :

« J'en suis sûr pourtant... j'oublierai!... Quelques jours seulement, et déjà mon cœur sera moins pesant! »

Mais il avait la sensation que ces quelques jours, que cette nuit elle-même ne s'écoulerait jamais. Un accès de fièvre l'avait pris. Sa peau était brûlante, ses yeux lui faisaient mal. Il avait des hallucinations, un passage de formes furtives, indéfinies, d'autant plus insupportables.

Quelque émanation de Preda, de Palmieri et de Gennaro était autour de lui, dont il sentait le frôlement. Et, avec l'impression de Desolina présente, il lui semblait que la Vie Sauvage ne le lâcherait jamais plus. A mesure, la fièvre augmentait. Des lueurs rouges, des lueurs vertes se mêlaient aux frissons, ses pensées prirent une tonalité fantomale, quelque chose de léger et d'irréel, qui n'ôtait rien à sa souffrance.

Il lui devint intolérable d'être couché. Il se leva, se vêtit, se glissa dans le couloir. Là, abaissant une vitre, il plongea sa tête ardente dans la nuit.

L'air le frappait comme une onde ; il lui semblait, par moments, être effleuré par les étoiles.

Tout, d'ailleurs, lui apparaissait étrangement proche, comme si les plans avaient disparu. Et sa douleur était une partie des choses, à la fois en lui et au dehors, une âme fièvreuse du monde. Il se dit : « Si je pouvais mourir? »

Cela seul lui parut doux et bon. Il s'étonna même d'avoir jamais craint la mort ; il répétait, en grelotant :

« Le piège de la vie!... Qui courrait cette effrayante aventure... ce hasard épouvantant au sein de l'Inconnu, s'il avait pu choisir? Qu'est-ce que je fais dans ce train qui roule, quelles catastrophes vont surgir à l'horizon? »

Un village passa devant lui, fuites de maisons basses et mornes ; il songea à toutes ces vies de rustres, répugnantes, lésineuses, pleines d'envies et de haines froides. Puis la fièvre le secoua davantage, un flux de sang lui rugit aux tempes ; le désir de s'éteindre prit une force irrésistible. Ce fut un délire d'anéantissement, un brusque abandon de tout l'être par l'instinct et par la volonté de vivre. Il se jeta à l'arrière du wagon, ouvrit la porte et se pencha vers ce trou mouvant que bornaient

les tampons des énormes voitures. Il n'y avait qu'à se laisser couler là ; toute cette masse vertigineuse passerait sur sa chair et l'éparpillerait... Il se pencha ; il roidit ses muscles, il mesura son mouvement... Un obstacle l'arrêta ; il se sentit étreint par deux bras convulsifs et se retournant, à la lueur des étoiles il vit la face pâle de Desolina. Elle le tenait avec la force de passion des femmes, elle sanglotait :

— Oh ! cher cœur... si tu veux mourir, il faut mourir avec moi !... Il faut mourir avec moi, âme chérie... et mieux encore, il faut, si c'est pour ton repos, que Desolina meure !... Je te donne cette vie, et aussi ma vie immortelle... je te donne la terre et le ciel... mais toi, tu ne dois pas, tu ne peux pas périr... Je ne veux pas que tu m'aies rencontrée pour cela... Pas pour cela, Giovannino... pas pour cela !

Elle le couvrait de baisers et de larmes ; et tant d'amour éclatait dans sa voix sanglotante, et tant de souvenirs magnifiques s'élevaient dans la mémoire de Savigny, qu'il sentit fondre et refroidir son désespoir. Puis, à se presser contre lui, peu à peu elle l'enveloppait d'un chaud foyer de passion, d'une brillante vapeur de beauté. Il eut horreur de l'idée qu'une telle femme pourrait être hideusement déchirée dans les ténèbres, que sa peau luxueuse, que sa chair fine craqueraient sous d'in-

formes ferrailles... Avec la vitesse de pensée qui, depuis le matin, était l'état normal de son cerveau, il refit tout le procès de Desolina, il se dit qu'en vérité elle n'avait pas mérité la mort. Puisqu'enfin il l'avait unie à son sort, puisqu'elle avait été sa femme, il pouvait bien vivre pour elle, vivre pour la rendre heureuse, vivre pour transformer ce qui restait à transformer en elle... Qu'importe si lui-même y trouvait l'amertume et le remords?

Il la serra plus énergiquement contre son cœur et, d'un long baiser fraternel, il scella la promesse intérieure qu'il venait de se faire.

ÉPILOGUE

Quelques mois plus tard, Jean s'en revenait, vers le déclin du jour, par la montagne kabyle. L'automne débutait. Mais la montagne restait enveloppée de sa mante végétale riche de cette richesse de la mort prochaine qui fait aux forêts une agonie de murènes, plus abondante en nuances que la pleine vie. Le peintre chevauchait lentement sur un petit cheval aux pieds de mule. Il s'était pris pour cette terre d'une tendresse chagrine et profonde, il en nourrissait religieusement sa rétine et, après sa pénible aventure, il semblait bien que le talent commençât d'éclore en lui, un talent énergiquement étreint par la suprême illusion du Réel.

La souffrance qu'il avait emportée avec lui n'avait point décru. Elle n'avait plus la même intensité, elle ne se creusait pas en lui comme une

longue brûlure : elle prenait de l'étendue, elle tenait tout son être. L'homme ardent et prompt qu'il était n'avait pas disparu, mais il subissait ses remords avec la continuité des natures plus lentes. A cette heure même, dans les longues ombres d'améthyste qui s'allongeaient devant les rocs, il y rêvait. Et sans vaine hypocrisie vis-à-vis de soi-même, il se déclarait irresponsable. Car non seulement, il n'était pour rien dans la mort de ces deux hommes, non seulement il n'avait rien su, mais encore il n'avait rien deviné. Alors, son crime aurait été son amour même?

« Sans doute, se répétait-il, comme la veille, comme l'avant-veille, comme chaque jour, « cet amour ne fut pas innocent... Il a eu une force trop subite et trop terrible pour n'avoir pas eu quelque chose de cruel. C'est l'histoire même des grands amours ; il faut en croire leurs vrais historiens, les Shakespeare et les Racine. Je suis coupable si le grand amour est un crime ! Mais il n'y aurait pas d'amour au monde si cette violence n'existait point ! C'est la rançon des tièdes. Il est vrai que j'ai aimé Desolina alors qu'elle était la femme de *l'autre*. En vérité, dois-je m'en repentir? Elle n'était pas seulement malheureuse, elle l'était abominablement. La brute l'avait de tout temps tourmentée et battue... réduite au plus ignoble esclavage... Et puis, tout cela ce n'est pas le crime,

le mal hideux et inexpiable... Je suis innocent du sang de Preda et de Palmieri... »

Il avait beau se le dire, l'impression première demeurait, le dégoût de soi, la nausée d'âme... et il restait contracté, inapte à la joie, à cause de ces deux cadavres...

Le crépuscule venait. Il s'avançait avec une douceur oblique, formidable et charmante. A chacun de ses mouvements, une nuée s'emplissait d'un torrent d'illusions. Ce grand ciel, naguère incertain, transparent et mou, prit la solidité du monde terrestre, un monde où les rocs, les défilés, les plaines, les archipels, réalisaient, en une minute, des métamorphoses de mille siècles. Jean voyait les soies de la lumière se tisser sur la montagne, sur les forêts et sur les cultures roussies, puis céder à d'autres soies, à des peluches, à des moires frémissantes. Il ralentit ; il jeta un long regard, vers le haut, où un village blanchâtre apparaissait sur une longue pente unie, et, au bord, dans un rai soufre et saphir, la demeure sauvage où il s'était réfugié. Il s'approuvait d'avoir voulu vivre là, au sein de colons d'avant-garde, rudes et frustes, et de kabyles mal domptés. Au moins était-il dans le milieu qui convenait à son état d'âme. Peu de ces colons eussent reculé, sans la loi pénale, à assommer le Kabyle déprédateur ou insoumis, et chacun des Kabyles eût, la crainte absente, joyeusement occis l'oppresseur.

Comme il allait dépasser l'échancrure qui s'ouvrait sur le village, il vit une petite silhouette argentée, au bout de son jardin. Son cœur se mit à battre, d'amour triste comme le crépuscule; il regretta davantage l'ombre qui le séparait du bonheur... De loin, deux mains lui jetaient des baisers, il les renvoyait lentement, lourdement, presque avec fatigue...

Un rocher cacha le village. Jean chevaucha rudement sur une route encaissée, où les cailloux glissaient les uns sur les autres comme des fragments de glace. Puis de nouveau l'espace s'ouvrit, l'immense forge crépusculaire, l'orgie des vapeurs et des rayons. Un vautour s'enfuit sur ses ailes tranchantes, des corbeaux défilèrent; Jean entendit glapir les premiers fauves nocturnes... Soudain une musique douce, frêle et monotone lui fit dresser l'oreille. Elle s'épandait de pierre en pierre, se levait en échos fragiles, balbutiait comme une source, sanglotait comme une fontaine. Et il vit, vers le haut d'un rocher, sur une corniche de porphyre rouge, une petite Kabyle, qui soufflait dans une flûte primitive. Avec son costume étrange, sa tête bistrée, ses cheveux en serpents, elle semblait une fille de fée, ou, mieux, quelque magicienne de tribu sauvage, quelque charmeuse de fièvres et de reptiles. Jean pensait à la chanson citée par Montaigne : « Couleuvre, arreste-toi,

arreste-toi couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon... »

La position occupée par l'enfant était vertigineuse. Nichée sur la position la plus inclinée de la corniche, en surplomb de l'abîme, elle se plaisait à braver le vertige. Il l'eut, lui, le vertige, en la considérant et d'autant plus qu'il la reconnut : c'était la fille d'un khammès, un pauvre diable plus doux, plus discipliné, surtout plus consciencieux que la masse des autres. Elle était citée pour sa bizarrerie, son goût de la solitude, sa fierté sauvageonne. Jean s'intéressait à elle, et de voir son menu corps pelotonné au bord du formidable abîme, il eut le cœur transi. Le crépuscule, l'espace, la montagne, tout s'effaça devant le péril de la fillette. Elle fut l'âme gracile des choses, l'objet périssable qui nous passionne au sein de l'Immense. Il eût voulu crier, lui dire de quitter son abri redoutable, mais il craignit de l'effaroucher, d'être cause précisément du malheur qu'il appréhendait...

Il passa donc, retenant involontairement l'haleine... lorsque tout à coup l'accident réel rejoignit en quelque sorte l'accident imaginé. Ce fut si brusque qu'il semblait que tout ensemble tombât le son de la flûte et le petit corps, et Jean n'eut de vision nette que celle de la fillette suspendue à une

dent du rocher, d'où le plus agile et le plus fort athlète n'eût pu rejoindre la corniche. Elle se tenait en silence, raidissant ses bras : l'abîme parut s'ouvrir, rouge aux bords, roux et noir au fond, pour dévorer cette faible proie.

Le peintre, tout à l'horreur du spectacle, assourdi par le sifflement de ses artères, demeurait inerte de corps et de pensée. Mais ensuite, par réaction, son esprit devint à la fois clair, rapide et résolu. Il aperçut un sentier de chèvre qui, sur la partie oblique de la roche, menait à la corniche. Sur celle-ci, son œil visa une sorte de niche où l'on pouvait s'équilibrer. C'était près de la saillie qu'étreignait la petite, mais il n'était pas possible, à cause de la distance, d'estimer si l'on y pourrait agir efficacement; toujours fallait-il essayer.

Jean descendit de cheval, dénoua sa ceinture de laine, gagna le pied du rocher et commença l'escalade. De temps en temps sa voix encourageait la Kabyle. Il tremblait d'entendre le cri suprême et de voir l'enfant se détacher comme un fruit mûr. Elle tenait ferme, douée de la résistance passive de sa race, exercée aussi à s'agripper aux arbres et aux pierres...

Jean, arrivé au haut de la sente, grimpa sur la corniche et se trouva dans la niche. Accroché de la main droite au rebord tranchant, il se pencha et voulut tendre la main gauche : plus de deux

pieds la séparaient de la fillette. Toute tentative pour se rapprocher davantage ne pouvait aboutir qu'à la mort des deux êtres. Il n'y avait qu'une alternative efficace : laisser flotter l'écharpe. Le reste dépendait des forces et de la souplesse de l'enfant.

« Elle est perdue! » se dit-il, en jetant un bout de l'écharpe, tandis que, agenouillé, il s'arcboutait dans la niche.

La ceinture se détendit si brusquement qu'il se crut arraché du roc. Mais il réussit à se rejeter en arrière, et tira de toute sa force : les petites mains basanées apparurent... Il réussit à en saisir une, puis l'autre. Et ce fut fait : la fillette fauve et véloce, en deux mouvements, se dressa près du peintre...

Quand il la tint sur son cheval, haletante encore de fatigue et de peur, il se sentit envahir par une joie merveilleuse. A toute époque cordial et bénévole, il lui eût été doux de sauver une créature humaine. Mais en ce temps noir, il lui parut miraculeux d'être une cause de vie. Il pressait contre son cœur la petite sauvage déguenillée, il couvrit de baisers le maigre visage meurtri, et, levant vers l'occident de cuivre un regard de triomphe, il lui semblait revoir enfin un vrai coucher de soleil après tant de crépuscules illusoires...

Là-haut, Desolina se tenait au bout du jardin, sur l'âpre petite terrasse granitique où elle attendait chaque fois que Savigny courait la montagne. Elle y demeurait pendant des heures, tantôt assise avec une patience d'esclave, tantôt ardente d'inquiétude. Chagrinée du chagrin de Jean, elle s'effarait d'avoir vu fuir le bonheur, alors que toute chose était finie, toute crainte disparue, *et qu'ils s'aimaient*. Que l'amour, le profond amour naturel ne menât pas au bonheur, cela surtout ne pouvait se concevoir pour son âme latine, pleine de la beauté de vivre. Pour elle où tout renaissait chaque matin avec la lumière, où chaque retour d'émotion semblait une genèse, une nouveauté divine, ce long remords était un mystère redoutable. Elle avait bien conçu, tout d'abord, par la compréhension que donne une tendresse sans bornes, qu'il pût avoir une crise d'impétueux regret. Mais enfin, puisque ni lui ni elle n'étaient coupables?...

Elle rêvait, durant les absences de Jean, comme on rêve aux fatalités obscures, aux infortunes du hasard, aux féroces circonstances qui fondent sur nous et nous terrassent sans cause. Et elle attendait, perdant un peu d'espérance chaque jour, en ne voyant aucun renouveau sur le visage du bien-aimé...

Ce soir, dans les flots orageux de la lumière,

avec la brise qui semblait poursuivre le soleil, elle s'angoissa. Quelque vapeur brouillait le feu inextinguible de ses yeux. Elle pensait à cette grande nouvelle qu'elle ne lui avouait pas, pour laquelle elle guettait une détente, un retour, non de gaieté, mais, du moins, de résignation. Qu'il pût ne pas l'accueillir avec allégresse, ne pas être comme elle-même, ému jusqu'au tréfonds, cela l'indignait et l'épouvantait...

Elle regarda fondre les lueurs dans les vallées. L'ombre montait, telle une créature immense; elle étendait des mains de cendre violette sur les forêts, elle glissait comme une chair noire sur les rocs, elle cernait toutes ces cimes, tous ces pics qui s'élevaient en îles de cuivre, de vermeil, de soufre et d'argent. C'était l'heure où l'attente devient sinistre. Chaque seconde augmente le poids des pressentiments; le cœur sursaute, comme au souvenir des temps où l'homme rôdait, triste bête nue, dans les pénombres pleines de fauves carnivores... Desolina alla jusqu'à l'extrême pointe de la terrasse et dressa l'oreille. Rien d'abord. Un silence coupé du cri des fauves, des premières rumeurs de la bataille nocturne où les forts cherchent ardemment le sang chaud, la chair fondante des faibles. Soudain, elle se redressa, avec un soupir, presque un cri, de délivrance. Elle entendait le bruit des fers et, se précipitant, elle vit,

au détour de la route, la silhouette équestre qui s'avançait dans les derniers rayons, si faibles, si blêmes, pourtant si nets encore. D'un élan, elle franchit la distance, surprise d'apercevoir cette enfant en guenilles, recroquevillée contre la poitrine du peintre. Mais bien plus l'étonnèrent le visage, les yeux, la joie intime et douce de l'aimé :

— Tu viens tard, cher cœur!

— Oui, fit-il tendrement.., c'est qu'il a fallu aller saisir cette petite folle dans le rocher...

Il tendit la fillette et Desolina la prit avec vivacité et superstition, à peu près comme elle aurait pris un fétiche. Puis, l'homme descendu à son tour, elle marcha à son bras jusqu'à la terrasse, « effrayée » de bonheur, car elle sentit bien que la joie persistait...

— On fera souper l'enfant, dit le peintre au khammès qui emmenait le cheval.

Il demeura seul avec Desolina devant la nuit immense. Les grosses étoiles perçaient déjà — Aldébaran, Capella, Arcturus — tout le vaste univers figuré par quelques gouttes de cristal, de saphir ou de rubis. Il tenait contre lui la jeune femme, il l'étreignait avec une force neuve, l'énergie de l'espérance ; leurs lèvres s'épousèrent dans une promesse d'avenir.

Elle dit tout bas :

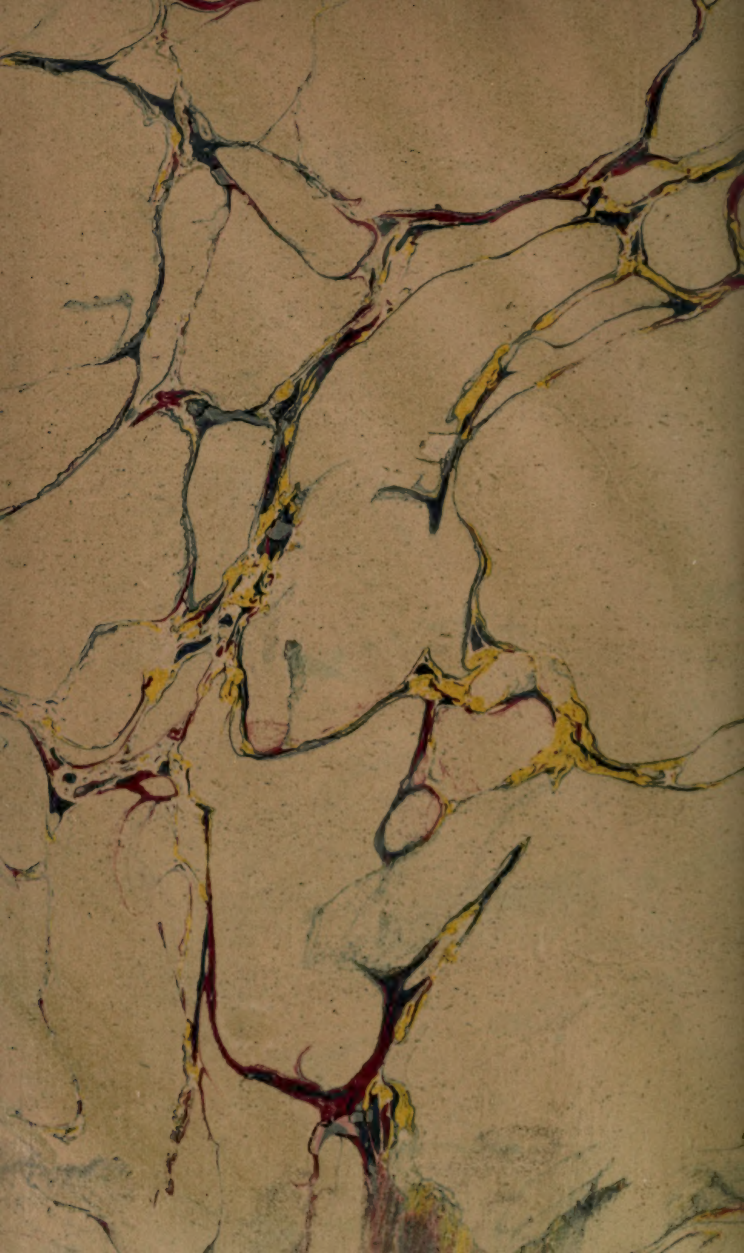
— Est-ce enfin le bonheur, âme chérie?

— C'est l'oubli, Desolina !

Alors, elle lui annonça sa grande nouvelle, l'être qui les suivrait dans la vie, et, leurs cœurs vibrant de la même allégresse, ils se sentirent attachés filialement à ce pays où leur destin recommençait, ils jetèrent sur les demi-ténèbres de la montagne kabyle un long regard passionné. Et Jean voua sa postérité à la terre pleine de sève, à la sauvage et profonde Afrique où s'élabore la grande Civilisation future.

FIN

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS — 15224.



PQ
2635
O559L8

Rosny, J.H.
La luciole

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY